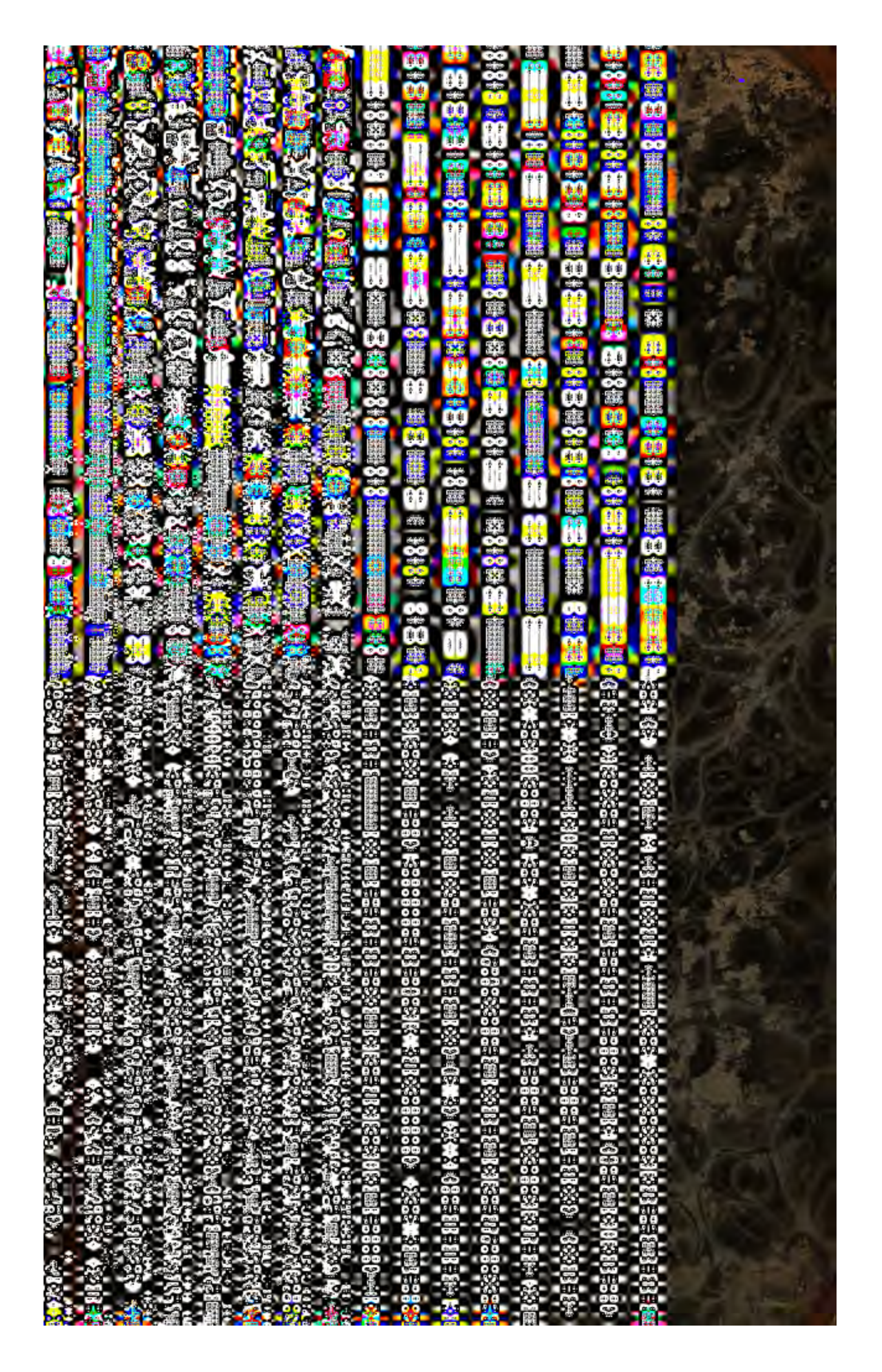






DE L'ÉTUDE

DES

HIÉROGLYPHES.

DE L'IMPRIMERIE DE FAIN.

DE L'ÉTUDE

DES

HIÉROGLYPHES.

FRAGMENS.

Multa renascentur.

TOME DEUXIÈME.

A PARIS,

Chez DELAUNAY, Libraire, Palais-Royal, n°. 243;
COLNET, quai Voltaire, n°. 27;
TREUTTEL et WURTZ, rue de Lille, n°. 17.

1812.



DE L'ÉTUDE

DES HIÉROGLYPHES.

SECOND FRAGMENT.

SYMBOLES ÉGYPTIENS ÉLÉMENTAIRES.

Nous avons fait le tour du globe depuis la patrie des inventeurs des hiéroglyphes, trouvant partout leurs élémens communs aux peuples tantôt isolés chez les barbares, graduellement combinés dans le développement de l'art social, et réduits en système dans une langue écrite de la Chine; tantôt dispersés dans les ruines des nations, mais recueillis de nouveau, ou employés isolément, même par les Arabes, dévastateurs des monumens de l'Égypte, où nous rentrons avec eux. Comme un voyageur pressé d'arriver au but de ses courses, nous entreprendrons aussitôt l'examen de ces monumens de l'écriture sacrée, suivant à peu près le même ordre progressif dans lequel nous en avons recueilli les origines et l'histoire vivante dans les faits.

Nous en avons vu les élémens établis en indices de dieu dans tous les objets matériels considérés comme images des choses spirituelles et célestes (1),

(1) Basnage, l. c. t. II. p. 952.

et sous la forme de fétiches, ou de ces pierres gravées et amulettes auxquels Jamblique [1] et Eustace [2] les ont comparés, et que les Grecs ont désignés par le nom commun des élémens de la nature et de l'écriture [3], en les consacrant comme César et Pompée [4] dans les temples, et en les portant sur eux, de même que les Hébreux, leurs phylactères, pendant les prières et les sacrifices [5]. Les caractères consacrés des dieux qui remplissent le pays des nègres, leurs habitations et leurs tombeaux, servent à un pareil usage; et de même qu'aux Indes, ces images fournissoient une instruction au peuple d'Égypte [6], qui prioit en leur présence [7], comme devant les animaux sacrés [8], imitations et symboles des dieux [9], images de la puissance divine semblables à celle du soleil réfléchi dans une goutte d'eau [10]. Comme ailleurs il a pu y attacher des idées populaires;

(1) De Vita Pythagor. c. XXIII.

(2) P. 632 à l'Iliade, v. 168.

(3) στοιχεῖα.

(4) Plin. XXXVII. I.

(5) Périple du Pont-Euxin, sur l'île d'Achille. Thomasin, de Votis.

(6) Athanas. Orat. contr. Idola.

(7) Horap. I. 21. Jamblic. de Myster.

(8) Hérodote, II. 63, qui dit aussi que c'étoit à cause de leurs qualités diverses.

(9) Euseb. Pr. Ev. III. 12. Lucain. Porphyre.

(10) Plutarc. de Is. et Os.

mais les initiés anoblissant les origines, et sachant que les images ne pouvoient donner une idée de la forme inconnue de Dieu, semblable à rien [1], n'y reconnoissoient, et dans le culte des animaux, qu'un exposé de la philosophie symbolique, et des lettres, signes de Dieu, qui étoient les mêmes que ses noms [2], sous lesquels ils entendoient la nature de toute chose [3], et qu'ils considéroient à leur tour comme des simulacres de Dieu [4]. Pour des ignorans, comme dit Porphyre [5], en employant contre eux la formule qui excluoit les profanes de la célébration des mystères, ces *lettres sacrées* n'étoient en effet que du bois et des pierres, de même que les livres ne sont que du papier

(1) Antisthènes et Xénophon.

(2) En hébreu, *shem*, nom, signe et dieu; d'où dérive σῆμα.

(3) Deos aliquot animalium nominibus veteres appellant, ut felem, lacertam, leonem, draconem, accipitrem. Porphyr. de Abstin. l. IV. AEgyptii per nomina deorum universam rerum naturam juxta theologiam naturalem intelligunt. Macrob. sat. I. 20. Sacerdotes AEgyptii sub nominibus deorum *patriorum* philosophabantur. Origen. adv. Celsum. l. I. Quia rerum universitas est Deus, proprium esse ejus nomen haud ullum potest quoniam aut omni nomine Deum, aut omnia ejus nomine nuncupari foret necessarium. Fragm. Hermet. Philo, de Vita Moses. Lutatius in Thebaïde, 3. Cœl. Rhodig. p. 6.

(4) Proclus, Theol. Plat.

(5) Dans Eusèbe, l. c. III. 3.

pour ceux qui ne savent pas lire. Mais aux yeux des sages, un pays rempli d'idoles étoit une terre pleine de la gloire du Seigneur, semblable à une vaste inscription d'hymnes en louange de la divinité présente partout. Eux-mêmes en l'invoquant croyoient le voir dans la pensée, et former dans leur esprit ces images plus dignes de lui que recommande Apollonius de Tyane, supérieures à celles que l'art formoit pour les offrir à l'hommage du peuple (1). Maxime de Tyr (2), qui compare les statues à ces lettres sculptées, par le moyen desquelles les enfans de Rome apprenoient à lire, reconnoît un motif de l'invention de ces signes propres à fixer l'idée des noms et des attributs de Dieu, dans la foiblesse de l'esprit humain, aussi éloigné des choses divines que le ciel l'est de la terre. Il ajoute que ceux qui par l'énergie de leur âme peuvent s'élever jusqu'au ciel, et pénétrer les secrets des choses divines, n'ont peut-être pas besoin d'idoles; mais que de tels mortels sont des êtres privilégiés et bien rares, et qu'à peine peut-être en trouveroit-on un seul parmi un peuple entier, qui pût, sans cette ressource et cette aide, se ressouvenir de la divinité.

Les signes de Dieu reconnu dans ses œuvres, et leurs substituts, ne sont plus reconnus comme

(1) Jamblic. l. c. Synes. de Calv.

(2) Diss. 38. p. 452.

tels : ou ils ont disparu pour descendre dans les tombeaux avec la race des anciens habitans, qui y demeurent avec leurs dieux. C'est donc là qu'il faut les chercher, et que nous trouvons en effet les idoles des morts (1), les idoles vivantes de ces anciens enterrés avec tous les honneurs d'êtres saints : des momies d'animaux sauvages, de bœufs, de vaches et de veaux, de béliers, de brebis et de boucs, de chiens et de chats, d'éperviers, d'ibis, de grues, de poules et de corneilles, de crocodiles et de poissons, de serpens, de scarabées, d'insectes, des œufs, enfin, et des plantes (2). Les images de ces animaux et de tous ceux des hiéroglyphes, ainsi que des plantes et instrumens adoptés parmi les lettres des dieux (3), soit modelées, soit jetées en fonte, sculptées et gravées, ont été déposées dans les tombeaux des hommes, et distribuées sur tous les membres de leurs momies, au même nombre que les parties du monde (4), ou ses soixante-douze peuples dont les phylactères arabes promettent de garantir. C'étoit apparemment pour garantir le *salut* de chacun, en remplissant

(1) Origen. in Job. p. 129.

(2) Abdallatif, des Choses mémorables d'Égypte, p. 229 et suiv. (trad. allem.) et les voyageurs.

(3) Τῶν Θεῶν γράμματα.

(4) Horap. I. 14. L'apothicaire Herzog en a trouvé 72 ou 74. Il ne paraît pas qu'on ait pris note de la place de chacun.

les fonctions des anges gardiens également nombreux du corps d'un musulman défunt; et en continuant celles des talismans, que les Égyptiens avoient adoptés pour chaque partie du corps, divisé d'après les trente-six décans pour en recevoir les influences salutaires. Distribuées suivant ce système de Nechepso, et suivant les règles de l'art dont Julien de Chaldée avoit traité [1], elles devoient garantir le retour aux dieux par la voie des astres, aux portes desquels les Ophites prétendoient qu'il falloit réciter les prières inscrites sur les signes talismaniques de supplication, de paix et de salut qu'on mettoit dans les tombeaux [2]. Tirés de ces dépôts et admis dans les collections publiques et particulières, ils ont été gravés en partie, ou modelés dans les recueils de Caylus, Montfaucon, Raspe et autres, où l'on distingue également ceux qui, trouvés dans les tombeaux des Grecs et des Romains, y ont servi à la même sanctification [3], et représentation des noms salutaires, que

(1) Suidas in Julian, t. II. p. 123.

(2) Hist. des Ophites, par Mosheim, p. 145, et ses notes sur Origen. contr. Celsum, p. 668. On fait dériver le nom des talismans de ערם paix, salut, *image;* celui des phylactères, *Tephelim*, désigne ce qui appartient à la prière, precatoria; *Codesch*, saint et sacré, signifie aussi, bague, amulette. Math. VII. 6.

(3) Litteris in sacerdotalibus bracteis se sanctificantes. Psellus.

parmi les Égyptiens et les peuples barbares des deux continens. Comme ces derniers, les Égyptiens ont tracé sur les images simples au commencement, sur des *cachets de similitude pleins de sagesse* (1), et sur des pierres précieuses devenues symboles d'une saine doctrine et de ses préceptes (2), les noms divins exposés dans un des livres sacrés de leur législateur (3), et que Lucien (4) leur reproche d'employer jusqu'à satiété; les *noms nouveaux* (5) qu'ils assignoient à la divinité, et qui lui étoient censés agréables (6); le tableau de l'hommage qu'ils lui rendoient; le signe de salut commémoratif des commandemens de sa loi (7); les emblèmes du pacte de culte de vertu et de sagesse contracté avec elle; les expressions, en un

(1) Ezech. XXVIII. 12. et Origen. in h.-l. Signaculum similitudinis. Les Orientaux disent, inscriptions de cachets, pour sages conseils.

(2) Les Comment. sur Isaïe, l. IV. 12. Cardan, l. c. p. 58. et Grég. Nyz. Monile quod pretiosas gemmas præceptorum contineat.

(3) De Is. et Os., p. 479.

(4) Pro imaginib.

(5) Apocal. III. 12. et Isaïe, LXII. 2. Et vocabitur tibi *nomen novum* quod *os Domini* nominavit.

(6) Plato, Cratylus, p. 410. AEschyl. dans Agamemnon, v. 168. et Catulle à Diane: Sis quocunque places sancta nomine.

(7) Sap. XVI. 6.

mot, de la piété, seul phylactère (1). C'est là le commencement et les premiers essais de l'écriture symbolique : cet écrit en deux lettres qui, dans la doctrine hébraïque, désigne un des *trente-neuf* pères des œuvres de l'homme (2). Elle fut graduellement développée par l'adoption de tous les signes de langage et d'action, par tous ceux de la vie publique et privée recueillis autour de l'autel et du trône. Mais ses compositions moindres, ou les tablettes qui les contiennent, ont long-temps conservé le nom, phylactère, de leurs réceptacles primitifs (3); et les Hébreux, qui reçurent leurs tables de loi écrites en lettres de gravure de cachet, ont de même emprunté le nom des inscriptions de colonnes de celui des sceaux, parce que leur écriture étoit la plus ancienne (4). Un code religieux tel que le leur, tout composé de noms divins, suivant leurs docteurs, se formoit en même temps qu'une langue écrite, ou une écriture sacrée, dont toutes les lettres étoient des images divines commémoratives de Dieu, et qui exprimoient ces noms qui renfermoient dans la con-

(1) Μία φυλακὴ εὐσέβεια. Hermès dans Lactance, p. 156.

(2) Goodwin, Moses et Aron, p. 322.

(3) Inscr. de Rosette. Les titres des livres rabbiniques, *lame d'or*, faisceau, etc., sont aussi empruntés de ces noms des premières compositions.

(4) *Mactam*, Stelographia, dérive de *katam*, sceller.

noissance de Dieu toute doctrine et la vraie vertu (1).

Parmi ces lettres salutaires, le scarabée, encore adoré des Hottentots, par lequel Dieu parle aux hommes, suivant les Grecs (2), et qui chez eux a donné lieu à un attribut de Jupiter (3), mais, chez les Hébreux, aux sarcasmes des prophètes sur les dieux stercoraires d'Égypte, semble avoir été préféré comme particulièrement propre à rappeler l'auteur de l'univers, tant par ses qualités et son industrie, que par son nom de père des sphères, ou des boules qu'il fait. Marque distinctive d'initiation, son image fut portée par les deux premiers ordres des serviteurs religieux, civils et militaires de l'état, pour se rappeler toujours ce créateur; pour montrer que ceux qui le craignent doivent agir avec justice, suivant les expressions d'Éleazar (4); pour avoir toujours auprès d'eux leur secours dans le nom du Seigneur qui a fait le ciel et la terre : dans ce nom dont ils croyoient s'assurer la protection en le portant, et qui, par les différentes acceptions des symboles, rappeloit également celui qui le portoit aux vertus mâles et aux devoirs de

(1) Dei cognitio sapientia est et virtus vera. Platon et les Fragm. Hermét. XI. 21.

(2) Diog. Laert.

(3) Ζεῦ κύδιστε, μέγιστε θεῶν, εἰλυμένε κόπρῳ. Orphée.

(4) Eusèb., l. c. VIII. 3.

son état [1], sentis par l'étude physique du symbole, et fondés sur les qualités du créateur, à qui sa pensée s'éleva du fumier du scarabée. L'adoption du nom exprimé par le scarabée-phylactère, ou secours, répondoit aux vœux et aux paroles des psaumes XXIV. 8. XX. 2: Notre secours est dans le nom du Seigneur qui a fait le ciel et la terre: que le nom de Dieu — vous protége [2]. C'est le but et le sens général des amulettes exposés par le plus commun et le plus générique de ces monumens, lors même que leur base ne porte point de ces inscriptions des noms de Dieu, des paroles de sa loi ou des maximes et des paraboles que le roi auteur, dont la sagesse surpassoit la sagesse de tous les Orientaux et toute celle des Egyptiens, a si fréquemment recommandé de porter en phylactères [3]. Il eut, pour les symboles de la dernière, un excès de complaisance blâmé dans le code sacré, mais qui, parmi les Egyptiens, a pu acquérir de l'autorité aux écrits de ce gendre de leur roi et à ceux de son père, les uns et les autres respectés ou partiellement adoptés par les Mahométans et les Parses, dans l'antique code des-

(1) Hesychius, Plut. de Is. et Os., p. 399. AElian, de Animal. x. 15.

(2) *Voyez* aussi Ps. XXXIII. et les Proverbes Indiens, I. 95., dans Abraham Roger.

(3) 3 Reg. IV. 30.

quels on a cru reconnoître des passages des pseaumes. La théorie la plus complète de ces essais primitifs de l'art et de l'écriture, est exposée dans les proverbes de ce prince, vénéré par les peuples et les rois ses contemporains, à qui les Orientaux de nos jours, aussi-bien que l'Historien des juifs (1), attribuent des formules talismaniques pour conjurer les diables, mais qui se trouvent être aussi innocentes que ses paraboles opposées aux démons de l'immoralité et de la folie. En prononçant que la sagesse est meilleure que les pierres et les métaux précieux (2) sur lesquels on gravoit ses instructions, qu'il compare à un ornement de tête, à une couronne et à un riche collier (3), il ordonne de les avoir toujours devant les yeux ou entre eux, liées au cœur ou au doigt, et attachées au cou; de ne pas s'en séparer lorsqu'on marche et lorsqu'on dort, pour qu'elles vous gardent (4), afin de marcher avec confiance dans sa voie, et de dormir sans rien craindre; pour n'être point saisi d'une frayeur subite; pour ne pas craindre la puissance des impies, les regards de la femme corrompue, et la langue flatteuse de l'étrangère,

(1) Antiq., l. VIII. c. 2.

(2) Prov. III. 14. 15. VIII. II. XVI. ib. Job. XXVIII. 15. 19.

(3) Prov. I. 9. III. 20. IV. 8. 9. et les Maximes Orientales à la suite d'Herbelot, p. 231.

(4) Prov. VI. 20. 21. 22. 24. VIII. 3. Deut. VI. 7. 8. 9.

le Seigneur étant à notre côté [1]. Il répète sur ces préceptes ce que Moïse avoit ordonné pour ceux de la loi [2], et que les juifs ont si bien entendu dans le sens littéral, qu'ils ont de tout temps porté sur eux ces ordonnances écrites dans des phylactères, avec des versets mêmes qui recommandent de les porter. Suivant les règles développées dans l'*Usage pratique des Psaumes* [3], ils se servent de même de ces cantiques attribués par quelques-uns à Moïse [4], qui, avec les ouvrages de Salomon aussi en partie attribués à Locman [5], semblent avoir donné lieu aux noms de *boucliers de David* et *cachets de Salomon* affectés aux différentes espèces d'amulettes, et dérivés originairement de l'emploi antique des cachets qui, en Egypte, ne servoient point à la signature [6], ainsi que des boucliers d'or suspendus à Jérusalem, lesquels ont pu porter des versets consacrés et des noms divins à la manière des boucliers sacrés, phylactères des temples d'Egypte.

Ces noms et ces usages indiquent déjà le sujet des emblèmes et des inscriptions d'une vaste

(1) Prov. III. 20. 26. VI. 7. 20. 26.

(2) Prov. VI. 20. 21. Exod. XIII. 9. Deut. VI. 8. VIII. 18.

(3) Ouvrage hébraïque, cité par Kirker, Œdip., t. II. p. 2. p. 474.

(4) Huet, Demonstratio., etc., p. 47.

(5) Le Livre de la Sagesse.

(6) Pline.

quantité d'amulettes et de pierres gravées antiques, dont les dernières semblent dériver de la base coupée du scarabée : la base de Dieu, qui demeure ferme, ayant pour sceau les paroles du pacte entre Dieu et l'homme (1), qui invoque ses noms inscrits sur ces bases, ou chatons. Les écrivains de l'antiquité parlent toujours avec respect des noms divins qui en remplissent les codes religieux, ou les pièces liturgiques, et qui étoient communs aux prophètes hébreux et aux Egyptiens. Cette assertion déjà citée d'un savant Père de l'Église, nous met sur la voie pour étudier les monumens élémentaires de l'écriture symbolique, de même nature que ceux qui ont été observés chez les différens peuples du globe. En ne détournant jamais l'attention de ces rapports si naturels, ou de ceux qui ont dû exister entre les augustes traditions des opinions religieuses de l'enfance du genre humain, entre la tradition patriarchale déposée dans le code hébraïque, et celles des premiers pères des hommes que les Egyptiens conservoient avec leurs usages consacrés par un principe religieux (2) : en se rappelant aussi soigneusement l'origine et les progrès des

(1) 2. Tim. II. 9.

(2) Jamblic. de Myster. Porphyr. de Abstin. IV. p. 870. Hérodot. II. 91. Plato de Leg. II. p. 789. VII. p. 886. Diod. Sic. I. p. 74.

signes et des doctrines en Orient, chez les Grecs et les Romains, en se pénétrant de la nature des premières langues et des symboles qui fera sentir la véritable valeur des données d'Horapollon et d'autres explications anciennes, on marchera facilement dans l'examen de ces précieux restes de l'antiquité, qui nous conduiront graduellement à l'intelligence de son secret.

On reconnoîtra, au premier coup d'œil, que leurs emblèmes simples d'animaux, instrumens, plantes, vases, attitudes, nombres et figures géométriques, sous formes d'amulettes, ou gravés sur des talismans et sur des chatons de bagues, expriment ces noms de Dieu qui, dans la Bible, se prennent souvent pour Dieu lui-même [1]. Les noms divins du très-haut, le fort, le sage, le vigilant, le terrible, le créateur, le conservateur, le clément, le juste, le ferme, l'unique, le très-unique; et dans la langue indienne, celui qui est deux, qui est trois, quatre, cinq, huit, etc., etc., que désigne une partie de ces symboles, suivant des autorités connues : tandis que les autres représentent les différens actes d'hommage offerts à à la divinité, ainsi que leurs objets, à peu près comme dans le tableau vivant et parlant du nègre devant ses fétiches, environné des symboles de ses

(1) Deut. xxviii. 58. Ps. xix. 1. cxv. 9. Isaïe, xxx. 27. Mich., v. 4.

vœux. D'après cette vue générale, on saisira sans peine le sens d'un très-grand nombre de monumens répandus dans les recueils; de la majeure partie de ceux qui sont rangés depuis le n°. 29 jusqu'à 432, et depuis le n°. 12,725 jusqu'à 15,744 dans le catalogue de Raspe. Nous pouvons y ajouter les nombreuses images des déités qui ne font qu'animer les emblèmes par celui des êtres spirituels agissans, que représente leur figure nue humaine assignée aux dieux, parce que Dieu est raison, parce que Dieu est esprit [1]. En procédant à l'examen de ces monumens, nous aurions désiré pouvoir suivre le plan adopté dans la première rédaction de notre ouvrage, pour faire connoître les symboles dans l'ordre de la doctrine sacrée, et remonter graduellement des textes les plus simples aux plus composés. Mais ne pouvant accompagner nos explications sommaires de gravures composées d'après le même principe, et nous voyant obligés de renvoyer le lecteur aux recueils, nous avons cru éviter un inconvénient majeur, en suivant, le plus souvent, l'ordre dans lequel les monumens y sont placés : d'autant plus qu'il convient à celui du hasard, dans lequel les emblèmes ont été inventés, et qu'il sera facile de les ramener à l'ordre postérieur de système, moyennant un registre. Devant aussi revenir fréquemment sur les

(1) Porphyr. dans Eusèbe., l. c. III. 3.

mêmes caractères répétés dans les compositions diverses, et qu'on pourra recueillir de même dans des manières de vocabulaires, nous ne nous appesantirons pas d'abord sur les preuves minutieuses que ces exemples vont développer insensiblement, encore moins sur les acceptions plus réservées que la haute philosophie assignoit aux symboles, indépendamment de leur valeur comme caractère d'écriture. Car leur vraie nature, définie par Siméonides et Moor-Isaac (1), est d'en avoir plusieurs d'après les *six* modes exposés par Clément d'Alexandrie, dont l'un regarde le son; et conformément aux sens divers, littéral, allégorique ou mystique, tropologique et anagogique ou cabalistique de la diction mosaïque, ou à la triple explication de la pythagoricienne graduellement développée aux élèves avançant dans l'étude de la philosophie, que l'antiquité divisoit en science morale, naturelle et métaphysique (2), et que Plotin retrouve dans chaque symbole égyptien qu'il analise avec Jamblique, à la manière des caractères chinois. On pourra y ajouter les malentendus de la superstition populaire et des sciences occultes, de la magie, de la nécromancie, de l'astrologie, dont Albert-le-grand estimoit la connoissance in-

(1) Œdip., t. II. p. 2. p. 7.

(2) Macrob., Somn. Scip. II. 17. Proclus, Theol. Plat., l. I. c. 4.

dispensable pour entendre la sculpture sigillaire des anciens, mais à laquelle nous devons renoncer, comme au miracle de ne pas commettre de méprises. Entre ces deux extrêmes, nous ne nous arrêterons le plus souvent qu'aux acceptions premières, également simples et sublimes, dans lesquelles les écrivains de la Bible ont employé les mêmes images patriarchales: ces similitudes et exemples auxquels seuls l'antiquité recouroit lorsqu'elle élevoit la pensée et une langue foible encore à l'Être-Suprême, à l'Esprit universel. Ses connoisseurs contemporains répètent qu'elle n'admet les récits fabuleux qu'en parlant de l'âme du monde et de l'homme, des dieux aériens et éthéréens, ou des autres, qui sont les parties du monde (1). Ayant saisi ces idées générales de la plupart des monumens, nous en examinerons d'abord les échantillons que présentent les planches d'amulettes du Voyage de Denon en Egypte.

Voyage de Denon.

Pl. 96, n°. 1. Amulette composé dans l'esprit des idoles des nègres; décomposé, il présente, pour pièce principale, un terme imité de la pierre dressée debout, qui, chez la plupart des peuples, fut le premier signe, le plus simple commémoratif du Seigneur, le chef, le conducteur supérieur

(1) Macrob., l. c. 1. 2. Jamblic. de Myster.

des hommes, auquel on avoit transféré ces titres des chefs des peuplades que désignent des noms hébraïques et arabes d'une pareille pierre (1). La tête humaine dont ce symbole est surmonté, est l'emblème de l'esprit qui y réside (2). Les pieds joints indiquent les attributs immortels et immuables (3) du premier dieu qui reste en repos, tandis que le second est en mouvement (4) : la barbe, celui de parfait et de sage (5). Le bonnet et les plumes qui l'environnent, signifient, comme dans la Bible (6), et en caractères chinois, puissance, autorité environnée de lumière ; et, de même que sur une des premières images que fit l'inventeur des lettres, l'esprit qui préside à tout, et les sens, l'intellectuel et le sensible, le tout (7). C'est ce que la cabale appelle les deux gloires et couronnes, la sagesse et la prudence. Car les plumes désignent,

(1) Schindler, Lexicon, p. 26. 1338. Le titre de sacerdoce parse, Destur, signifie de même magistrat, homme de de marque, *colonne*, livre d'annotation, norme, règle, modèle.

(2) Hesychius, Macrob., sat. I. 19. Dion. Areop. de Divin. nomin., c. 9.

(3) Héliodor. II. 148. Eusèb., l. c. III. 3. Théocrit., Idyll. XVII. 25. 'Αθάνατοι δὲ καλεῦνται θεοὶ νέποδες γεγαῶτες.

(4) Numenius dans Eusèb., l. c. XI. 10.

(5) Hesychius in Levit. XXI. 5.

(6) Ezechiel., XXI. 26. Ps. LXXXVIII. 40.

(7) Sanchoniaton dans Eusèb., l. c. I. 10.

en même temps, les honneurs et la gloire que ces marques distinctives représentoient sur la tête des chefs dont nous venons de parler, à l'époque de l'invention des signes dans le premier âge des hommes, où Tahamureth, suivant la tradition persane, érigea en signe d'honneur la plume qu'il porta sur sa tête. Le tout offre donc le nom divin de l'Éternel, le Seigneur immuable, l'esprit tout-puissant et sage couronné de gloire : nom qui formant amulette, porte aussi avec lui le vœu de secours et de protection qu'on en attendoit. Sans plus répéter des observations qui concernent tous les monumens de ce genre, nous passerons au

N°. 2. Aigle, ou épervier au vol élevé [1], ou composé de l'un et de l'autre, exprimant le nom du Seigneur, le très-haut, consacré chez les Hébreux. Ps. XLVII. 3. Ces amulettes, qu'on trouve quelquefois enfilés en collier, y ont pu servir, comme les grains des chapelets et des cordelettes, à exprimer les noms divins qu'ils rappellent, de même qu'on invoquoit devant les animaux vivans la divinité à laquelle ils étoient consacrés, ou plutôt ses noms qu'ils représentent.

N°. 3, 4. Le roi des animaux qui, lorsqu'il

[1] Horap. I. 6. II. I. 56. Eusèb. l. c. III. 3. et Macrob., sat. I. 17. Aquilæ propter altissimam velocitatem volatûs; *altitudinem* solis ostendunt.

marche, exprime l'attribut de Seigneur terrible, ajouté au précédent, dans le verset qu'on vient de citer, mais qui, sous la forme d'amulette et couché, comme dans ces exemples, rend celui de gardien qui ne dort point. Horapollon (1), qui, à l'occasion de ce symbole, nous apprend l'emploi des images portées pendant les prières pour en indiquer l'objet, observe que le lion désignant aussi l'inondation du Nil, étoit porté, pendant la prière, lors d'une inondation surabondante. Le planisphère du temple de Tentyris nous fera connoître l'application religieuse de ces images du lion qui se lève et du lion qui s'est couché, du vengeur apaisé qu'il ne faut toutefois pas irriter. Qui osera le réveiller? est la pensée qu'inspire ce représentant de la force du Seigneur, de sa loi dont il figure le ministre gardien et exécuteur, et laquelle a aussi un caractère chinois commun à la force, désignant le feu, que les Egyptiens (2) et des Grecs (3) ont considéré, avec des peuples sauvages (4), comme un animal féroce d'une haleine meurtrière; il est la loi de feu, le jugement et le juge : tout ce que la Bible désigne dans les emplois fréquens qu'elle fait de

(1) L. I. c. 17——21.

(2) Θηρίον ἔμψυχον. Hérodote.

(3) Plutarc. de cap. ex host. util., t. II. p. 86.

(4) Hist. des Isles Mariannes, par le P. Le Gobier, p. 44.

ce symbole (1), l'idole de la terreur (2), qui dans le vestibule du temple d'Héliopolis étoit considéré comme interprète des volontés divines (3), et qui dans la chimère appliquée à la rhétorique en représente la partie judiciaire à cause de la terreur qu'elle inspire aux criminels (4). Adoré dans un Nome et présenté dans un autre comme un être cruel (5), cet animal, symbole du soleil dans sa force, étoit susceptible, comme toute image poétique, des applications sous lesquelles il a été adopté dans l'écriture sacrée des peuples.

N°. 5 et 14. Cynocéphale, symbole de *toute la terre*, qu'il représente par sa tête de chien qui figure le tout, et le ciel dont la terre est le singe imitateur, et par son corps divisé comme la terre en soixante-douze parties (6). Il est assis dans l'attitude que prennent les musulmans en *louant* Dieu dans la prière canoniale dont les différentes attitudes sont empruntées des antiques rits traditionnaires des Arabes. C'est donc l'exhortation *que toute la terre célèbre le Seigneur*, le résumé de l'ancien

(1) Principalement Gen. XLIX. 7. Deut. XXXIII. 20. 21. Ps. X. 9. XVII. 12. LVII. 3. Isaïe, XXXVIII. 18. Jérém., XV. 17. Amos, III. 4. 8. Osée, XI. 10.

(2) 6. Reg., XV. 13.

(3) AElian., Animal. XII. 7.

(4) Grégor. Nazianz. et les Comment. sur Hésiode.

(5) Athanas, Orat. cont. Julian.

(6) Horap. I. 14.

culte de louange offert à la divinité par ses créatures, qui est exprimé par un seul caractère que nous verrons conserver sa valeur dans la vaste composition du papyrus, publié par M. Cadet, et que les Grecs ont imité dans leurs différens symboles du ciel et de tout, Pan, Apollon et Mercure jouant de la flûte à sept tuyaux, et de la lyre de louange dans le chœur des muses (1), ou apportant un hommage de piété à la divinité qu'il annonce en courant; car la bourse, qui, en caractères mexicains, désigne la piété, à cause de l'encens qu'elle renfermoit et qui étoit brûlé dans les temples, avoit aussi cette acception dans les mains de Mercure (2); et chez les Turcs un même mot signifie commencer une prière et ouvrir un sac d'argent, vu que c'est là le premier argument de ceux qui demandent justice (3).

N°. 6. Un chameau qui plie les genoux; circonstance qui lui a donné son nom (4), et qui désigne la piété, laquelle, ainsi que la lenteur et d'autres qualités de cet animal distingué par sa

(1) Musas esse mundi cantum etiam sciunt qui eas Camœnas quasi Canenas a canendo dixerunt. Ideo *canere cœlum* etiam theologi comprobantes sonos musicos sacrificiis adhibuerunt. Macrob., Somn. Scip. II. 3.

(2) Gronovius ad Gorlæi, p. 1. n°. 70. Inscr. de Rosette, lig. 1. n°. 3.

(3) Herbelot, art. Cadhi, p. 210.

(4) Horap. II. 100.

douceur, mais qui sait l'oublier quand il le faut, peuvent se rapporter aux attributs de Dieu lent à la colère, patient, doux et secourable; à ceux d'ancien et de jaloux également assignés à Dieu par les Hébreux; à tout ce que le chameau désigne dans les explications anciennes des songes, constamment empruntées de celles des hiéroglyphes. Quoique peu fréquent parmi ces caractères, il semble y avoir été classé comme parmi les Chinois [1], à la tête des animaux profanes, le cheval, l'hippopotame, l'âne, ayant eu, dans la doctrine secrète, un sens profond mais sinistre.

N°. 7. Une grenouille, nom de Dieu [2], qui, dans la même doctrine, se rapportoit au premier principe et à l'origine des choses sorties imparfaites, et graduellement, de l'eau, ou du limon bourbeux [3], la première matière divisée, suivant les cabalistes [4], et comme le corps d'Osiris, en quatorze parties que rappellent les quatorze compartimens tracés sur le dos de cette grenouille. Dans l'acception plus vulgaire des amulettes, et dans sa qualité de fétiche des Athribites, ce symbole a pu rendre la valeur de son nom hébraïque, et repré-

(1) Bayer, x. n — 16.

(2) Lactantius, p. 117.

(3) Horap. I. 25. II. 102. Table Isiaque.

(4) *Voyez* une note remarquable de Postel sur le livre Jezirah.

senter les attributs divins de secret, prudent, ingénieux, artificieux, qui a la vue perçante, etc. [1]; qualités que devoit acquérir celui qui, dans la vaste étude des êtres de la nature, cherchoit leurs analogies avec son ensemble et ses grandes parties, et en empruntoit des similitudes pour la contemplation des qualités divines, avec des leçons pour les imiter; qui réunissoit ainsi la physique, la métaphysique et la morale dans la triple application des symboles que le lecteur fera à son exemple, sans que nous ayons besoin de la répéter partout.

N°. 8. Éléphant, symbole d'un roi sage et puissant, clément et magnanime, qui abhorre l'iniquité et la folie; représentant par-là autant de qualités communes de Dieu et d'un sage qui possède tout, disoit-on, qui est roi et dieu. Dans un sens plus mystique, il exprime le précepte: Songe à la fin, en figurant celui qui y songe, à sa sépulture, à la maison éternelle qu'il se prépare, à la vie future [2].

N°. 9. Image de la nature à la tête de chat d'Isis sur un corps de terme, qui, par les quatre ronds rangés en lignes droites sur ce terme, et

(1) Schindler, l. c. 1574. AElian., Var. Hist. I. 13. Pierius, Hieroglyphica, l. XXIX. c. 36. 45.; et l'Anonime à la suite de cet ouvrage, p. 126. 128. 183. Cardan., l. c. p. 159.

(2) Horap. II. 84. 85. 86. 88. Pierius, l. c. p. 21. 26. et l'Anonime id., p. 177.

par les trois en position triangulaire occupant la place des yeux et de la bouche, exprime les attributs d'Isis, maîtresse des élémens, qui préside en chef aux dieux supérieurs [1], ou au monde inférieur et au supérieur, que les cabalistes arabes désignent par quatre et par trois éliph. L'idée du triangle, symbole de l'univers [2], et de la progression des choses matérielles par lignes droites [3], semble également être conservée dans ce composé d'emblèmes naturels, géométriques et numériques.

La nature des derniers, appliqués aux plus hautes spéculations qui élevoient au-dessus de la matière, mais originairement commémoratifs des dieux par les nombres fixes des parties de la nature auxquelles ils étoient censés présider, ou par le nombre de parties qu'on lui assignoit d'après le modèle du corps humain, est éclaircie par leur origine, que nous avons reconnue dans des images d'une pareille composition chez les nègres; ou dans les petits bâtons et lignes des sauvages américains, dans les cordelettes et cailloux des Péruviens. Elle l'est également par de nombreux monumens aussi élémentaires que celui que nous venons d'examiner.

(1) Apulée, Métam. XI.
(2) Plutarc. de Is. et Os.
(3) Platon, dans Alcinoüs.

Les numéro suivans, 10 et 11, en offrent déjà des exemples dans les deux lignes par lesquelles les Coptes écrivent encore le mot Seigneur, dans les cercles, les triangles et les entaillures autour de ce nom, qui rappellent les parties de la nature et les dieux environnant le Seigneur, leur roi et maître. Au N°. 10, ce sont les douze dieux figurés par autant de ces flammes en lesquelles Dieu transforme ses ministres; au N°. 11, les trois principes supérieurs droits, et les quatre inférieurs inclinés, ou de déclin.

N°. 13 a pu servir de pendant d'oreille, qui, en langue de Jupiter père des songes, figure les moyens d'entendre les secrets (1), et dont un nom hébreu en désigne aussi les dépôts; les amulettes servant de pendans d'oreilles, comme à toute sorte de parure, chez les anciens de même que chez les nègres (2). Cette forme, quelquefois percée de haut en bas, appartient à la classe des *lettres naturelles* de cailloux-phylactères et de pierres fines servant aux sorts, qu'on apprit à tailler artistement. Leur caractère mexicain même est tracé par une de ces formes régulières, géométriques, auxquelles les Égyptiens ont soumis leur taille d'après les nombres qui ont servi aux pythagoriciens pour désigner les dieux et toute chose dans

(1) Cardan, l. c. p. 127.

(2) Gen. xxxv. 4.

l'univers, mais qui proprement étoient appliqués à la désignation de l'intellectuel, tandis que les formes géométriques figuroient des êtres et principes mitoyens entre l'intellect pur et les corps(1). On trouve des monumens talismaniques de toutes ces formes, également consacrées dans les mystères grecs (2), et dans le culte des Sabéens qui en faisoient les temples des intelligences; des formes triangulaires, carrées ou circulaires; des sphères régulières et obliques; des cônes simples et doubles; des rhombes, plinthes et coins; des obélisques, depuis les plus grossièrement formés, qui rappellent leur modèle dans la pierre dressée debout; des cylindres de proportions diverses s'élargissant quelquefois vers la base, et prouvant que cette forme des colonnes des temples égyptiens a une valeur symbolique; des pyramides, des cubes, des octaèdres, des icosaèdres et des dodécaèdres, par lesquels les platoniciens enseignoient que Dieu forma les quatre élémens et l'univers; des pyramides tronquées, appelées colures; des tesséradécaèdres à six faces carrées et huit triangulaires, figurant les composés d'air et de terre, qui furent ajoutés aux cinq figures solides à surfaces planes, régulières, nommées platoniques : toutes celles qu'Archimède adopta, avec

(1) Macrob. Somn. Scip. I. 5.
(2) Clém. Alex., Strom.

plusieurs autres irrégulièrement composées [1], dont les valeurs sont indiquées par l'observation de Hiéron, que nous venons de citer. Les Égyptiens de nos jours portent encore ces amulettes antiques sans en connoître l'esprit.

N°. 16, 17, qui aussi ont pu servir de pendans d'oreille, et N°. 43, commémoratif du ciel, de la terre et des cinq dieux, appartiennent à la même classe.

N°. 13. Terme à tête humaine et membre viril désignant l'esprit royal producteur [2]; le chef et conducteur de la génération, comme le porte l'inscription grecque de la base d'un Priape [3], qui indique le vrai sens des termes grecs copiés, quoi qu'en dise Hérodote [4], d'un pareil modèle égyptien. Selon cet auteur, sa connoissance étoit réservée aux initiés dans les mystères de Samothrace. Macrobe [5] l'a connu aussi, mais avec l'application au physique qu'il observe lui-même

(1) Hiéron d'Alexandrie, sur les noms géométriques et stéréométriques.

(2) Βασιλικὸς Νοῦς de Platon.

(3) τῷ τῆς γενέσεως ποιμένι, dans Thesaur. Brandeb. t. III. p. 261.

(4) L. II. 51. où il les dit introduits par les Pélasgues, mais qu'il déclare disciples des Égyptiens dans les chapitres suivans.

(5) Quæ figura significat, solem mundi esse *caput* et *rerum satorem*, omnemque vim ejus non in quodam divisorum ministerio membrorum, sed in *sola mente* consistere, cujus sedes in capite est, Sat. I, 19.

avoir été adoptée dans l'exposé des symboles qu'il étoit permis de publier.

N°. 15. Image qui d'une main contient la bouche, ayant le bras gauche dans l'attitude d'un garde; ce qui peut également rendre le précepte de garder le silence en imitant Dieu, le nom de celui qui le garde, et le vœu pour que Dieu mette un garde à la bouche et ferme les lèvres du porteur de l'amulette, comme au Ps. CXLI. 3. car les noms de Dieu, portés en vœux de salut, en rappeloient les conditions.

N°. 18. Colonne ou cippe traversé de quatre lignes, dont les noms hébreux de l'un et des autres rendent celui de *maîtresse des élémens;* le même qu'au N°. 9, mais plus simple.

N°. 19, 20, 23. OEil qu'on nous apprend avoir été consacré dans les temples d'Égypte, et en même temps que des oreilles, indiquant celui qui tout voit et qui tout entend, et sans doute aussi avec le vœu exprimé par Salomon lors de la consécration du temple de Jérusalem, pour que Dieu eût les yeux ouverts sur ceux qui lui adresseroient leurs prières en ces lieux, et leur prêtât une oreille attentive (1). On voit aussi que l'œil y a été consacré séparément comme leurs *saints*,

(1) 2. Paral. VI. 39. Ps. XVIII. 7. et Isaïe, XLII. 20. Qui vides multa, nonne custodies? Qui apertas habes aures, nonne audies?

τὰ ἱερὰ, occupant probablement la place distinguée que ce symbole conserve encore dans des temples chrétiens [1]. Désignant tout à la fois le soleil, l'œil du monde, Osiris, l'œil de Jupiter qui tout voit et tout connoît [2], l'œil de justice qui tout distingue [3], celui qui garde la justice et le gardien du corps [4], ce qui est un phylactère; il a dû être généralement porté à cette fin et sous cette forme, à en juger par le grand nombre d'exemplaires qu'on en trouve. Exprimant le vœu que Dieu garde celui qui le porte, il en rappelle aussi l'expression dans les livres canoniques chinois, et tout ce que dit le fils de Zyrach en s'écriant [5]: Heureux l'homme qui s'exerce à pratiquer la justice, et qui pense sans cesse à cet *œil de Dieu* qui voit toute chose! Le bâton pastoral et les divisions qui l'accompagnent fixent sa valeur de gardien, en indiquant ce que garde l'œil de l'univers, son conservateur clément et juste. Au N°. 19, c'est la masse divisée par quatre, la nature matérielle. N°. 21 est peut-être l'œil san-

(1) Diod. Sic. p. 10. Macrob., l. c. I. 21. Clém. Alex., Strom. v. 7. Plut. de Is. et Os. Denon, pl. 131.

(2) Hésiod. Opera et dies. v. 265. et Macrobe, Jovis oculum solem appellat antiquitas.

(3) Philemon apud Justin. de Monarchia Dei.

(4) Diod. Sic. III. 9.

(5) Ch. XIV. 23.

glant ou déchiré, qui, au-dessous d'une langue, désigne la parole, λόγος [1]. Les cabalistes, qui assignent à chacun des soixante-douze anges, correspondans à autant de noms de Dieu, un verset ou expression de la Bible d'où ils ont tiré son nom salutaire à porter, nous apprennent que Schamriël se revêt du nom Schémer, c'est-à-dire *garde*, que signifie l'amulette de l'œil. Il se peut que les Égyptiens, qui, sous un grand nombre de noms personnifiés en dieux, entendoient un Dieu unique, aient personnifié de même tous ses attributs qui constituent la langue symbolique, et qu'on puisse leur rendre les noms extraits de la sorte de plusieurs versets de la Bible que nous retrouverons en hiéroglyphe, et sur des amulettes, qui par-là ne sortent point de leur première institution de réceptacles de noms divins. En relevant ici cette circonstance, et dans la suite quelques exemples remarquables, nous devons renvoyer le lecteur, pour les autres, aux écrits originaux et à Kirker [2].

N°. 20, 22, figurant, d'après l'autorité d'Horapollon, II. 7. le précepte connu d'Anacharsis, la continence, l'attribut de chaste; et, dans la doctrine secrète, celui qui a contenu les générations irrégulières du chaos.

N°. 24 paraît être le carré symbole du monde,

(1) Horap. I. 27.
(2) Œdip., t. II.

mais qui figure un temple renfermant ceux du soleil et des dieux dans le monde, l'épervier et la croix de Tot, le tout. *Les trois bâtons*, ou lignes perpendiculaires, posés sur le carré, désignent Dieu dont le monde est le marchepied (1), sous son nom de *trois rois* adopté par Platon (2), Porphyre et Amélius (3), ou sous le nom divin indien de *trois bâtons ;* les trois puissances essences et dieux des cabalistes (4) : le Dieu *trine* des pythagoriciens, et de ceux qui représentoient la puissance des rois du ciel, de la terre et de l'abîme par le triple foudre de Jupiter, par le trident de Neptune et par le chien à trois têtes de Pluton (5).

N°. 27. Terme à tête humaine voilée ; l'esprit royal et caché, ou l'esprit caché, le Seigneur.

N°. 31. Figure humaine formant terme, et assise dans l'attitude du culte contemplatif de bénédiction, dans l'immobilité requise pour que l'âme puisse atteindre Dieu après avoir déposé le mode mobile de connoissance (6) ; le Seigneur auguste béni, et bénissant par les pains de bénédiction que sa tête paroît soutenir. Employée à désigner les rois semblables au soleil et aux dieux augus-

(1) Orphée dans Cyrille contre Julien, l. II.
(2) Dans sa seconde lettre à Denis.
(3) Proclus in Tim. II.
(4) R. Eliezer Hokler, Zohar, Resit Choema.
(5) Proclus in Tim. II. Servius in Virgil. eclog. VIII.
(6) Fragm. hermét. l. I. x. 6.

tes [1], cette figure correspond, soit au mot égyptien sé ou shé, qui désigne tout à la fois un maître seigneur et adorateur ; ou au titre oriental, houmagoun, auguste, heureux et excellent. Elle réunit par-là les attributs des empereurs romains, *Pius*, *Felix*, *Augustus*, puisqu'elle représente l'auguste, σεβαστὸς, par l'attitude des pieux εὐσεβεῖς, ou σεβαστικοὶ parmi les pythagoriciens : les contemplatifs du nom hébreu desquels סהקדים on fait dériver celui des bienheureux, μακάριοι, qui jouissent de la béatitude suprême dans la contemplation de Dieu, qui le bénissent dans l'autre vie, en buvant le nectar des recherches profondes, dont ce nom appliqué aux poëmes de Pindare [2] a une même origine. On appelle *Maschkil* le mode surnuméraire de musique hébraïque dans lequel sont chantées ces contemplations [3], que les Indiens appellent *Maschkouli*, et auxquelles est consacrée l'attitude de cette figure qui les désigne.

N°. 32. Crocodile qui désigne, entre autres, la rapacité [4], et qui causant jadis la joie des familles en enlevant leurs enfans [5], a conservé parmi les

(1) Incrementa solis *Augusti* tacitus imprecatus. Apulée, Métam. XI. Θεὶ Σεβαστοὶ, dans une inscription de Gruter, p. 314. n°. 2.

(2) Olymp. VII.

(3) Pic. Mirandol. Apologia, p. 174.

(4) Horap. I. 67. II. 81.

(5) AElian. de Anim. X. 21.

Arabes la dénomination de voleur d'âmes. Il a dû paraître singulièrement propre à servir d'amulette, puisque son nom antique éthiopien est le cri d'horreur qui repousse loin de nous tout ce qui est nuisible. Une espèce plus douce représentoit par son nom, souchos, l'attribut de juste (1). La peau de cet amphibie, regardée comme invulnérable; son défaut de langue et son talent de voir à travers l'eau sans être vu, l'ayant d'ailleurs constitué image du premier principe ténébreux, ainsi que de la forme incorruptible, ineffable et invisible de la divinité (2), il les désigne ainsi que ces noms.

N°. 33. Tête humaine enveloppée d'un voile et supportant un carré; l'esprit caché qui soutient la nature.

Au N°. 37, la masse carrée matérielle divisée par quatre, et l'esprit fécondant qui la soutient est d'un ordre inférieur. C'est peut-être ἀξιοκερσος, le grand fécondant de ces mystères de Samothrace, qui employoient un langage sacré (3), un propre dialecte antique (4), et dont les termes échappés au secret sont hébreux ou phéniciens.

N°. 36, 38. Noms du premier Hermès, qu'il étoit

(1) Damascius dans Photius, 1048.

(2) De Is. et Os. Abenephi, dans Kirker, Obelisc. Pamphil., p. 306., et le dialogue indien de Krischna et Arjoon.

(3) ἱερὸν λόγον, Herodot. II.

(4) Παλαιὰν ἰδίαν διάλεκτον. Diod. Sic. V.

défendu, et peut-être difficile de prononcer; car la tête voilée, composée de chien, de crocodile et de cochon, forme, avec le gros ventre d'une femelle enceinte et le sein tombant et desséché [1], l'expression de l'intelligence [2] féconde, cachée et sévère de la matière ténébreuse : elle forme aussi celle de l'esprit impur des ténèbres [3], de l'esprit jaune à gros ventre des tao-tsée chinois. Ce nom mystérieux sera éclairci, dans la suite, par les grands monumens.

N°. 39. Le garde des dieux en habit militaire, l'armée céleste, les cieux qui annoncent la providence et la justice de Dieu, par l'œil que porte ce représentant du ciel.

N°. 40 paroît être le serpent à tête humaine, le bon esprit, Agathodæmon.

N°. 41. La chatte d'Isis et de Diane, ou la belette qui conçoit par l'oreille et accouche par la bouche : la mère de la parole, de λόγος, et du reste plusieurs noms orphiques de la déesse qui veille et court la nuit.

N°. 42. Sphinx dont les différentes valeurs, suivant ses emplois divers et ses modifications, seront constatées par les nombreux exemples que

(1) *Ubera arida* de la Bible.

(2) Le nom du schakal signifie, en hébreu, intelligence et tout.

(3) ὑλικὸς νοῦς. Manès appeloit *le grand prince*, le diable, matière, ὕλη.

nous en verrons. C'est ici le plus commun de ces exemples, qui aux valeurs du lion, déjà indiquées en partie, d'un lion en fureur battant de la queue et inspirant la terreur, ajoute celles des sentimens d'amour qu'inspirent la beauté, la charité maternelle et la libéralité, désignées par la belle tête d'une femme qui sourit, par le sein plein d'une mère nourrice (1), ou par la multiplicité des mamelles et par les bras étendus. C'est la réunion des attributs si fréquemment réunis dans la Bible, et que récitoit Moïse quand Dieu passoit devant lui; Seigneur fort exorable, miséricordieux, tardif à la colère, abondant en miséricorde (2). Par la réunion de ces emblèmes des pouvoirs bienfaisans et vengeurs d'un Dieu bon et juste, que Philon dit être entendus par les chérubins décrits en sphinx (3), et d'après lesquels les cabalistes ont distribué les signes de toute chose que renferme la langue sainte; le sphinx servant aux mêmes fins est la grande clef de celle des symboles : aussi la représentoit-il, ainsi que leur doctrine, dans la voie des temples. Couché dans

(1) Cant. Cant. Isaïe, LXVI. 11. 12. 13. et Ps. XCII. II. Misericordia uberi. Bayer Rad. IV. 372. 375. Vierge, amour, désir, 374. repos, 377. lait.

(2) Exod. XXXIV. 6. Num. XIV. 18. Deut. V. 10. Jerem. IX. 24. Joel. II. 13. Jon. IV. 2. Zyrach. XXXIX. 35. Ps. LXXXVI. 5. 15. CXLV. 8. et surtout CIII. 8. Denon, pl. 131. n°. 1.

(3) Ezech. XLI. 18. 19.

ce sentier des jugemens de Dieu [1], il y ordonnoit aussi, suivant Clément d'Alexandrie, de craindre et d'aimer le Dieu [2] puissant et miséricordieux qui rend à chacun selon ses œuvres [3]; de craindre son châtiment paternel que désigne la queue avec laquelle le lion châtie ses petits [4]; de l'aimer d'un amour filial, ou de l'amour d'un *esprit insatiable qui soupire après Dieu comme l'homme passionné après la femme qu'il aime*. C'est ainsi que s'exprime un hymne indien du Véda adressé au soleil; et la Bible emploie partout des expressions semblables en comparant le culte du vrai Dieu à l'amour conjugal, et celui des idoles à l'adultère et à la prostitution [5]. Il paroît que ce fut dans le même sens que les Hébreux appeloient

(1) In semita judiciorum tuorum. ὁδὸς λεοντοφόρος conduisant au Memnonium de Suse.

(2) Et ideo AEgyptii quoque in sacris ponunt sphingas, utpote quod de Deo *oratio* sit ænigmatica et obscura. Forte autem *quod Deum oporteat amare et timere* : amare quidem ut sanctis benignum et propitium : timere autem ut sit impiis justus inexorabiliter. Feræ enim simul et hominis imaginem sphinx significat. Strom. v. f. 116. B.

(3) *Semel* locutus est Deus, *duo* hæc audivi, quoniam potestas Dei est, et tibi Deo misericordia : quia tu reddes unicuique juxta opera sua. Ps. LXII. 21.

(4) Horap. II. 38.

(5) Ezec. XVI. 15—29. Jerem, III. Et divaricasti pedes tuos omni transeunti, et multiplicasti fornicationem — Filii Mempheos et Tanceos te constupraverunt usque ad verticem, etc.

Jehovah un dieu jaloux, et que le prophète [1] appelle idole de la jalousie l'image qu'il vit devant l'entrée du temple où l'on célébroit les mystères égyptiens avec tout leur appareil symbolique; image qui ne pouvoit être autre qu'un sphinx répondant en effet à l'idée de la jalousie, puisqu'il commande en même temps d'aimer et de craindre.

Le symbole de peine et bienfait, que Démocrite disoit être toute la divinité [2], en désigne le secret et les noms mystérieux, l'économie du monde, l'harmonie et le lien de ces composés des contraires [3], que traverse et contient une force spirituelle [4], figurés par la réunion des emblèmes de l'esprit et de la force, qui le sont aussi de l'esprit et de la matière, de la pensée et des œuvres [5], de la raison et de la force par lesquelles les pythagoriciens définissoient la loi [6]. Sa partie supérieure indique que dans l'adminis-

(1) Ezech. VIII. 3. 5. et suiv.

(2) Plin. II. 7.

(3) Plut. de Is. et Os. Clém., Strom. V. Jamblic., l. c. VI. 7. Συνδυασμὸς τῶν ἐναντίων. Synes. Le Tchong-yong chinois, le juste milieu, a une pareille expression sur l'harmonie, la grande équerre et fort lien de tous les mondes.

(4) Sphinx autem non *intelligentia universorum*, et ex poetæ Arati sententia, *mundi conversio;* sed forte fuerit quidam spiritalis tenor qui pervadit et mundum continet. Clém. Alex., l. c. f. 117. f. 6.

(5) Hérodot.

(6) Hieroclès, in Carm. Aur.

tration du monde, la grâce *a le dessus* de la justice, figurée par la partie foible postérieure du lion en repos (1); que, suivant l'observation de Plutarque à ce sujet, le bien y prédomine sur le mal, considéré souvent comme un simple rapport (2), ou comme un châtiment paternel qui se fait par miséricorde (3). Un petit sphinx de notre collection exprime ce sens plus distinctement par sa tête tournée vers le devant qui répond au droit, au bien; par sa cuisse droite, symbole des œuvres bonnes et favorables, qui contient la queue du lion; par sa main droite humaine posée sur la pate gauche de lion qu'elle surmonte (4); enfin, par le reste effaçé de sa partie postérieure, la gauche, la sinistre en doctrine d'Aristote (5), aussi-

(1) Vadidusque ut leo pectore ac prioris corporis parte, ac degenerat posterioribus membris. Macrob., sat. I. 21.

(2) *Πᾶν τὸ κακὸν κατὰ παρυπόστασιν ἐστί*. Proclus in Plat. Tim. et Theol. Hieroclès, l. c. 55. 11. Simplicius in Epictet. c. 34. Le philosophe Salluste, c. 12. Marc-Aurèle, x. 6.

(3) Fitque pœna misericordia. Gregor. Nazianz. Eusèb., l. c. XIII. 3. conformément à l'expression de Platon, utilitatem consequi eos qui puniuntur.

(4) Ascendit manus ejus super manum proximi ejus. Zachar. XIV. La justice étoit désignée par la main gauche, *quæ genuina pigritia, nulla solertia prædita, videbatur æquitati magis apta quam dextera*. Apulée, Métam. XI. et Macrob., sat. I. 18. Ideo Apolliuis simulacra manu dextra Gratias gestant, arcum cum sagittis sinistra : quod ad noxam sit pigrior, et salutem manus promptior largiatur.

(5) Aristot. de Cœlo, et les Comment. de Simplicius.

bien qu'en tradition hébraïque où elle désigne rigueur et jugement rigoureux. C'est parce que le sphinx enseignoit de la sorte, ce qui est bien et mal et indifférent, qu'il étoit une folie pour les hommes[1] qui ne la comprenoient point; comme dit Cébès en s'exprimant sur le sphinx, comme l'apôtre sur l'esprit de Dieu. Par la même raison, il annonçoit, à l'entrée des temples d'Égypte, une doctrine énigmatique, et proposoit en Grèce des énigmes effrayantes, tandis que les cherubs ses substituts, interprétés par plénitude de la science de Dieu [2], environnoient la chaire de grâce dans le sanctuaire de Jérusalem.

Symbole universel comme la plupart des autres, et appliqué également au ciel et à la terre, à la nature et à la société, à Dieu et aux hommes dans tous les états, le sphinx caractérise ces derniers, depuis un roi et un juge clément et juste jusqu'aux prostituées de Mégare, appelées sphinx à cause de leur doux sourire et de leur rapacité impérieuse; c'est à quoi n'ont pas songé apparemment ceux qui de nos jours font supporter les lits de jolies femmes par des sphinx. L'objet de ce symbole embrassant la vue la plus générale de toute chose, et le secret de la nature et de Dieu qu'on prétendoit enseigner dans les mys-

(1) Ἀφροσύνη τοῖς ἀνθρώποις σφίγξ ἐστι. Tab. Ceb. 1. Cor. II. 14.

(2) Origènes.

tères, il n'est pas surprenant qu'il occupe, dans la langue sacrée des signes, un rang si éminent conservé par la tradition, qui semble même en avoir retenu une valeur dans un mot copte, qui signifie, jugement, juge, vengeur, et dans le nom de Père de la terreur que donnent les Arabes au sphinx des pyramides.

N°. 44, 45, 48, 49. Images, ou composés d'attributs divins qui à ceux de Seigneur immuable, Tout-Puissant et sage, connus par le N°. 1, ajoutent les noms du créateur, le clément et le juste; ou bien ceux de sauveur et nourricier des êtres que les fragmens hermétiques assignent au soleil [1]. Ils sont exprimés par le couteau formateur qui décore le bonnet des images N°. 45, 49; par le bâton du bon pasteur qui recueille et sauve la brebis égarée, et par le fleau qui sépare la paille du grain. Dans d'autres exemples, le fouet qui désigne la peine [2], la charrue qui arrache la mauvaise herbe pour préparer la terre à la fertilité, remplacent le fléau dans ces expressions du nom d'un Dieu créateur, conservateur et destructeur, ou rémunérateur, qu'on peut comparer à l'emblème et mot mystérieux indien, *oum*, composé de trois lettres samscrites qui désignent ces qualités, et qu'il est défendu de pro-

(1) Σωτὴρ δὲ καὶ τροφεύς ἐστι παντὸς, ὁ ἥλιος.

(2) Quæ flagellum tenet, pœna. Tab. Ceb.

noncer sans un grand respect. De même que le sphinx, ces images réunissent de la sorte les symboles de peine et bienfait, que leurs mains soutiennent quelquefois en égalité parfaite. Mais au N°. 45, une divinité sévère écarte du sceptre pastoral le fléau qui a le dessus; tandis qu'aux N°. 44, 49, le dieu exorable, le père des prières, Jupiter suppliant (1), croise avec ses bras ces sceptres de grâce et de justice ainsi tempérées. Cette attitude est commune aux images des Prières personnifiées, mais qui par leurs têtes de femme et leur voile de suppliantes sont distinguées de celles de leur père à tête d'homme couronnée de toute-puissance et de gloire.

La dernière de ces images offre déjà à nos études une inscription, ou réunion d'emblèmes de Dieu et de l'hommage qu'on lui rend, rangés sur une ligne d'écriture suivie. A leur tête est le serpent fétiche, désignant par son nom les dieux ou les esprits vivans, et par l'angle qu'il forme, les dieux qui donnent la vie. Il est suivi de l'image géométrique de l'équité, que définit Proclus; de l'ellipse, de l'équerre et du trône. Viennent ensuite le lièvre, symbole de manifestation, avec

(1) Ζεὺς ἱκετήσιος de l'Odyssée N de Diod. Sic. p. 202, et d'Orphée Argonautic. 106. ἢ γὰρ ἄτιμοι ἱκεσίου Ζηνὸς κοῦραι Λιταί. Les Athéniens juroient en son nom d'après les lois de Solon.

la base, ou le bâton, qui dans l'usage civil distinguoit un seigneur et maître, la massue traversée de deux lignes, une nouvelle ellipse et un hémisphère avec le sceptre de Mithra à tête de chien, que célèbre Zendavesta, et qui par la réunion des caractères du tout et de la puissance désigne la toute-puissance. Deux obélisques, la clef du Nil et l'équerre renversée, terminent la première suite des attributs du *Dieu des justes, soleil régnant de justice, manifestation du Tout-Puissant, maître et roi des rois forts du ciel, lumière du monde, lumière du jour, à qui hommage et gloire sont offerts par son adorateur,* qui vers ces noms, et auprès de la lyre de louange, élève ses bras en carré : comme s'exprime une formule de prière indienne. *Le Très-Haut, le Seigneur créateur du ciel et de la terre que l'univers adore, le maître de toutes les sphères,* occupe la dernière période exprimée par l'épervier, la charrue, la sphère et le carré, la main, un nouvel adorateur, le triangle de l'univers, la base, les nœuds de l'instrument de compte de toute chose, et la sphère traversée de son axe, connue de même que les autres caractères, par l'inscription de Rosette. Le lecteur s'aperçoit que cette invocation, si facile à lire, ne diffère guère du tableau d'un nègre gesticulant et fléchissant le genou au milieu de sa guitare, de

ses cordelettes, de ses fétiches et autres emblèmes du pouvoir des dieux, empruntés des usages de la société, ayant tous des significations déterminées, et qui nommés dans l'ordre où ils sont placés, dans celui où on les placeroit dans une copie de cette scène, présenteroient un texte semblable à celui que nous venons d'analiser, comme à ceux des codes persan et indien, rappelant si souvent les attitudes des priants : Je prie moi qui suis debout ; je prie en regardant en haut, etc. Telle a été, sans doute, la simple origine de l'écriture symbolique copiée du tableau parlant de la vie. De la première idée d'ajouter des noms nouveaux à ceux qu'exprimoient les idoles elles-mêmes, marquées de leurs noms, suivant Moor-Isaac [1], paroît aussi dériver l'usage d'inscrire sur les images de la Divinité les prières qu'on lui adressoit, et que probablement on récitoit sur ces figures, de la même manière que les anciens Arabes suspendoient sur une idole des tablettes, telles que les premiers écrits des Chinois, où étoient écrites les prières qu'ils récitoient devant elle [2]. La même planche offre encore des images de Dieu et de son adorateur.

N°. 50, 52. Le Dieu fort, ou l'esprit de force qui a paru, ordonne d'observer la justice ; car il

(1) Dans Kirker, Œdip., t. 1.

(2) Hottinger, Hist. Orient. p. 153.

est à corps d'homme désignant l'esprit (1), à tête de bélier et dans l'attitude d'un garde, portant une plume d'autruche, symbole de l'équité (2), qu'il commande d'observer, de même que Némésis, par la coudée et le frein qu'elle portoit, ordonnoit de parler et agir avec frein et mesure (3).

N°. 51. Génuflexion et honneur que désigne la plume. La figure de femme ptérophore étant sans vêtement, qui désigne le corps, peut représenter l'âme et l'expression, que mon âme célèbre le Seigneur rappelé, en même temps, comme adorable et honoré.

La planche suivante, 97, porte une suite de ces scarabées dont nous avons déjà expliqué le sens générique sous leur forme d'amulettes, et dont les valeurs particulières sont exposées dans Horapollon, l. I. c. 10. Sur ces phylactères, noms divins protecteurs, on a ajouté des *noms nouveaux*, ou le tableau de l'hommage qui leur est rendu. Nous en releverons quelques-uns dans l'ordre de la simplicité des inscriptions; et d'abord ceux qui ne portent encore que des noms.

N°. 9. Deux lignes droites avec la sphère, sa

(1) Porphyr. dans Eusèb., l. c. III. 3.

(2) Horap. II. 118.

(3) Ἡ Νέμεσις προλέγει τῷ πήχει τῷ τε χαλινῷ — μήτ' ἄμετρόν τι ποιεῖν, μήτ' ἀχάλινα λέγειν. Inscription sur une image de Némésis dans l'Anthologie grecque.

section inférieure, et une muraille crénelée, désignant l'Éternel, seigneur du ciel et de la terre.

N°. 2, paroît être le même nom, à l'exception de l'attribut de l'Éternel.

N°. 13. Le prophète divin, représentant des cieux, qui, agenouillé devant la sphère, lève une main et touche la terre de l'autre; les cieux célèbrent l'Éternel. On connoît par l'inscription de Rosette, la valeur de l'attitude de l'adorateur, aussi définie dans les exposés anciens des rits, et même par les médailles (1), et dans la notice de l'empire d'Orient, où les images des princes de la Libye et d'une partie de l'Égypte lèvent la main en signe d'adoration et de fidélité (2).

N°. 22. Une fiole de parfum posée devant le bon serpent, au-dessus du caractère du ciel; gloire, bénédiction ou invocation au bon, à Dieu qui est dans le haut. Ce symbole oriental de considération a fait donner aux bonnes odeurs la valeur de bonne renommée, tant en hébreu qu'en clefs chinoises.

N°. 11, figure humaine du soleil, dieu qui, d'après l'idée reçue sur l'apparition des dieux, toujours environnés de leurs ministres (3), paroît

(1) Entre autres celle de Macrin avec la légende, BOTA ΕΦΕΣΙ ων.

(2) Grævius Theo., Ant. Rom., t. VII. p. 1641.

(3) Jamblic. de Myster. II. 7. Plotin., Ennead. v. l. 8.

au milieu de serpens, grand symbole et mystère, dit saint Justin[1], qu'on trace autour de tous les dieux. Étant ici dans l'acception la plus simple des *autres dieux*, le tout figure le soleil et les dieux : *Deus stat in medio deorum*, Ps. LXXXII. 4. ou bien l'expression hermétique : *Ævum stat circa Deum ;* puisque ces serpens désignent également les puissances célestes, les astres et les temps qu'ils mesurent.

N°. 6, répète ces puissances autour d'un nom encadré dans le caractère de la bouche qui désigne un nom. C'est une ligne droite et un vase figurant *le premier principe* que les Égyptiens invoquoient[2], *le Seigneur source* des oracles chaldaïques [3]; nom triomphant, d'après le vœu de l'amulette, des puissances inférieures adverses, qui se tournent vers le côté opposé des supérieures.

N°. 15. Coquillage, amulette primitif qui en Afrique et dans quelques parties de l'Asie sert tout à la fois d'idole, de parure et de monnoie, et qui en Égypte, où l'on en trouve des copies en terre cuite, a aussi joui des honneurs d'une représentation de Dieu.

N°. 1. L'oiseau des veilles et le vase de par-

(1) Apol. II. p. 55.

(2) Athénée.

(3) Dominus fontana, fontana princeps.

fum, l'encensoir de piété[1], qui dans l'Apocalypse, de même que dans les mystères[2], figure les prières des saints. Ils paroissent exprimer l'exhortation : veillez et priez, très-fréquente dans ce genre de monumens, et conforme à celle qui terminoit les cérémonies des mystères : veillez et abstenez-vous du mal. Cette dernière partie répond à la prière, puisque tous ceux qui invoquent le nom du Seigneur se détournent du mal. Rangés autour du cercle et de l'œuf, ces symboles semblent encore dire : veillez devant l'Éternel, invoquez le Père. Il se peut, au reste, que l'œuf figure ici comme ailleurs les parens ; de sorte que l'inscription exprimera le résumé de la doctrine et des devoirs envers Dieu et les hommes, compris dans les préceptes des mystères qui ordonnoient d'adorer Dieu et d'honorer les parens.

N°. 3. Soleil, boulevard, base qui signifie Seigneur ; ligne perpendiculaire, sphère, plume et un caractère indéfini au-dessus de celui du ciel. En prononçant les noms des premiers, on trouve l'expression du Psaume LXXXIV. 11. *Sol propu-*

(1) Gregor. Nyz.

(2) Vannos onustos *aromatis et hujuscemodi suppliciis* certatim congerunt. Apulée, l. c. XI. Habentes singuli citharas, et *phiolas* aureas plenas adoramentorum, quæ sunt orationes sanctorum. Apocal. V. 8. Qui recordatur thuris, quasi qui benedicat idola. Isaïe, LXVI. 3. Dirigatur oratio mea sicut incensum in conspectu tuo. Ps. CXLI. 2.

gnandum Dominus Deus, qu'on a traduit, Dieu aime la miséricorde et la vérité; parce que le soleil est l'emblème de la bonté divine, et que le boulevard à créneaux pyramidaux représente *les murailles flamboyantes du monde* (1), l'univers, lé tout existant, qui est le même que la vérité dont le bourg est celui du ciel. Sa valeur de protection est constatée par la promesse de l'Éternel d'être un mur de feu pour son peuple (2). Les autres caractères semblent achever le verset en figurant la grâce et la gloire que donne le Seigneur.

Un scarabée dans le Voyage de Schau porte une variante de cette inscription, où les caractères inférieurs, la plume et le reste, sont remplacés, dans le nom encadré par une étoile, symbole de Dieu présent dans le monde (3), par un obélisque ou rayon de gloire de même valeur que la plume, et par un scarabée entre deux angles aigus qui désigne les forces; ce qui semble rendre l'attribut, *Deus virtutum*, du verset suivant du Psaume : *Dominus Deus fortitudinum*, le Jaldabaoth des Ophites au nom de qui ils gravoient un de leurs talismans symboliques (4). Les premiers

(1) *Flammantia mœnia mundi*, et Manilius, *flammarum vallo naturæ mœnia fecit.*

(2) Zachar. II. 5. Isaïe, XXVI. 1.

(3) Horap. II. 1.

(4) Marscham, Canon Chronol., p. 181.

symboles du soleil, boulevard, Seigneur, Dieu, semblent indiquer, par leur fréquence, une manière de confession de foi, servant de talisman comme celle des Mahométans, et semblable à la prière par laquelle les Juifs confessent que Dieu est leur Dieu, leur bouclier et leur secours. Ils décèlent une haute antiquité, étant empruntés des objets les plus frappans aux yeux du simple inventeur de cette écriture; le soleil au ciel, et sur la terre la muraille du hameau, le bâton de son commandant, et l'insecte si merveilleusement actif, qui offroit une image du Créateur du ciel et de la terre. Ils reviennent partout avec des variantes remarquables, et même répétés sur les deux côtés d'une pierre de notre collection. Dans Kirker, le soleil et le boulevard sont suivis du sceptre pastoral et de la tête d'épervier, emblèmes de Seigneur et de Dieu. Dans Zoega (1), le boulevard est remplacé par le glaive protecteur de la justice; et la ligne horizontale par une triple verticale qui présente la même idée de Dieu, soit le très-unique, le très-puissant, le trois fois Seigneur, ou San-Hoang des Chinois; ou figuré sous les noms mystiques de trois bâtons, trois rois, etc. Le glaive de justice remplace encore ailleurs le boulevard, dont les créneaux, suivant Varron, ont emprunté leur forme et leur nom latin des plu-

(1) De Obelisc., p. 490.

mes d'autruche, citées par Horapollon comme emblèmes de l'équité; de sorte que ces caractères si constamment réunis du soleil et du boulevard, désignent aussi le Dieu clément et juste, et que le dernier, en figurant le monde, a encore cette valeur de justice que nous verrons inséparable des symboles nombreux de la création, et du monde créé que les cabalistes désignent par ce nom de justice.

N°. 3, 4, 5, de la quatre-vingt-dix-huitième planche de M. Denon, répètent le même sujet sur un amulette de la forme d'un dé allongé, qui désigne la terre, et dont un côté est occupé par ce nom, auquel les représentans des tribus des peuples figurés sur les autres faces, rendent la gloire qui lui est due, en lui apportant offrande, comme au Ps. XCVI. 7. 8.

N°. 1, 7. Des têtes au double caractère de bouc et de bélier, désignant tout et force (1), qui soutiennent la croix et le symbole de toutes les puissances droites et gauches, présentent l'idée du Tout-Puissant, chef, principe et soutien de toutes choses. Les anciens ont parlé de ces têtes, mixtes de plusieurs animaux (2).

(1) Ideò et Hammonem arietinis cornibus fingunt, quibus maximè id animal valet.

(2) AEgyptii pleraque animalia, effigiesque compositas venerantur. Tacit., Hist. V. 5. Biforme numen, quia ex canino et leonino capite commixtos; et *de capra et ariete cor-*

N°. 9. Obélisque de lumière et le lion, ou le sphinx barbu du jugement, couché sur les deux régions : Je ferai reposer ma justice sur les peuples pour être leur lumière. Isaïe, L. 4. Caylus, IV. 7. 6.

N°. 16. Le Seigneur monté sur son char qui tire son arc et écarte ses ennemis ; tel que le dépeignent les prophètes hébreux. 2. Reg. XXII. 14. 15. Habac., III. 8. 9. Ps. XVIII. 14. 15.

N°. 18. Bœuf à cornes de bouc et deux branches, ou thyrses : Que toute la terre tressaille de joie, et rende des actions de graces ! Car bœuf veut dire la terre ; bouc, tout ; et les thyrses annoncent les danses religieuses en actions de graces.

N°. 23, 28, sont des amulettes de bois doré qu'on a trouvés au cou d'une momie de femme. Les deux premiers sont les noms déjà reconnus de la maîtresse des élémens et du principe premier ; N°. 25, le Seigneur qui protége en étendant ses ailes ; N°. 26, le Dieu vivant ; N°. 28, le cadre vide d'un nom couronné de plumes : vœu pour que le nom ineffable soit honoré.

N°. 31. Vase de parfums en forme de cœur, qu'on donnoit quelquefois aux idoles (1), mais dont

nutos, etc. Tertullian. Apol. c. 16. Greg. Nazianz. et Athanas. Orat. in Julian. Quæ nulla ratione esse poterunt, aut nunquam conspecta essent, ea excogitarint, et numina fecerint : quippe qui bruta et rationalia animalia invicem permiscentes et in unam speciem contrahentes pro diis colunt.

(1) Proclus.

ce vase figure le culte ; de même que la forme de cœur désigne (1) l'âme exhortée à louer Dieu, comme dans les Fragmens hermétiques. 1. 26; et Ps. CIII, 1. Un petit monument de Kirker (2) confirme cette valeur du symbole par celui du cœur, le fruit de Persée dans lequel est renfermé un enfant nu qui exprime par son geste l'adoration du cœur.

N°. 17, 34. L'œil qui garde le corps et la justice. Il est tracé, dans le dernier exemple, sur une petite lame d'argent qui a été trouvée sur le ventre d'une momie, où, suivant l'usage, elle couvroit vraisemblablement le stigmate imprimé sur les morts, comme sur les initiés, à leur entrée dans une vie nouvelle (3). La langue arabe qui conserve au nom de l'œil, *aïn*, plusieurs de ses valeurs symboliques, lui assignant aussi celle de monnoie, on pourra conclure de là que les phylactères gardiens du corps que l'œil désigne, ont servi anciennement de monnoie en ces contrées, comme ailleurs, et leur ont donné naissance. Les types religieux des monnoies antiques, inventées, suivant la tradition arabe, par Serug, auteur des idoles ;

(1) Horap. I. 7. 36. et Gregor. Nyz. Animi et mentis loco cor ponemus.

(2) Œdip., t. III. p. 520.

(3) Prudent. Hymne de Saint-Romain. Basnage, Hist. des Juifs, p. 850. Witsius, AEgyptiaca, p. 126. Notes sur les Tableaux de Philostrate, p. 909.

leur forme et plusieurs circonstances viennent à l'appui de cette conjecture.

N°. 19. Vœu pour que les dieux bons, droits et saints *surmontent* le mal, l'ennemi que figure le scorpion (1). Ce vœu pour le triomphe du bien sur le mal, et pour que tout mal fût détourné du porteur des amulettes, ayant été dès l'origine dicté par les grands principes de la religion et de toutes les actions humaines, la crainte et l'espérance; il est aussi exprimé de mille manières sur un grand nombre de ces monumens. Son expression la plus facile est celle qui place un être bon quelconque *au-dessus* d'un mauvais qu'il *surmonte* : placement qui, en langue sacrée, dénote la supériorité, la victoire, le triomphe (2), et dont la valeur en hiéroglyphe est constatée par l'autorité d'Horapollon (3) et de Plutarque (4). Cette expression varie toutefois par plusieurs détails. Dans un exemple, le chien qui représente le ciel foule aux pieds et brise la tête du monstre des eaux qui figure l'abîme : image également familière aux prophètes hébreux et à Homère (5). Ailleurs l'ennemi re-

(1) Horap. II. 35.

(2) Eris supra, et non infra. Deut. XXVIII. 13. Imposuisti homines super capita nostra. Ps. LXV. 12. et Ps. XIII. 3. XVIII. 39. 40. 41.

(3) L. II. 1. 81.

(4) De Is. et Os.

(5) Ezech. XXVIII. 3. 45. Isaïe, XVIII. 6. Iliad. A. 4.

présenté par le scorpion est surmonté de même[1]. Des hippopotames de bronze qui, la corde au cou, figurent le mal lié, ont probablement été employés dans le culte, de la même manière que la figure de l'âne lié étoit imprimée sur des gâteaux, les pains des faces, aux sacrifices des mois Payni et Phaophi. Sur une lampe de Passeri, le lion solaire combat le crocodile des ténèbres[2], dispersées par cette lampe, qui, étant elle-même l'emblème d'un précepte et de la prière, offre une allégorie bien agréable. D'autres symboles, communs aux Persans, présentent le Dieu du jour en combat avec le monstre des ténèbres. Nous les retrouverons, avec un grand nombre de lettres sacrées, en parcourant les recueils, et surtout celui de Raspe et Tassie. Avant de procéder à leur examen, nous placerons ici deux scarabées gravés dans l'ouvrage cité de Zoega, pag. 64. La base du premier porte le caractère du ciel, la section inférieure de la sphère, et celle du cercle qui désigne le ciel intellectuel; l'attitude de la figure humaine qui, dans l'inscription de Rosette, rend les mots : célébrer, glorifier; l'obélisque, colonne de lumière et symbole de gloire, dont cette valeur est constatée, entre autres, par l'expression proverbiale, digne

(1) Collection de Gorlée, p. 1. n°. 35.

(2) Horap. 1. 17. 67.

d'obélisque [1]; enfin, le scarabée, emblème du créateur. Il en résulte : Les cieux racontent la gloire de Dieu. Ps. XIX. 2. Sur le second scarabée, l'obélisque marqué du nom de Jao est accompagné d'une personne religieuse qui semble passer devant lui en récitant ce nom. Cela rend Ps. LXVI. 2. Chantez la gloire de son nom : ce que faisoit le peuple d'Egypte autour des obélisques à l'entrée des temples.

A ces obélisques, caractères d'écriture, nous pouvons en ajouter un autre qui a servi d'amulette, et qui a la forme particulière de celui de Fayoum. Il porte pour inscription, sur une de ses faces, trois figures ou désignations d'adorans dont le premier à tête de chien, et sur le côté opposé, la croix qui figure l'armée céleste, au-dessus de la ligne droite; tandis que la base carrée-oblongue symbolique de la terre est remplie d'une plante ou herbe qui est la beauté et la gloire de la terre [2]. C'est le verset d'Isaïe, VI. 3. Saint, saint, saint, est le Seigneur des armées; toute la terre est remplie de sa gloire : verset au nombre de ceux que les Juifs répètent le plus fréquemment, en faisant remonter à l'âge des patriarches l'origine de quelques-uns qu'on retrouve aussi le plus sou-

(1) Ἄξιος ὀβελίσκου καὶ ἀπὸ ὀβελίσκου : παροιμία ἐπὶ τῶν σφόδρα τιμίων. Suidas v. ἄξιοι. Adag. Collect. ch. I. cent. 8. prov. 14.

(2) Theodoret. in Psalm. XLIX. 12.

vent sur les monumens d'Egypte. On doit rappeler que les sages de ce pays, aussi-bien que les pythagoriciens et Platon, ont désigné le Dieu suprême comme un chef d'armée et de soldats [1]; que la croix de Tot désignant aussi tout, et la ligne droite, pouvoir, suivant Proclus, le caractère du Seigneur des armées a encore, et de même que cet attribut en hébreu, la valeur de Tout-Puissant. La collection d'empreintes en soufre, publiée par Raspe et Tassie, va nous fournir, dès les premiers numéros du catalogue de l'année 1791, des exemples surprenans de cette conformité entre les langues sacrées de la Palestine et de l'Egypte, entre les types et images de la dernière et ceux de la Bible que saint Paul appelle des lettres, et Josephe, des lettres sacrées, du nom même des hiéroglyphes.

Catalogue de Raspe.

Nº. 1, commence par un caractère linéaire pas encore suffisamment vérifié, mais qui a de grands rapports, tant par sa forme que par l'esprit de sa composition, avec les clefs chinoises qui signifient, écouter, apercevoir, avertir. Le carré oblong qui en fait partie, est tel d'ailleurs qu'on voit sculptées des oreilles sur des idoles égyp-

(1) Καὶ γὰρ χοροὶ περὶ αὐτὸν πολλοὶ, καὶ ποικίλαις στρατιαῖς ἐοικότες. Fragm. hermét. Onatus dans Stobée, Ecclog. Phys. l. 1. Phèdre de Platon, Jamblic. de Myster. 1. 3.

tiennes et indiennes de figure humaine. Le cœur placé à côté sur une pyramide, emblème du feu, est ce cœur sur le feu qui désigne l'Égypte [1]. Les caractères de l'Éternel-Dieu, la sphère et la ligne perpendiculaire [2], sont rangés ensuite au-dessus de la tête d'un oiseau accompagné d'une manière de souche; plus loin est la note de l'unité. Nous lisons : Écoute, Égypte, l'Éternel-Dieu, *notre* Dieu (le fétiche de la souche, de nos pères) est un : ce qui ressemble bien au *Schemah* des Hébreux, les paroles importantes du Deutéronome, VI. 4, que les Juifs doivent répéter deux fois par jour sans remuer les lèvres, ni les yeux, ni les doigts, et qu'ils portent sur eux, comme cela est prescrit, soit gravées [3], soit tracées sur du parchemin, en forme de bracelets et de frontaux; de la même manière que les Musulmans portent aussi leur confession de l'unité de Dieu. Suivant des Pères de l'Eglise [4], cette coutume a été constamment pratiquée depuis Moïse jusqu'au Sauveur, qui auroit aussi porté sur lui ces mots répétés. Marc. XII. 29.

2. Les trois symboles déjà cités, qu'il suffit de

(1) Horap. I. 22.

(2) Eusèb. l. c. Proclus, Theol. Plat., l. v. c. 34. — Oracles chaldaïques, v. 1. Jamblic. de Myster. VIII. 2.

(3) Reichelt, de Amuletis, p. 46.

(4) Origenes, Chrysostom., Hieron., Euphym. in Math. XXIII. Hist. Univ., t. II. p. 382.

nommer pour répéter, Ps. LXXXIV. 12. *Sol propugnaculum Deus*.

3. Gravé à la seconde planche du catalogue. Le même nom encadré, mais où l'attribut, Dieu, est accompagné de celui de Seigneur, exprimé par la ligne droite dont le nom et une valeur ont donné le nom ou le titre aux anciens rois de Perse et de Syrie; *Dara*, ligne; *Adad*, un. Vis-à-vis sont deux pains ayant, sur nombre de monumens, la même valeur de bénédiction et d'abondance que les deux épis ou l'épi et la feuille de vigne; et que les deux pains *énormes* consacrés, par les Israélites, à la fête de la Pentecôte, pour désigner les moissons recueillies. Melchisédech fixa le sens de ces symboles lorsqu'il donna la bénédiction en apportant le pain et le vin. Tout auprès, l'angle du carré désigne, comme *l'angle du peuple* (1), le peuple céleste ou ses chefs; ces dieux, parties du ciel, qui sont compris sous son nom, de même que les anges suivant Origènes (2). Plus bas, le sphinx écrase le vaincu sous ses pieds comme dans le bouclier de Parthénope (3). Sous la forme du vieux lion couchant à la tête d'un vieillard juste et vrai dans ses jugemens (4), il sur-

(1) 1. Reg. XIV. 38. Isaïe, XIX. 13.

(2) Comment. sur le premier verset de la Genèse.

(3) Eschyle, les sept devant Thèbes.

(4) Hésiod., Théogon. 234. dit que Nérée s'appeloit vieillard à cause de ces qualités.

monte l'homme prosterné, étendu par terre, dont la tête a disparu et dont le bras est séparé du corps. C'est ainsi que Sénèque [1] décrit les victimes du terrible brise-os, dont le chef de la maison ottomane a emprunté son nom distinctif de souveraineté et de justice [2] exécutée dans la punition de cette nature qu'exerça Artaxercès contre Cyrus, et à laquelle la Bible fait allusion dans plus d'un endroit [3]. On remarque surtout Deutéronome, xxxiii. 20. 21. *Benedictus in latitudine Gad; quasi leo requievit, cepitque brachium et verticem*, etc.; formule antique de bénédiction sur laquelle les rabbins ont fait tant de commentaires qualifiés de puérils, et qui est un développement de celle de l'amulette porté vraisemblablement par un juge. L'expression si difficile, béni dans la latitude, déjà expliquée par celles de David, *eduxit me in latitudinem, salvum me fecit* [4], répond à la formule bénédiction et le ciel, ou ce cercle du ciel par où les âmes vont et reviennent sur les traces du soleil, et auquel seul les anciens ont attribué de la latitude [5]. Le texte

(1) In quemque sæviens ossifragus iste, alterius brachia amputat, alterius enervat : alium distorquet, alium delumbat.

(2) D'Ohsson, Tableau de l'Empire Ottoman.

(3) 3. Machab. ii. Dan. ii.

(4) Ps. xviii. 20. cvii. 5. cxix. 45.

(5) Pierius, l. c. p. 745. Macrob., Somn. Scip. i. 15.

hébraïque porte un vieux lion conformément à la tête barbue du symbole, dont plusieurs valeurs sont exprimées dans ses versets, où les Juifs ont cru reconnoître une mention voilée du tombeau de leur législateur, aussi inaccessible que ceux des rois d'Égypte qu'accompagne le sphinx.

Auguste, que de mauvais plaisans avoient obligé de renoncer à l'attribut d'administration souveraine de grâce et de justice qu'il portoit dans le sphinx de son cachet, n'en a pas moins été honoré d'une variante de la bénédiction de Gad que porte une pierre gravée [1]. L'image de la terre, le bœuf, y baisse la tête sous la sienne, qui, au milieu des pains, est accompagnée de l'épi; et au reste de la crosse pastorale et de la pique, emblèmes de clémence et de justice qui répondent au soleil et au boulevard du nom divin.

Une autre pierre gravée varie la même formule en remplaçant la tête d'Auguste par celle de Sérapis, nom du soleil que les Syriens et les Hébreux ont adoré sous celui de Gad [2]. Environnée des enseignes de l'armée céleste qui remplacent l'angle, et accompagnée de deux pains, elle *surmonte* l'oiseau à grosse panse par lequel Job désigne un impie, et qui, dans la place de

(1) Gorlée, p. 2. n°. 81.

(2) Isaïe, LXV. 11. Præparantes Gad mensam et implentes manè vinum : adorant le soleil et les dieux.

tous êtres créés, la section inférieure de la sphère et le carré, environnés de la mitre et de l'encensoir, comme s'ils en étoient *ceints* et revêtus pour offrir le culte *in pontificalibus* à leur créateur. Vers son caractère, l'équerre et l'image du Seigneur qui soutient la carrière des sphères, s'échappe un oiseau ayant la corde brisée au cou. Au bas est le nom divin cabalistique, trois lumières [1], que désignent trois flammes, ou obélisques. C'est une variante des versets 6, 7, 8 du Ps. CXXIV, offrant bénédiction au Seigneur. Notre âme s'est échappée comme un passereau du filet des chasseurs; le filet a été brisé, et nous avons été délivrés. Notre secours est dans le nom du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre. Ce sens du dernier verset est indiqué tant par les symboles de l'inscription, que par l'amulette même et sa forme de scarabée. Les caractères du ciel et de la terre expriment fréquemment, et à la chinoise, le mot collectif, nous, sous lequel on dit que le Psalmiste entend quelquefois les Anges. Les Arabes ont une formule de talisman à peu près semblable : J'ai mon refuge à Dieu, à sa toute-puissance et à sa gloire.

11. Pl. II. Désignation d'un homme monté sur le caractère d'un nom, et dirigeant celui du cours des astres; la ligne droite et le point, symbole de l'indivisible, l'éternel; l'angle du carré qui désigne

(1) Grotius, de Verit. Relig., p. 123.

des dieux, et le caractère des hommes qui est emprunté de la tige courbée du lotus dépouillée de sa fleur; celui du nom répété avec une modification, un pilier et la clef du Nil : au nom de l'esprit puissant qui dirige le cours des sphères, le roi éternel des dieux et des hommes, dont le nom est l'appui de la nature.

12. Un scarabée au milieu de lignes droites et de triangles, rendant le nom si fréquemment répété du soleil et des dieux, rois de l'univers, de Dieu et son conseil, que désigne celui de Jehovah, de Dieu qui demeure au milieu des dieux. Ps. LXXXII. I.

13. La sphère et la croix de Tot, dont une extrémité de la ligne de traverse forme un angle pour désigner l'angle du peuple, de tous, ou tout le peuple. Elles sont environnées des images d'un roi fort à tête de lion, couronnée de l'angle aigu, et de son ministre en habit et bonnet d'un sage pontife barbu. Plus bas, le sceptre-charrue accompagne un lion marchant au-dessus d'un caractère de la terre : le tout singulièrement conforme aux expressions des titres des rois d'Egypte, et à de certaines médailles qu'on trouve dans ce pays, forme un tableau précepte ordonnant aux chefs et représentans des nations de bénir l'Eternel (1), le

(1) Proclus, Theol. Plat., l. 1. c. 28. 34. Phalès dans Diog. Laert.

Seigneur qui est élevé et terrible (1), le roi qui est élevé au-dessus de toute la terre (2) : attributs assignés à Dieu par l'antique philosophie, qu'on trouve réunis dans ce même ordre au Ps. XLVII. 2. 3.

14. Orus debout entre les dieux assistans : *Deus stat in medio deorum*, comme aux N°. 12. 15,091. et Ps. LXXXII. 1.

15. Un initié barbu des hauts grades, un juste et parfait qui encense le nom divin du soleil et des dieux par le vase de parfum, et qui, assis auprès de la sphère qui est devant ses yeux, habite dans la présence de l'Eternel, comme au Ps. CXL. 14. Car être assis, c'est habiter, en langue sacrée.

N°, 16. qu'il faut rapprocher du N°. 35 et du planisphère du temple de Tentyris, pour pénétrer le sens des quatre têtes d'agneaux offertes aux quatre vents, qui au N°. 16 sont attachées à une croix, supportant des obélisques de lumière, mais supportées au N°. 35 par quatre serpens, caractère de tous les dieux. Ces emblèmes sont soutenus, dans le dernier exemple, par une manière de vase à bras humains qui portent des adorans remplacés, au N°. 16, par une clef du Nil et un autel couvert d'offrandes : ce qui désigne le culte de toute la terre. Au N°. 35, les représentans des dieux char-

(1) Philémon dans Justin. de Monarchia Dei.

(2) ὕπατον κρειόντων, κελαινεφέρτερον, κορυφαῖον, dans l'Iliade Θ. Plotin. Ennead. V. l. III. c. 3. l. V. 12. et VI. l. II. c. 16. 18.

gés des enseignes de miséricorde et vérité environnent encore cette représentation mystérieuse, qui est surmontée du symbole du Créateur du ciel et de la terre, deux fois répété autour de ceux de l'Éternel et de l'esprit de l'univers, le soleil avec la lune et le globe ailé (1). Quatre lettres peut-être alphabétiques et exprimant les noms de Jehovah (2), les accompagnent. L'un et l'autre tableau offrent des expressions variées de la formule des cieux et de toute la terre qui célèbrent le Seigneur. Ils y ajoutent des signes empruntés de la doctrine mystique du culte du bélier, dont le planisphère cité fera entrevoir le secret (3), et que les manichéens ont appliquée à la vertu divine crucifiée dans la matière, à la substance céleste qui pend à tous les arbres (4).

17—25. Pour suivre aussi commodément que cela se peut le plan que nous nous sommes proposé, de prendre connoissance d'abord d'un certain nombre de caractères simples et graduellement combinés, pour remonter par eux à des compositions plus vastes, nous suspendrons le déchiffrement de ces textes étendus jusques à la fin

(1) Ibn Vaschija dans Kirker, Obélisc. Pamphil., p. 402.

(2) La seconde et la quatrième sont les mêmes.

(3) *Voyez* Ps. CXVIII. 27. et l'ouvrage de Masperger, de Agno ad aræ cornua ligando.

(4) Beausobre, Hist. du Manichéisme, t. II. p. 556.

de notre examen rapide du catalogue de Raspe, dont le supplément nous ramènera aussi aux hiéroglyphes égyptiens. Nous ne releverons ici que les N°. 26 et 27, portant des textes moins prolixes et d'un genre de composition primitive.

N°. 26, est surtout remarquable par ses rapports avec la scène africaine, dont nous avons parlé comme d'un tableau vivant hiéroglyphique, et dont le dessin formeroit une inscription semblable à celle de ce scarabée. Car l'oiseau fétiche y est tracé en grand tout au haut, accompagné de caractères moindres, de traits linéaires, d'instrumens, de membres, et d'autres fétiches qui caractérisent le premier; tandis que l'adorateur est tracé au bas du tableau, aussi en grand, avec le symbole de l'objet de ses vœux, la fleur relevée, et avec le cynocéphale qui le qualifie de sacrificateur, ou de représentant de toute la terre, de *nous* tous. L'un ou les autres célèbrent le Seigneur, le très-haut, le fort et l'éternel, le Dieu des dieux, le très-juste et qui sauve; le roi éternel des hommes : ses yeux sont sur le juste qui l'invoque pour que sa fleur se relève, pour qu'il ressuscite.

27. Une biche sur le caractère d'une voie qui, dans l'inscription de Rosette, entre dans celui d'un puits, et qui est suivi ici de trois vases qui désignent l'inondation du Nil et ses sources [1].

(1) Horap. I. 37. Bayer, III. 446.

Ayant la tête élevée et dans une attitude qui indique qu'elle soupire après l'eau, ce quadrupède est mis en parallèle avec la désignation de l'homme, ou avec sa partie supérieure qui en figure l'âme, et qui est en acte de dévotion devant l'oiseau *chasida*, dont le nom signifie miséricorde. C'est l'âme qui, de même que la biche auprès des sources d'eau, crie de soif après Dieu, après la miséricorde de l'unique et excellent roi du ciel et de la terre, le sien, dont les caractères sont rangés au-dessous avec les vases. Plus bas, l'homme, le grand et le petit, tous marchent avec un bâton de pèlerin : ce qui signifie, venir. Il précède d'abord les nœuds de l'instrument de compte qui désigne les nombres, et ensuite quatre petits traits placés sur autant d'autres, et sur la sphère traversée de la croix grecque qui dénote l'âme. On peut lire : venant en tout nombre : ou laissant derrière lui les signes et les nombres de toutes choses, tout ce que représentent les lo-chu et les huit koua, pour arriver devant Dieu dans son tabernacle. Car nous verrons plusieurs exemples des *élémens du monde* que laisse en arrière l'âme qui en part, figurés par les élémens du système d'écriture, également représentatifs du petit monde et de l'âme. L'inscription est terminée par l'homme qui arrive devant Dieu au milieu de ceux qui le célèbrent en

levant la main. Suivant le vœu exprimé, il vient et se présente devant la face de Dieu dans son lieu couvert, dans sa tente ou tabernacle animé, formé de ce corps humain qui dans les temples figure le zodiaque : lequel Hermès désigne par le même nom de tabernacle qu'il donne au corps de l'homme. — On voit que c'est la variante d'une partie des Psaumes XLII et LXIII, que nous retrouverons sur la façade d'un temple concourant avec l'amulette à éclaircir plusieurs expressions de ces textes difficiles, surtout les termes qu'on a traduits, précédant en nombre, *quam multipliciter tibi caro mea*, etc.

29, 30. L'œil gardien tel que dans les exemples déjà cités. Avec l'attribut du conservateur, avec son nom éternel que désigne le serpent formant le caractère du nom autour de l'œil, il exprime, à la manière du Ps. XVI. 8. 9. 10. le vœu d'amulette : Conservez moi, Seigneur ; gardez-moi de ceux qui résistent à votre droite comme la prunelle de l'œil ; protégez-moi en me mettant à couvert sous l'ombre de votre aile, laquelle est attachée à l'œil au numéro suivant.

Le N°. 31 porte d'ailleurs la ligne droite avec le caractère du soleil immortel, ou plutôt le cercle immortel de Dieu [1], devant l'œil, d'où sort un bras à main levée, de la manière que les prêtres

[1] ὁ κύκλος ὁ ἀθάνατος τοῦ Θεοῦ, Hermès, Cantio Arcana, § 17.

l'élèvent en donnant la bénédiction. C'est la formule : que le Seigneur vous bénisse et vous conserve, du Num. VI. 24, fréquemment répétée sous des symboles divers, et qui, ayant dans l'original le même nombre de lettres que l'alphabet, a servi à former le nom si universellement efficace de vingt-deux lettres. Une pierre gravée, trouvée en Egypte, la répète par le *cippe* qui, environné de deux *épis* et surmonté du *dauphin*, rend le même vœu, que le Seigneur *te* bénisse et te conserve, achevée par la légende, CE. Car la pierre dressée qui fut la première idole, et servit de piédestal ensuite aux images qui la caractérisent, les épis de la moisson dénommée bénédiction de Dieu, et le dauphin qui sauva des *grandes eaux* Arion et d'autres héros de la Fable, sont des caractères de Seigneur de bénédiction et de conservation, ou salut.

32. Le caractère du nom du Seigneur en forme de bouche, accompagnée d'une ligne droite, tel que dans Denon, pl. 98, N°. 28. Etant sans inscription, il figure soit le nom nouveau dont parle Isaïe, LXII. 2, qui s'appeloit *bouche du Seigneur*; *la parole du Seigneur* considérée comme un nom équivalant à celui de Jehovah qu'il représente comme caché; ou le nom ineffable de Dieu qui n'a point de nom (1); le grand nom qu'on ne peut

(1) Platon dans les Timée, et après lui Proclus, Alcinoüs, Maxime de Tyr, Simplicius, Apulée.

voir [1]; et ces noms singuliers, rien, anonime, l'anonime un, qu'on donnoit à Dieu parce qu'il est au-dessus de la substance [2]. Elevé sur le lit d'honneur des dieux et couronné, comme leurs images, des plumes qui désignent les honneurs sur la tête d'un chef de peuplade, il exprime ce vœu, que ton nom soit exalté et glorifié, que répètent les Juifs dans toutes leurs prières [3].

33, 34. Le nom de celui qui dirige le cours des astres à son gré, qui en porte le symbole de serpent, en *tenant par les jambes* des animaux solaires et lunaires : attribut connu par les hymnes orphiques, et dont cette expression est familière dans des petits monumens de style persan, ou réputé tel.

36. Le lion malade d'Horapollon, tel qu'il est décrit dans l'Hercule de Sénèque, *æger reclini pectore immugit leo*. Surmonté du caractère de Dieu qui à la fin des temps détruira le monde figuré par le singe que mange le lion malade pour se guérir, il rappelle les formules : que le Seigneur se lève dans sa colère; lève-toi, Seigneur mon Dieu; que le Seigneur se lève et ses ennemis seront dispersés; paroles regardées comme ayant le pou-

(1) Ramban in Exod. XXXIII. 20.

(2) Hermès dans Lactantius, I. 6. Denis l'Aréopagite et les cabalistes.

(3) Leo de Modene, de Ceremoniis, etc.

voir de chasser les démons (1), et d'où la médecine talismanique, fondée sur la confusion des signes et du signifié, a emprunté la vertu de chasser les maladies, qu'elle attribue à l'image gravée du lion qui les exprime. Le nom de l'Eternel, de l'esprit universel et créateur qui, au haut de ce numéro, du N°. 34, et d'un grand nombre d'inscriptions, est figuré par le globe et l'insecte ailés ; par le soleil et la lune, sert à fixer la valeur du premier symbole, en l'appliquant à Dieu et en achevant la légende. Mais il ne paroît pas nécessaire de prononcer ces caractères dans toutes les occasions, autrement que par les termes généraux de Dieu, de Jao qui remplace, dans des monumens postérieurs, ces noms entendus souvent sous les symboles mêmes des actes et qualités de Dieu, et auxquels les premiers sont ajoutés avec la solennité de l'annonce du nom de Dieu, dans Isaïe, LI. 15. et Osée, XII. 6: Le Seigneur est son nom, ou son mémorial. Il devient superflu du moins de revenir sur ces emblèmes.

37 suiv. D'autres lions, dont nous avons déjà indiqué le sens général. Figurant la terreur des mortels, comme dans le bouclier d'Agamemnon, et l'attribut de terrible, lorsqu'ils sont en mouvement, ils n'avertissent pas moins de craindre

(1) Le diable l'a avoué lui-même aux Pères de l'Église. Quæst. ad Antioch. ap. Athan., t. 2. p. 336.

lorsqu'en reposant ils se sont couchés [1]. Car ces gardiens qui ne dorment point, sont aussi les gardiens des jugemens de Dieu, et de sa loi qu'ils représentent.

N°. 40 porte le lion avec le symbole de l'âme des défunts, la mouche à miel [2] qu'il laisse tomber de sa bouche devant le serpent de salut à tête d'homme, l'esprit de bonté qui est prié de la délivrer et de la recevoir dans la terre céleste, parmi les saints qui environnent Dieu. Car cela est exprimé par la légende, composée de croix, de carrés et de triangles, qui accompagne ces symboles du cœur : Sauvez-moi de la gueule du lion. Ps. XXII. 11. 22. Le tableau plus simple du lion portant l'abeille à la gueule [3] peut répondre à l'expression : *nequaquam rapiat ut leo animam meam*, Ps. VII. 3; à moins que ce ne soit le lion solaire qui la transporte aux dieux supérieurs, d'après le vœu de l'oraison funèbre égyptienne.

Au N°. 41, le lion et la lionne assaillant le cochon, qui désigne l'iniquité et les malfaiteurs, retracent l'avis de Zyrachide, v. 7, *in nocentes incumbit sævitia*, et les tableaux prophétiques de Dieu, assimilé au lion et au jeune lion assaillant

(1) Gen. XLIX. 9. Deut. XXXIII. 20. 21.
(2) Tableaux de Philostrate, p. 639.
(3) Gorlée, p. 2. N°. 35. 288.

leur proie [1]. Car le caractère de l'Éternel surmonte ce tableau de terreur fait pour en inspirer la crainte, et réunissant, de même qu'un terme copte, les idées du terrible et du craignant [2]. La clef du Nil qui l'accompagne aussi, peut servir à appliquer à toute la terre l'avis de craindre le Seigneur, comme au Ps. XXXIII. 8; ou si ce *tau* de la vérité a la valeur de commencement de la sagesse que les Chinois lui assignent, le tout nous apprend que la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse.

44. Figure géométrisée à tête d'aigle, ou épervier, assise dans l'attitude du culte de bénédiction, couronnée du globe de sainteté et tenant la clef du Nil, soit les confins de la terre ou de l'océan, que Dieu tient dans ses mains, d'après les expressions du Psalmiste et d'Orphée [3]. Dans l'un et l'autre cas, elle en exprime le nom de saint, le Seigneur, le béni et Tout-Puissant; ou celui de douze lettres hébraïques servant à la bénédiction du peuple, et traduit, *Sanctus benedictus ille*. Cette attitude des pieux contemplatifs n'est commune aux images des dieux, des rois et des pontifes d'Égypte, que parce que les derniers la prenoient, sans doute, dans de certaines occasions,

(1) Isaïe, v. 29. XXXI. 4.

(2) Lacroze, Lexicon, p. 156.

(3) Ps. XCV. 4. Orphée dans Cyrille contr. Julian., l. 2.

conformément aux préceptes d'Hermès [1], à l'usage observé pour les initiés dans les mystères d'Isis, posés comme le simulacre[2], et à celui des prêtres de Siam, qui, habillés comme l'idole, restent assis comme elle en méditation pendant une heure chaque jour.

42 et suiv. jusqu'au N°. 138, sont pour la plupart des sphinx, dont nous avons exposé déjà le sens moral et religieux constaté, ou développé par cette suite d'amulettes. Le sein de femme si singulièrement plein, et la multiplicité de mamelles de plusieurs de ces sphinx, surtout aux N°. 68, 75, 82, 88, 91, 95, 99, 107, 109, 113, 119, 120, prouvent l'intention de faire ressortir ces symboles qui désignent Dieu comme plein de grâce, de compassion et de clémence, *misericordia multus*. L'attitude assise de ces mêmes sphinx paroît également indiquer l'activité de ces parties supérieures, figurant la grâce et ayant de la sorte, plus encore que d'ordinaire, le dessus des parties inférieures qui désignent la justice et la lenteur de Dieu dans sa colère; ces parties postérieures et assises du lion étant sans cela les plus foibles [3]. Suivant les valeurs diverses du lion et de l'éper-

(1) Fragm. hermet. l. 1. x. 6.

(2) Ad instar solis exornatos, et in vicem simulacri constitutos. Apul. Metam. XII.

(3) Exod. XXXIV. 6. 7. Num. XIV. 18. Ps. CIII. 8.

vier qui a prêté ses ailes à ces sphinx, on peut prononcer les noms qu'ils expriment : l'esprit de miséricorde et de justice; le clément, le Très-Haut et le juste; ou bien avec le fils de Zyrach., v. 7. que la colère de Dieu et sa miséricorde sont également promptes. La dernière explication particulièrement applicable au sphinx en course du N°. 130, est conforme à celle que des Pères de l'Église, et les commentateurs de l'Exode, xxv, ont donnée des ailes figurant les opérations sublimes et promptes des puissances droites et gauches, que représentent les sphinx hébreux appelés Chérub.

N°. 51, Pl. 3, constate aussi ces acceptions du sphinx par le cynocéphale sacrificateur (1), qui, levant une main vers sa tête, invoque la miséricorde, tandis que de l'autre il arrête sa queue, pour exprimer avec Zachar. 1. 26. que la crainte de Dieu détourne la colère. Tout le sphinx représentant la sagesse, le même tableau rappelle aussi les expressions de Zyrachide, xv. 1. 2. 3. que celui qui craint Dieu, *qui tient ferme sa loi*, possédera la sagesse, qu'il compare à une mère, à une épouse vierge, à une mère nourricière; à quoi il ajoute comme Cébès et l'Apôtre, que les insensés ne la comprennent point. V. 7. Ce symbole ayant d'ailleurs le sens profond que Jamblique attribue

(1) Horap. 1. 14.

à ceux des noms divins en général, et qui varie suivant l'objet auquel on applique les valeurs si universelles de ses parties, on peut encore voir ici le précepte qui ordonne de contenir la chair en cultivant l'esprit, de négliger la matière pour le spirituel.

Au N°. 54, le juge divin à tête barbue arrête lui-même la queue du lion. Par une manière d'analise du sphinx conforme à la séparation des sceptres de clémence et de justice, le lion est séparé ici du symbole de la bonté, le serpent Cneph qui est placé devant lui. Le tout se rapporte aux expressions du Psalmiste, quand il loue Dieu de ce qu'il a contenu sa si grande sévérité, et arrêté l'effervescence de sa colère qu'il a détournée de nous; quand il le prie de montrer sa clémence et d'accorder ce secours salutaire que promettent les amulettes. Ps. LXXXV. 4—8. Le bras gauche de justice ne devant pas agir, est séparé de la tête du Seigneur, dont on n'a tracé que les membres qui servent au sens rendu.

Les sphinx qui sous les N°. 42, 43, 95, 105, 113, 115, 125, soutiennent des sistres, des clefs du Nil, des caducées, des roues, des lyres, des serpens, des têtes de mort, désignent que le mouvement des élémens, toute la nature, les vicissitudes des choses et leur harmonie dépendent, ainsi que la vie et la mort, de la sagesse divine tempérant

la justice et la miséricorde, le bien et le mal. Ces derniers rendent particulièrement les expressions de Chi-King sur *Tien* qui domine la vie, qui maintient l'harmonie du monde. Le sphinx soutenant la roue exprime peut-être la menace de Salomon, que celui qui ne craint pas Dieu passera sous la roue; celle que Philon dit avoir été formée par le glaive des Chérubins gardiens du paradis. C'est la roue qui dans la Bible désigne tantôt discours modéré, tantôt la peine du talion, et dans la main de l'idole indienne de Vischnou, la vie et la mort, l'empire de Dieu qui roule et gouverne le monde; ou bien la mort, le châtiment des pécheurs lorsqu'elle est de fer. Des autels et des vases placés devant le sphinx, figurent un même hommage (1) rendu au clément, sage et juste.

Au N°. 48, le sphinx accompagné du dauphin enseigne que le salut accompagne l'amour de Dieu mêlé de crainte, qui est la piété, la justice tempérée de miséricorde qui constitue l'équité, ce juste milieu de tous les extrêmes où réside la vertu avec le bonheur, et que célèbre l'école de Confucius comme le lieu et le sommet de cet immense univers. On peut lire N°. 49, où le sphinx est placé entre le dauphin et la souris:

(1) Isaïe, LXV. II.

l'équité délivre de la mort, comme il est dit aux Proverbes, x. 2.

107, Pl. 4. Sphinx soutenant Mercure-ciel qui, par la bourse qu'il élève, invite à la prière; à quoi le coq au pied du sphinx ajoute l'avis de veiller.

126. Sphinx au milieu d'un anneau, symbole de secours, dont le chaton porte la tête de Jupiter: Mon secours est en Dieu, en sa clémence et en sa justice.

129. Sphinx qui se touchant l'oreille d'une jambe de derrière, exprime le terme, rappelle-toi: et peut-être du juste qui en appelle à l'oreille de la bonté, comme aux Ps. xxxiv. 16. 18. En acception cabalistique, il peut aussi figurer l'ange Zacharie se revêtant du nom de cette valeur, Sachur.

N°. 133, d'un style oriental tout particulier, porte les yeux du Seigneur qui sont sur les justes, sur ceux qui le craignent, qui mettent leur espérance en sa miséricorde, et dont le représentant est agenouillé *sous* ces yeux entre le griffon qui inspire la crainte, et le sphinx sans queue ayant ses parties inférieures environnées des fleurs de l'espoir; le tout conforme à Zyrach., xv. 19. 20. Ps. xxxiv. 1. et xxxiii. 18. que les cabalistes distinguent par le nom vivifiant.

135. Bœuf, symbole d'Osiris âme du monde, et par-là de l'âme humaine qui en partage le sort. Il est assailli de l'assemblée des puissans, d'une

bande de terribles lions, mais sous l'auspice des parties antérieures du sphinx, du miséricordieux qui se tourne vers lui, qui en a pitié, et qui délivrera son serviteur. Car c'est là le vœu exprimé par ce pieux tableau d'amulette, conforme à ceux des Ps. VII. 2. 36. XI. 7. XVII. 12. LVII. 5. LXXIV. 19. CXXIV. 2. 3. 45. et surtout LXXXVI. 13. 14. 15. 16. Sophocle qualifie de meurtriers de taureau les lions sur lesquels est assise la Mère des dieux [1]: image éclaircie par cette nouvelle analise du sphinx propre à en constater la valeur.

Nous ajouterons à ce recueil de sphinx, celui de la loi qu'a publié Kirker, Obélisc. Pamphil. p. 507. Il est gravé dans le cadre ovale d'une formule sacrée, entre le globe animé par le serpent, le bras du verbe actif et le caractère de l'eau, mère des délices [2], qui désigne tout délice par le premier de tous dans les climats chauds. On voit que, dans le style du Psalmiste [3], cela représente la loi du Seigneur comme restaurante et réjouissante.

139—146. Des composés de chien-loup, bouc et lion, qui représentent, par la réunion de ces trois lettres, l'idée et le nom de l'intelligence toute-puissante.

(1) Ταυροκτόνων λεόντων ἔφεδρε. Philoctet. v. 400. ed. Brunck.
(2) Euséb., l. c. III. 2.
(3) Ps. XIX. 9.

N°. 147 jusqu'à 167, offrent de même, dans la tête d'aigle, les ailes et le corps de lion, des griffons, l'image du Seigneur qui est élevé et terrible : *Dominus excelsus terribilis* du Ps. XLVII. 3 : idée développée dans l'action de ce ministre de terreur, inspirant la crainte de Dieu qu'il représente, ainsi que sa justice, et son tonnerre qui est sa voix (1). Aussi les N°. 154, 155, Pl. 4. portent-ils la légende δικαίως, avec justice, auprès des griffons qui, tenant la roue de la justice distributive, d'où dérive leur nom hébreu (2), président du haut d'une colonne à un de ses actes. Car l'esprit sous la figure nue de Cupidon, du désir qui a causé sa chute, est lié, comme l'âme d'Hésiode dans l'enfer, à cette colonne qui, par une communauté de nom, représente la maison de l'âme, le corps, la matière, sa demeure ici-bas, à laquelle il est enchaîné pour son supplice. Cette explication empruntée de la philosophie religieuse des anciens, est confirmée par des monumens nombreux, tels que les N°. 7096, suiv. 7192, etc. de ce même catalogue, où l'âme subit un châtiment pareil sous la figure de Psyché qui porte son nom. Le flambeau qui accompagne le captif dans les premiers exemples, paraît être celui qui, tracé avec un lion, désigne l'homme puni par le

(1) Horap. I. 29. Job, XVIII. 14. Isaïe, XXX. 30.
(2) Ursinus, Analecta sacra, II. 29.

feu, suivant Horapollon, l. II, c. 75. Le tout peut être éclairci par les imprécations de David contre ses ennemis, qu'il prie Dieu de traiter comme une roue, et de poursuivre dans sa colère de même qu'un feu. Ps. LXXXIII. 13. 14.

N°. 149, 153, où le gryphon tient le symbole de l'âme, une croix dans un cercle, représentent le Très-Haut et terrible comme maître de l'âme qu'il tient dans ses mains.

N°. 159, où il tient la lyre, offre l'idée de la justice qui maintient l'ordre et l'harmonie.

162 — 165. Cette image de la langue sainte qu'on a traduite ainsi : La voix du Seigneur prépare les cerfs, ou fait accoucher les biches, et qui peut signifier qu'elle les effraye. Ps. XXIX, avec le Commentaire de Calmet. Car cette voix, c'est le tonnerre, que représente l'aigle ou sa tête ; et au N°. 148, le gryphon porte le vase des oracles de la voix divine. La première image de terreur qu'on trouve sculptée sur des tombeaux, est l'avis de craindre Dieu : ce qui est le commencement de la sagesse, suivant David, Salomon et le fils de Zyrach. La sentence, la crainte de Dieu est le commencement, la source de la sagesse, est rendue, en conséquence, sur une pierre gravée inédite, par un lion déchirant le cerf au-dessus de l'étoile symbole de Dieu ; et par un cheval qui, sortant d'une urne de fontaine, exprime le nom de la source de

ou de myrrhe devant lui : louange au Très-Haut, béni soit le Seigneur !

176. Aigle devant lequel est placée la corne d'abondance et de bénédiction accompagnée d'une sphère : Que le Seigneur soit béni éternellement : *benedictus Dominus in æternum.*

177. Vœu de phylactère pour que le Seigneur mesure le camp autour de ceux qui le craignent[1], exprimé par l'image apocalyptique de celui qui élève une canne pour mesurer la nouvelle Jérusalem, les rues et les portes de la ville, bâtie en carré, aussi longue que large, ayant des tours : image aussi familière dans les visions des prophètes dont il faut consulter les commentaires. Apocal. xxi, 15, 16. Ezéch. xl, 3, suiv. Zachar. ii, 1, suiv. Job. xxxviii, 5; et Habac. iii, 6. *Stetit, et mensus est terram.*

178, Pl. 3. Petits et grands, vous tous qui êtes ses anges, fléchissez les genoux, bénissez et portez offrande à l'Éternel, que représentent le soleil et la lune au-dessus de la figure nue, agenouillée, entre un petit et un grand trait. Ps. cxvii, 7.

181. Le triple attribut de sage, de bon et puissant, figuré par l'ibis, l'épervier et le bon serpent occupant la place principale du milieu, cor-

(1) Ps. xxxiv. 8. Castra metatur angelus Domini circa metuentes ejus.

respondant à la triade d'Isis, Orus et Osiris (1). Ils définissent la divinité d'après la tradition conservée par les poëtes de l'antiquité : καὶ γὰρ τρισὶ τὸ θεῖον παρὰ τοῖς ποιηταῖς χαρακτηρίζεται, τῷ ἀγαθῷ, καὶ τῷ γνοστικῷ, καὶ τῷ δυνατῷ.

182, Pl. 6. Ibis portant sous l'aile gauche le caducée, et sur la tête une déité chargée de la corne d'abondance. C'est la sagesse qui apporte l'abondànce et le ciel : vœu d'une formule persane que les pierres gravées égyptiennes et autres répètent de mille manières.

185. L'oiseau chasida, l'ibis ou la cigogne sonnant du cor. Dans le premier cas ce seroit l'exhortation aux saints et bien aimés, chasidim, de chanter Dieu, comme au Ps. CXXXI, 9 ; dans les autres, le prophète de Dieu qui l'annonce et sa gloire, ou la piété exhortée à le louer au son de trompette. Ps. CL, 3. L'oiseau de miséricorde seul, comme dans plusieurs exemples, ou accompagné de celui de Seigneur, a pu servir à *crier miséricorde*, à exprimer la formule *miserere* qu'on trouve dans Virgile (2) ; et celle de κύριε ἐλέησον, récitée du temps d'Adrien, dans les cabinets des sages comme dans les camps romains (3).

(1) Ou, Cneph, Neith et Phta : noms dont les premières lettres forment aussi celui de Cneph, le grand Dieu.

(2) AEneid. IX. 49. XXII. 977.

(3) Vossius, Theol. Gentil., l. I. c. 2. Arrian., Dissert. Épictet., l. II. c. 7. Mourit., Strateg., l. III. c. 19.

186, 193. Ibis combattant et dévorant un serpent : l'attribut de destructeur des ennemis.

199. Serpent formant cercle autour du cou d'un oiseau, comme autour du cou de Schiven en fureur. Si c'est un autruche qui, de même que sa plume, figure l'équité et le juste, il présente l'idée du juste qui vivra éternellement, de la vie éternelle environnant l'initié à qui les Corybantes la promettoient [1].

201. Bœuf sans autre attribut gravé sur un cylindre, qui, étant au nombre des hiéroglyphes d'Egypte où l'on en trouve des centaines sous la forme d'amulettes, et servant de réceptacles d'inscriptions indiennes, n'étoit certainement pas réservé aux Persans. Il porte ici dans le bœuf le nom du Dieu fort, etc.

202, Pl. 6. Le veau d'Égypte portant sur la tête un caractère des dieux protecteurs des deux régions, et sur le dos les sceptres de clémence et de justice. Marchant sur le caractère d'un ciel très-divisé qui paroît être l'inférieur, l'Egypte, sous le globe ailé, et sous l'aigle qui étend sur lui ses ailes de poule protectrices, il présente l'image du veau d'Egypte régnant avec clémence et justice sous la protection du Seigneur, sollicitée par une manière de *Domine salvum fac Regem*. Car la difficulté de distinguer les symboles des dieux et

(1) Augustin, de Civ., l. VII. c. 24.

des rois paroît écartée, dans cette belle gravure, par celui de la protection divine qui partout accompagne les figures des rois d'Egypte désignés par le veau dans les monumens de ce pays, aussi-bien que dans la Bible, et peut-être dans des médailles à caractères incertains qu'on assigne à la Cilicie, et qui portent, d'un côté, le bœuf surmonté de l'esprit protecteur, et accompagné, de même que l'épervier sur l'autre côté de la médaille, de la clef du Nil à cercle découpé [1].

204. Scarabée portant, sur le dos, le nom que forme le quaternaire divin d'Isis, Sérapis, Orus et Anubis. Les trois premiers étant chargés de la corne d'abondance, et le dernier du caducée, symbole du ciel qu'il représente lui-même, ils forment ensemble la formule si fréquente, abondance et le ciel; et en même temps le vœu, pour que Dieu bénisse en ce nom et conserve; car Anubis, le gardien des dieux, l'armée céleste, exprime ce dernier mot.

205 jusqu'à 225. Une suite d'Anubis et de Cynocéphales, élevant les mains en acte de célébration, ou portant un enfant nu dans cette attitude, une palme, un vase, etc. De même que le Mercure grec et les dieux musiciens Pan et Apollon, ce sont des variantes des expressions : Les cieux

(1) Mionnet, Description des médailles antiques, t. III. p. 664. n°. 655., pl. LVI. n°. 8.

annoncent la gloire de Dieu; les cieux l'adorent; que toute la terre, que ses nations célèbrent le Seigneur, etc. conformes à celles d'Héraclite, que l'univers est le témoin de Dieu; que la nuit, le jour et les heures, que toute la terre couverte de fruits, et le globe de la lune l'attestent, et ses œuvres : indépendamment toutefois d'un sens plus caché, et des valeurs déjà assignées à Anubis, qui sont déterminées, ainsi que plusieurs autres, par les symboles qu'il porte.

C'est ainsi que les Anubis en marche, qui, aux N°. 205, 206, portent le caducée et la palme, présentent l'idée des cieux en marche, dans le triomphe de l'Éternel qu'ils annoncent.

Aux N°. 207, 208, Pl. 6, l'Anubis porte l'enfant qui élève la main, et l'encensoir de même valeur. C'est le ciel qui adore, qui porte devant Dieu sa prière, la prière des saints [1].

Aux N°. 209, 210, le même prophète de Dieu annonce sa miséricorde et sa vérité, dont il porte le sceptre et le sceau.

Au N°. 212, il porte la palme céleste et la corne d'abondance : paix et bénédiction du ciel.

N°. 216. Qui porte la sphère céleste en forme de Canope à tête de chien, confirme cette valeur

(1) Dirigatur oratio mea sicut incensum in conspectu tuo; elevatio manuum mearum sacrificium vespertinum. Ps. CXLI. 2.

de ciel de l'Anubis, de même que le nom d'un des séphiroth, puissance, δύναμις, écrit sur le revers des N°. 217, 218, constate, avec autant d'autres exemples de ce genre, la valeur des symboles que ces légendes remplacent. L'Anubis armé de toute pièce du N°. 219, et l'habit militaire dont il est constamment revêtu, prouvent aussi qu'il représente l'armée céleste, en jouissant du droit de l'astre-chien qui marche à sa tête, et de ce chien dont l'image étoit portée à la tête des processions.

221—225. Le Cynocéphale qui figure la terre avec ses soixante-douze parties et peuples, étant en acte d'adoration, les représente, ou *nous* tous, dans cet acte. Horapollon, qui nous l'apprend, dit aussi qu'il représente la lune et la nouvelle lune, à cause de l'incommodité qu'il souffroit aux éclipses de cet astre, et qui le faisoit crier pour le retour de sa lumière. Aussi est-il souvent représenté implorant Dieu pour qu'il fasse lever sa lumière sur les hommes : ou en adoration devant le nouveau jour, le soleil nouveau, Orus qui se lève sur la fleur de lotus, et qui l'a reçu dans son navire, comme Ouen-Vang reçut dans le sien les *soixante-douze* personnes avec lesquelles il arrivoit dans le ciel inférieur. Le revers du N°. 225 indique encore l'objet de son invocation par le phare qu'il porte devant le soleil de justice chargé du fouet. La nouvelle lune, devant laquelle le nègre prononce son

oraison primitive, représentant tout renouvellement, lever et origine, de même que le soleil levant : cela nous apprend le sujet de ces derniers symboles déposés dans les tombeaux avec la prière pour la résurrection des défunts dans une autre vie. Il est superflu de rappeler que dans d'autres lieux et sur d'autres monumens, ce caractère peut s'appliquer, de même que tant d'autres, au physique comme au moral, et à la politique.

227. Anubis présentant un vase au lieu d'adorer du geste, mais qui a la même valeur, tout comme en caractères chinois.

Au N°. 230, il conjure le nom, *Ja*, qui est un nom hébraïque de Dieu.

235. Est décrit par le verset qu'il exprime : Je prendrai la coupe du salut, et j'invoquerai. Ps. CXI. v. 14. Suivant l'observation de Calmet, l'adoration par la coupe étoit un usage des anciens peuples, observé encore par les Juifs, et dont Homère et Athénée font mention. On retrouve sur une médaille de Thase la même figure de Silène, qui, au nom de tous les habitans de cette terre abreuvée des dons du ciel, lui en rend des actions de graces.

238—282. Des crocodiles sur lesquels on a déjà observé que leur nom éthiopien repousse le mal. Aussi est-il monté, au N°. 238, sur l'angle symbolique de Typhon, le mal, le mauvais principe,

les ténèbres, qu'il représente aussi lui-même. Au N°. 242, il est mis en opposition avec le bon principe que figure le serpent bon, et qui occupe le premier chapitre du premier livre d'Horapollon, finissant avec le crocodile. Il y paroît au milieu de roseaux, comme dans une image de la Bible; et cette opposition exprime vraisemblablement le vœu ordinaire, pour que le bien triomphe du mal. Ce symbole des ténèbres, sous le nom desquelles les Egyptiens invoquoient le premier principe inconnu des choses, étant distingué par sa faculté de voir à travers l'eau sans être vu, et représentant ce qui ne se voit ni ne s'entend [1], rend aussi sur d'autres monumens les attributs de l'ineffable [2] et invisible Dieu [3] désigné par le nom des ténèbres [4], qu'aucun des mortels ne peut voir, mais qui les voit tous [5]; le Seigneur, dont la lumière est comme les ténèbres.

243 jusqu'à 340. Des images et symboles que l'éditeur comprend sous le nom et les attributs d'Isis. Quelques-uns d'eux concernent, en effet, ce nom symbolique. Mais le premier, au N°. 243, présente encore le nom du Créateur, revêtu de lumière,

(1) Fragm. Hermét. x. 9.

(2) Platon dans Timée, et sa secte.

(3) Πάγκρυφος, etc.

(4) Dion. Areopag.

(5) οὐδέ τις αὐτὸν εἰσοράᾳ θνητῶν, αὐτὸς δέ γε πάντας ὁρᾶται. Orphée.

que figure le scarabée à quatre ailes ou plumes. Il est placé au-dessus de son image humaine à terme qui reste debout entre des manières de cherubs, ayant une aile levée en vol, et l'autre baissée en repos : ce qui rappelle ces images, les premières inventées par Taaut, qui donna quatre ailes à la divinité principale, et aux autres, deux. C'est une même représentation du soleil et des dieux, de Dieu qui demeure entre les dieux, dans leur assemblée.

Parmi les monumens suivans, les uns présentent la face divine, ὄψ, la face uniforme des dieux et des déesses, les traits vénérables de la reine du ciel, pour parler comme Apulée [1]. D'autres en portent le buste vu de face ou de profil. Au N°. 248, cette face est à oreilles de vache, qui indiqueroient la mère féconde de la nature [2]. La tête ayant le caractère d'une chatte qui représentoit Isis; ce sont peut-être ces oreilles par lesquelles conçoit une espèce de chatte, ou la belette, pour accoucher par la bouche [3] : à ce qu'on disoit sur ce symbole de la mère de la parole, l'esprit-mère.

(1) Metam. XI. Deorum dearumque facies uniformis. — — venerandos etiam diis vultus emergit divina facies. — divinos tuos vultus — Inter pectoris mei secreta — custodiens.

(2) *Ibid.*

(3) Horap. II. 110., et Plutarc. de Is. et Os. c. 76.

La simple face humaine est d'ailleurs le caractère de l'esprit. La dernière acception est appuyée par les N°. 257, 259, où la face reparoît avec les mêmes oreilles dans le temple de la nature, du ciel et de la terre, que cet esprit remplit, anime et soutient. Dans les trois exemples, la coiffure désigne les nuages, l'obscurité qui environne le principe des choses; tandis que des espèces de fleurs représentent les étoiles qui les remplacent ailleurs, et que l'ornement de cou figure la multiplicité des choses. Les revers des deux derniers numéro répètent, aux N°. 256, 258, la tête de la déesse couverte de ces ailes de poule rabattues, qui désignent la tendresse maternelle, protectrice de ses petits qu'elle fait éclore : à quoi on a comparé la charité divine et son action. Les tresses qui décorent la tête d'Isis, au N°. 262 suiv., et qui distinguent des reines d'Égypte sur leurs médailles, semblent indiquer ce titre de reine qu'elle déclare elle-même, dans Apulée, être son vrai nom, et celui qui lui étoit assigné par les Égyptiens. Au N°. 262, on y a ajouté le sistre, symbole des élémens et de leur mouvement, pour exprimer le titre de reine des élémens, constaté par le sceptre qu'elle porte au N°. 272 et ailleurs. N°. 277 porte son attribut de Neïth, la miséricordieuse, offrant son sein qu'elle presse. Sa coiffure la plus ordinaire est décrite par Apulée : *Corona multiformis*,

variis floribus sublimem distinxerat verticem : cujus media quidem super frontem planam rotunditas. In modum speculi, vel immo argumentum lunæ candidum lumen emicabat. Dextera lævaque sulcis insurgentium viperarum cohibita ; spicis etiam cerealibus desuper porrectis. C'est l'expression d'un nom générique de cette divinité, dont Isis désigne des qualités particulières, et qui est environné de gloire, d'abondance et de bénédiction.

Au N°. 282, le nom de reine est exprimé par le terme à tête d'Isis ; tandis que le crocodile renversé à ses pieds figure, avec ce terme, le nom et les attributs de la reine des mânes, redoutée dans le déplorable silence de l'enfer, qu'elle foule aux pieds, ou qu'elle renverse (1).

. 284. Un homme nu qui élève sur ses mains un enfant emmaillotté à tête rayonnante relevée, au pied de qui est un aigle : c'est l'âme qui exalte, ou qui est exhortée à louer le nom du seigneur soleil renaissant, le soleil nouveau de la vie future.

285. Momie également emmaillottée pour désigner la régénération à une vie renouvelée et perpétuelle, que figure le serpent qui l'environne et qui concourt avec un aigle et un scarabée à représenter le seigneur soleil et les dieux sollicités

(1) Regina manium. Inferorum — deplorata silentia motibus meis dispenso — observant inferi — calcas Tartarum.

à recevoir le défunt. Car c'est cette formule du rituel funéraire égyptien que répète le monument sépulcral de supplication, *precatoria*. Une pierre gravée, publiée par Kirker, n'exprime pas autre chose par le scarabée au-dessus d'une momie qui est posée dans le *bario* entre deux éperviers.

286. Momie avec sa couverture à inscription, mais en caractères trop menus pour être distingués. Nous verrons ces *habits* des morts représenter des prières, ou les œuvres de la loi accomplie. On reconnaît déjà, par l'adoption de la figure de momie parmi les lettres gravées des cachets, qu'elle a dû avoir une valeur symbolique.

287. Que le ciel, la terre et l'abîme invoquent le nom du Seigneur, que figure un terme; tandis qu'un chacal-singe assis et un crocodile représentent les premiers en adoration. Le caractère linéaire sur leur tête, composé de trois cercles sur trois lignes perpendiculaires, peut exprimer l'attribut, très-saint et pur.

288. L'hymne mystérieux de sept voyelles dont parle Démétrius de Phalère, écrit sur un obélisque de gloire, et récité par un régénéré qui est placé à côté. De même qu'un petit monument pareil, déjà cité, c'est une exhortation à chanter la gloire du nom divin.

Sous les N°. 291 — 294. Deux pierres gravées portent d'un côté ce qu'on appelle Abraxas,

un géant cuirassé à tête de coq et pieds de serpent, armé du fouet et du bouclier. C'est le nom puissant du soleil et des dieux qui, fort comme un géant cuirassé, veille sur le monde, chasse le mal et en défend, et dont l'effet salutaire sollicité pour le porteur de l'amulette, est encore indiqué par la figure humaine du revers qu'environne le salut, ou la vie nouvelle figurée par le serpent.

Au N°. 295, la dernière figure est environnée du nom de Dieu, *Ja*, trois fois répété, et des lettres NI : peut être le commencement du mot νικα, qui annonce le triomphe du nom victorieux, Ja.

296. Le Seigneur qui est assis au ciel, suivant l'expression d'Orphée (1), ou *Dominus, in cœlo sedes ejus*, Ps. XI. 4; puisqu'il est assis sur un trône au-dessus du caractère du ciel, la section inférieure de la sphère. Levant une main en acte de bénir, et tenant de l'autre le sceptre décoré d'un aigle, tandis que deux ailes sont étendues sur la scène, il exprime le vœu si fréquemment répété : Que le Seigneur bénisse et conserve. En honneur de ce Seigneur, l'obélisque de gloire porte un hymne sur le revers de la pierre gravée dans l'ancien style égyptien. On ne peut lire les caractères de l'hymne. Dans une autre expression du même sujet, l'aigle-seigneur est placé sur

(1) Dans Cyrille contr. Julian., l. 2.

un cippe en face d'un autre oiseau assis sur une corne d'abondance à côté d'un épi. Tous les deux environnent une enseigne militaire qui désigne une armée, une tribu, un peuple : le tout exprime, Ps. XXIX. 10 : Le Seigneur bénira son peuple dans la paix.

299. Buste et tête divins sur un siége commun, posé entre un sphinx et un obélisque, sur un temple que couvre un lion debout, et que remplissent les cinq lettres IIIII, qui distinguent Schiven, les cinq principes indiens, et les cinq dieux de la doctrine égyptienne : Le règne, la puissance, la gloire et la magnificence sont au Seigneur (1). On reconnoît par-là une des premières pensées qu'inspiroit l'ordonnance des temples d'Egypte à celui qui en approchoit.

303. Une jeune femme qui constamment représente l'âme, Psyché ; car en hiéroglyphe c'est l'habit qui fait l'homme, pendant que la nudité indique la simplicité des êtres (2). Assise dans l'attitude du culte tranquille, contemplatif de bénédiction, et tournant le dos à ce monde, elle figure l'âme exhortée à bénir et à louer le Dieu suprême qui n'a point d'image, puisque ce tableau n'en porte point de symboles.

(1) *Voyez* aussi Ps. XCVI. 4—6. Isaïe, IV. 5. 6. 7.

(2) De Is. et Os. Herodot., Euterpe. Eusèb., l. c. III. 3. Abenephi dans Kirker.



304. Isis en marche, environnée d'étoiles, tenant d'une main le serpent, et de l'autre le sceptre de reine, décoré du chien qui représente le ciel. Ce sont autant de ces noms que les poëmes orphiques assignent à la reine du ciel, qui court la nuit, qui est environnée d'étoiles, qui tient la vie et le salut dans ses mains.

305. Anubis agenouillé devant Isis qui lève le sistre d'une main et soutient de l'autre un sceptre : le nom de reine des élémens qu'adorent le ciel, les dieux immortels encore désignés par quatre étoiles et les lettres ΑΘΑΝ, ἀθάνατοι.

310. Une manière d'Harpocrate entre les bonnets des Dioscures surmontés d'étoiles, ne présente qu'une variante du nom du soleil et des autres dieux partout réunis, dans les prières d'Egypte et de Perse, comme dans Jérémie, XLIII. 13. et dans les fêtes d'Athènes célébrées en l'honneur du Soleil et des Heures.

306, 307, 308. Isis avec le sceptre, ou *hasta pura*. C'est la reine, la déesse.

Au N°. 315, elle tient avec le sistre ce vase qui dans ses mains désigne l'affluence des eaux ; affluence qu'il faut entendre dans un sens religieux, lorsque ce vase se trouve sur des monumens du culte. Ce sens est éclairci par le N°. 390, où la déesse porte le vase et le serpent ; la source, les eaux de la vie et du salut.

Au N°. 321, elle marche à la suite d'Anubis porte-palme, pour figurer la terre qui, ainsi que le ciel, célèbre le Seigneur. Il se peut que le nom, Jah, soit caché sous les premières lettres de ceux d'Isis et d'Anubis, dans cet exemple, aussi-bien qu'au N°. 305 et au N°. 323, où la reine Isis, assise et allaitant Apis, est l'image de la charité divine; qui, semblable à une tendre mère, entretient et conserve ses œuvres. Nombre de monumens, et les N°. 326, 327, 328, présentent une image plus touchante dans la déesse qui allaite son fils, Orus, le monde, et le nouveau monde de l'espoir sous figure humaine. Quand elle a elle-même une face de vache, elle exprime l'épithète Βοῶπ, sur laquelle, aussi-bien que sur celles de γλαυκῶπ, ὄπ, etc., il paroît qu'on se méprend toujours, malgré ce que nous apprend un Père de l'Église sur l'absurdité de cette méprise. Sur différens degrés de l'échelle symbolique, la même image de mère nourricière a les valeurs que lui assignent Isaïe [1] et les Indiens: celles de Dieu et de la terre qui caressent et alimentent les hommes comme une mère. C'est toujours le nom divin, *magna Mater*, ἀξιοκέρσα des mystères de Samothrace.

[1] Ut sugatis et repleamini ab ubere consolationis ejus — ad ubera portabimini, et super genua blandientur vobis. Quomodo si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos. Isaïe, LXVI. 11. 12. 13.

En l'appliquant à la société, les Chinois exhortent les princes à aimer leurs sujets comme une mère; les Arabes se persuadent qu'elle procure la bienveillance des princes à celui qui la porte gravée dans une agate. Le double épi qui l'accompagne au N°. 328 peut concourir à exprimer l'attribut, mère des moissons : ou bien le vœu que la mère du monde soit bénie.

Au N°. 324, le nom de reine du ciel est rendu par Isis montée sur un chien-loup, représentant du ciel qu'elle domine.

Les attributs de la déesse gravés séparément sur quelques pierres y ont naturellement la même valeur que lorsqu'elle les porte : la figure humaine n'y ajoutant que l'idée d'un être vivant raisonnable et spirituel en action.

341, 346. Des symboles que l'éditeur a rangés sous le nom d'Osiris, et qui en expriment les noms de Seigneur immuable, clément et juste, couronné de puissance et de gloire, esprit de perfection. Car ce sont là les valeurs déjà reconnues du terme, du bâton pastoral, du fléau, du bonnet environné de plumes et de cornes, de la face humaine et de la barbe.

343. Pierre octogone portant une de ces prières personnifiées qui remplissent les tombeaux, et qui, dans le voile de leur tête que l'Église a adopté pour symbole de la foi, offre un des anciens attributs

les plus généralement reçus de la prière [1]. Leurs mains croisées, en acte de supplier, sont chargées de charrues qui déchirent le sein de la terre, et qui représentent ces peines, *tribulationes*, ainsi nommées d'après *tribulum*, que le priant prononce, comme David [2], devant Dieu. La marche embarrassée, la face ridée, un œil de travers, d'autres détails de ces figures, répondent à la description des Prières, filles de Jupiter dans l'Iliade : χωλαί τε, ῥυσαί τε, παραβλῶπές τ' ὀφθαλμώ. Ces ailes et les autres attributs ne sont peut-être pas ceux de vieilles femmes, mais d'enfans qui viennent de naître : de ces enfans emmaillottés propres au royaume des cieux que peuvent figurer ces images, de même que les momies. Des caractères fort menus du seigneur soleil et des autres dieux qui donnent la vie, — de bénédiction au Seigneur, etc., — sont tracés dans les inscriptions de la figure que nous examinons, dont l'une est horizontale et l'autre perpendiculaire : tout comme sur la caisse de momie expliquée dans nos premiers essais, qui porte une partie de l'oraison funèbre égyptienne.

(1) Exod. III. 6. I. Reg. XIX. 13. I. Cor. XI. 10. Tit. Liv. I. 17. 18. II. 39. Curtius, IV. 13. VI. 10. Arrianus de Exped. Alex. I. p. 72. Euripid. in Supplic. v. 286. Orest. 280. Plut., Rom. Quæst. 10. Maymonides in Mischna de Orat. c. 5. Ursinus, Anal. Sac. II. 38. 39.

(2) Ps. CXLII. 2.

345, 346. Le Père céleste (1) tenant d'une main l'instrument de paternité, et soutenant de l'autre l'angle, le comble qui désigne le ciel, ou le fléau formant le même angle, pour faire entendre que ce ciel créé est un effet de la justice divine. Car, excepté la clef du Nil, caractère du ciel, du monde, de tout et de la vérité, la plupart des symboles des œuvres créées de Dieu, la queue de lion, le cœur sur un feu, la muraille crénelée, le couteau, la hache, la charrue, le fléau, la corne de vache, la main gauche, etc., désignent en même temps justice, colère, châtiment et peine. C'est pourquoi il est dit que les œuvres de ses mains ne sont que vérité et justice. Ps. cxi. 6. N°. 346, paroît être accompagné de la salutation hébraïque et orientale : Paix soit avec vous.

347 jusqu'à 408. Des Orus ou Harpocrate. C'est tantôt la force qui porte le soleil, comme le définit Plutarque (2), ou comme disent les Persans, l'ange *Ch'ur*, qui préside au disque du soleil (3); tantôt comme nous l'apprend Jamblique (4), le symbole du Dieu saint qu'il faut adorer dans le

(1) Hésiode et les autres poëtes, les Fragmens hermétiques et les Oracles chaldaïques. Proclus in Tim. l. 2. Theol. Plat., l. III. c. 21. Alcinoüs, Isag. c. 10. Hieroclès in Carm. Aur. Augel. v. 12.

(2) De Is. et Os.

(3) Hyde, l. c. c. 20. p. 261.

(4) De Myster. VII. 2.

silence, qui est assis sur la fleur de lotus, en signe de ce que son gouvernement est au-dessus de la matière, et qui indique par son attitude accroupie qu'il repose en lui-même. Cette explication authentique et si conforme à celles que les Indiens font de leurs images, servira, nous l'espérons, à justifier les nôtres. Dans le même esprit, l'image d'Orus-Harpocrate, symbole du lever du soleil [1], figure ailleurs le nouveau soleil de la vie future, qui reluisoit pour les seuls initiés; le soleil de justice qui, armé du fléau ou du fouet, viendra juger les morts que ces monumens accompagnent. Se relevant comme la fleur emblème de la renaissance, sur laquelle il est assis, ou de laquelle il sort, il est couronné de la sphère ou limbe de sainteté, et commande, par sa main portée à la bouche, le silence et l'adoration, le culte silencieux qu'exigeoient les mystères, dont la même image-précepte annonçoit la célébration à l'entrée des temples, en ordonnant, dans le style du code Parse, de penser saintement et de parler modestement [2]. Après ces observations générales sur les monumens de ce genre, il suffit d'en relever quelques exemples particuliers.

347, 348. Le cynocéphale sacrificateur et représentant des nations implore la lumière du

(1) Plutarc., l. c.

(2) *Idem.*

soleil levant, avec lequel il est embarqué dans le *bario*, char des dieux et le salut des hommes qu'il ramène à eux (1). Les deux bouts de la barque sont distingués par les signes du bélier et du taureau, entre lesquels le soleil quitte les régions inférieures, et remonte triomphant au ciel, pour le renouvellement de la nature qui a prêté cette image à la religion.

Au N°. 350, le symbole du dieu est seul, et assis immédiatement sur la barque de papyrus, environné du soleil et de la lune qui désignent l'Éternel.

Au N°. 351, il est assis sur la fleur célébrant l'Éternel avec le ciel et la terre, auxquels il en donne l'exemple, et que figurent l'épervier et le cynocéphale. Ceux qui ont dévoilé *les petits mystères de la mort*, ou le sommeil qu'Euripide désigne ainsi, nous apprennent qu'un sens profond et admirable est caché sous ces représentations de dieux adorant Dieu. En général, on peut en rapprocher le symbole indien assis sur le lotus pendant *vingt-six* mille *trois* cent *quarante* ans pour louer Dieu; ou le tableau qui représente Dieu nageant sur la fleur de lotus, et ses trois qualités comme des hommes à quatre bras agenouillés devant lui.

352. Le soleil de justice, environné de trois scarabées et d'autant de boucs, d'aigles, de serpens et

(1) Gale. Not. in Jamblic. Myster. p. 285.

de crocodiles : ce qui paroît figurer le nom du trois fois tout-puissant Créateur, maître de la vie et de la mort, et en même temps l'art et l'économie de l'univers. Car sur une autre pierre gravée, portant d'un côté le nom éternel du soleil créateur, trois scarabées sont placés de l'autre côté entre trois serpens et trois crocodiles, avec la légende : COVM APTAI. Voyez aussi N°. 372.

353. Le ciel et la terre invoquent à genoux l'Éternel créateur, soleil de justice, qui se relève au milieu du ciel dans l'assemblée des dieux. Mais c'est dans une nouvelle station entre le scorpion et le cancer, auprès duquel se lève le sirius, comme à l'origine des choses, dont le renouvellement aura lieu après la grande révolution des astres revenus au point où ils étoient lors de la création. Le planisphère de Tentyris fera mieux comprendre les symboles de cette pierre, dont le revers porte au N°. 354, le ciel, le prophète de Dieu qui annonce, comme dans un exemple précédent, sa miséricorde et sa vérité. Des inscriptions mystiques, composées de lettres initiales, ou qu'il faut résoudre en nombres significatifs qui leur correspondent, sont accompagnées d'une autre inscription grecque : Donne ta grâce ou bénédiction à tous ceux qui le portent [l'amulette]; légende qui explique le but des symboles de bénédiction si fréquens sur ces petits monumens. Les

épis qui, dans la plupart des numéro suivans jusqu'à 368, environnent la fleur, trône d'Orus, semblent toutefois se rapporter à son propre nom divin, ou au vœu : Qu'il soit béni.

Au N°. 369, Orus se lève entre deux serpens divers, représentans des puissances droites et gauches.

373. Orus assis sur la tête renversée de l'âne, l'onocéphale d'Horapollon, exprime le vœu : Pour que le dieu du jour et le bien triomphe du mal, de l'enfer renversé et surmonté, du mauvais principe, à la représentation duquel l'âne réunit celle du dieu de la guerre (1), ayant prêté des images de guerriers aux patriarches (2), comme à Homère des surnoms héroïques, et un hiéroglyphe aux maîtres de l'Asie et de l'Égypte (3). Ochus, parmi eux, prenoit en mauvaise part de se voir ainsi figuré buvant de l'eau du Nil dans le chemin; mais par ignorance, ce semble, puisque c'est là une image consacrée (4), adoptée dans le cx^e. psaume, qu'on attribue tantôt

(1) Πῦ μὲν τῷ ὄνῳ εἰς ὄνομα τῦ Σὴθ, τοῦ Τυφῶνος τελεταὶ ἐργάζονται Epiphan. adv. Hæres. l. III. p. 1093. AElian, de Animal. x. 28. Plutarc. de Is. et Os. p. 362, 363, 371. Bayer, x. 14. 15. 16.

(2) Gen. XLIX. 14.

(3) Baharam, roi de Perse, et Mervan, dernier calife des Ommiades. *Voyez* leurs titres dans Herbelot.

(4) *De torrente in via bibit.* Ps. cx. 7. et les Commentaires de Calmet.

à Melchisédech, tantôt à Éliézer, serviteur d'Abraham; image qu'on croit destinée à célébrer la victoire de ce patriarche, ou celle de David sur les Philistins, l'avénement d'un roi à la couronne, etc., et qu'on applique au Messie. Une pierre gravée inédite représente l'âne sous son double caractère, en acte de violer l'épouse de Vulcain, et de polluer son lit: le pot de feu sacré où il décharge son ventre. La déesse, qui tient ses jambes très-écartées, regarde faire dans le miroir des mystes, comme faisoit Isis dans les processions, et Nephtys dans le troisième Décan du lion, augure d'amour et de querelles. L'inscription égyptienne, αν Τυφως, loin Enfer! montre dans quel esprit a été composé ce tableau préservatif du mal. Elle nous apprend aussi le vrai nom de Typhon, commun à la vallée de Géhenna.

392. La partie supérieure d'une figure humaine nue représente l'âme. Elle porte la main vers la bouche à la manière des muets, ou des étrangers qui, ignorant la langue du pays où ils voyagent, veulent faire connoître qu'ils ont soif. Placée en face de la tête d'une biche, elle présente l'image de l'âme qui a soif, comme la biche du psaume XIII et du N°. 27 ci-dessus.

406. Harpocrate dont le geste commande d'adorer, et qui, environné de deux symboles de vigilance, le chien et le hibou, ordonne encore de

veiller et prier, conformément à la formule des mystères déjà citée, ομφ ομπαξ.

409, 421. Suite de Canopes peu remarquables. Réservant nos observations pour des exemples plus instructifs que nous trouverons ailleurs, nous rappellerons ici l'allusion que fait la Bible à ce vase ou siége de prophétie, symbole plus commun des trésors qu'on gardoit dans des vases, et par lesquels Isaïe désigne les secrets mystérieux de la connoissance de Dieu (1). On ne peut douter de sa valeur, puisqu'il annonçoit le prophète d'Égypte dans la procession décrite par Clément d'Alexandrie, où les ordres divers du clergé marchoient avec les enseignes de leur classe. Elle est constatée par son nom dérivé, soit de la lettre égyptienne *cha*, qui signifie siége, et qui retrace un homme assis, et du nom d'un prophète *noub* (2); soit de l'hébreu, *can*, siége, et *ob*, oracle, python, devin et cruche, qui, figurant le prophète de Dieu, est aussi désigné par un nom hébreu de l'étoile de Mercure et par celui du roi-prophète d'Israël.

422, 432. Des mélanges, parmi lesquels 422, 425 sont des expressions variées d'un même sujet plus clairement exposé, au dernier numéro, par un vieillard assis en *seigneur* qui lève une main

(1) Isaïe, XIV. 3. *Et dabo tibi thesauros absconditos, et arcana secretorum*, ut scias quia ego Dominus, etc.

(2) Isaïe, XXIX. Job. XXXII.

en acte de *bénir*, et qui soutient sur l'épaule gauche un filet de pêche, ou plutôt celui qui sert à conserver le poisson pris. C'est le filet ou la corbeille que portent un grand nombre de figures égyptiennes, avec le bâton pastoral et la charrue, en réunissant dans ces instrumens des trois arts primitifs de la société, les attributs de laboureur, pasteur et pêcheur d'hommes qui se sauvent, lesquels sont aussi réunis dans un hymne chrétien parmi les œuvres de Clément d'Alexandrie. On voit que ce filet forme, avec les marques distinctives d'un seigneur qui bénit, la formule : Que le Seigneur te bénisse et te conserve.

N°. 427 confirme pleinement ces explications; car le terme de bénédiction, *barak*, écrit en lettres phéniciennes, s'y réunit à l'aigle du *Seigneur*, à la main levée qui *bénit*, et au sceptre surmonté de l'œil qui *garde*, et que tient d'une main le personnage en tunique religieuse [1] qui bénit de l'autre.

N°. 428 n'est qu'une variante du précédent, et d'une formule qui, rappelant les grands actes d'un Dieu auteur et conservateur de tous biens, se répète partout, ou se trouve comme sous-entendue sous les enseignes que portent les images divines, et sous les principales clefs de l'écriture symbolique : sous le soleil et la lune, et la double main de l'homme qui ouvrent et terminent Hora-

(1) Satis religiose tunicatus.

pollon. Car le soleil produit les fruits conservés, disoit-on, par la lune, d'où dérive le salut de la nature [1]; et des deux mains, l'une donne et l'autre conserve.

426. Tête divine avec la légende ΠΡΙ, qui paroît être le nom égyptien du soleil avec le préfixe.

429. Homme qui par la fleur penchée du lotus qu'il soulève, exprime pour le défunt que l'amulette a dû accompagner, le vœu : Qu'il ressuscite, que sa fleur se relève : comme le porte l'inscription sépulcrale phénicienne d'un monument du reste tout égyptien.

430. Gardien en habit militaire et dans l'attitude d'un garde qui exprime le terme, gardez. Monté sur le *bario* du salut, que distingue le serpent, qui en est l'emblème, et celui de la vie renouvelée, il rend le vœu : Que l'armée des anges garde le passant à l'autre vie.

431 paroît être une libation offerte à la Divinité au milieu des régénérés, que représentent les fleurs de lotus : ce qui est éclairci par le N°. suivant 432 : J'exalterai ton nom (qui est celui de Jao) au milieu des régénérés, dans l'assemblée des élus.

433 jusqu'à 541. Abraxas, talismans et gravures des gnostiques, basilidiens et autres sectes

(1) Salus autem naturæ lunaris effectus est. Macrob. sat. L. 20.

qui avoient emprunté de l'Égypte leurs idées et leurs symboles propres, par conséquent, à éclaircir les lettres sacrées de ce pays. Nous avons déjà expliqué le nom protecteur et puissant comme un géant cuirassé, qui occupe une bonne part des monumens sous ces numéro. On est convenu, sur l'autorité de saint Jérôme [1], de considérer le mot abraxas comme figurant, par la valeur numérique de ses lettres équivalentes à 365, le nom du Tout-Puissant, contenu dans la carrière de l'année et du soleil. Plusieurs légendes jointes aux symboles et portant, en lettres grecques, les noms hébraïques et gnostiques de Dieu et des anges, indiquent la valeur des caractères qui accompagnent les mêmes emblèmes parmi les hiéroglyphes dépositaires de tous ces noms primitifs de la langue patriarchale, auxquels il étoit défendu aux anciennes sectes religieuses de rien changer, et qu'il n'étoit même pas permis de traduire [2]. C'est ainsi que le scarabée qui, au N°. 475, remplace le nom Jao, écrit souvent sous la grande figure dont nous venons de parler, décèle la valeur commune de ce nom et de ce symbole du Créateur, auxquels on

(1) In Amos. 3. Basilides *omnipotentem* Deum portentoso nomine appellat ἄβραξας, et eundem secundum græcas litteras, et annui cursus numerum, dicit in solis circulo contineri.

(2) Ὀνόματα βάρβαρα μήποτ' ἀλλάξῃς. L'oracle dans Psellus, Porphyr. ad Anebon. Jamblic. l. c. VII. 4. 5.

attribuoit la puissance protectrice que figure l'abraxas. D'autres légendes aussi en lettres grecques, et souvent peut-être initiales des mots de quelques textes hébreux ou grecs qu'on pourra retrouver, ne nous concernent qu'indirectement.

479. Le Jupiter grec dont le sceptre et la foudre qu'il tient expriment le nom du maître du tonnerre; tandis que l'aigle à ses pieds figure l'attribut, Seigneur. Environné d'une inscription des gnostiques, il prouve par l'adoption parmi ces illuminés, que les symboles dans les monumens grecs et autres, ont la même valeur que dans les monumens égyptiens, dont ils sont empruntés et en quelque sorte traduits.

493. Le soleil et les dieux, ou l'armée céleste, que figure un homme à tête de coq, en habit militaire. Ils sont exhortés à rendre au nom de Dieu, Jao, l'hommage et la supplication que désignent la palme et la bourse de Mercure.

500. Vœu pour que le soleil, père des sphères, surmonte le très-méchant, exprimé par le globe flamboyant et le scarabée surmontant un triple κ, qui, suivant l'oracle des sibylles, désigne le très-méchant, Τρία κάππα κάκιστα. Le revers de la pierre porte, au N°. 501, le nom immortel de l'épouse du feu artiste, écartant les jambes dans l'attitude extraordinaire dont nous avons parlé à l'occasion

de l'âne entreprenant. Le sujet de l'un et l'autre monument est le même.

502, 504. Scarabée à la tête rayonnante du soleil dans le caractère du nom immortel que forme le serpent. Exprimant dans ces pièces et dans nombre d'autres le nom du soleil créateur, il le désigne encore ici comme adoré, par ses mains d'homme élevées en acte d'invocation.

505. Composé de symboles que l'éditeur appelle monstre, et qui, analisé, présente une sphère qui couronne le scarabée à tête de serpent, à quatre ailes de plumes et à quatre bras d'homme qui soutiennent, d'un côté, un sceptre décoré de deux serpens, et un sistre; et de l'autre côté, le sceptre avec un serpent, et le poignard, le tout monté sur des jambes d'homme en marche. Ces caractères prononcés l'un après l'autre, comme dans les images indiennes, offrent les noms du saint et toujours vivant créateur, revêtu de lumière et de gloire, du tout-puissant maître des quatre côtés du monde, le maître des dieux et des élémens, le maître de la vie et de la mort, qui est prié de venir au secours du porteur de l'amulette. Les pierres où plusieurs noms hébraïques de Dieu sont gravés en lettres grecques, expliquent cet assemblage d'attributs.

507. Scarabée à tête humaine entre deux serpens : le soleil et les dieux, Dieu qui demeure au

milieu des dieux : comme dans plusieurs exemples. Le scarabée correspondant, comme nous venons de le voir, au nom Jao, qui est le même que Jehovah, et les serpens à ceux d'Elohim et de Sabaoth, puisqu'ils figurent les dieux, l'armée céleste, on voit que ce nom du soleil et des dieux exprimé de tant de manières sur les monumens d'Égypte, sur les temples et sur les obélisques, répond à celui de Seigneur des armées, par lequel le prophète annonce que les Egyptiens jureront en élevant des obélisques à sa gloire.

Une suite de ce que l'éditeur appelle Helius Priape, ne présente aussi, comme le N°. 505, qu'un composé de symboles formant corps humain, qui est monté sur le nom immortel exprimé au N°. 513 par les lettres grecques ιαω, et aux N°. 508, 511, 514, 516, etc., par des symboles correspondans. Les emblèmes réunis à la figure humaine représentent d'autres attributs du dieu de ce nom, du Seigneur qui règne revêtu de lumière et d'excellence, de quatre ailes; du Créateur qui règne avec clémence et justice, portant le sceptre pastoral et le fléau, ou le fouet; du Diéu un qui préside au soleil et aux dieux, aux puissances qui l'environnent. Telle est l'analise du N°. 513, assez conforme à l'ouverture du Psaume xciii. Il y a quelques variantes aux N°. 514, 522. C'est le tout-puissant Dieu des miséricordes, ne portant que des

sceptres à têtes de chien et de huppe. Au N°. 509, c'est le nom immortel de l'éternel Créateur, du Dieu de vérité qui demeure entre les dieux; qui, triomphant du mal, foule l'abîme à ses pieds. Au N°. 518, l'ancien revêtu de gloire, le Dieu un, roi de tous, qui dirige le soleil et les astres dont il tient le caractère en main, est encore désigné comme *celui qui connoît*, par une fourmi à côté de lui (1). Le membre viril qui distingue quelques-unes de ces figures, ajoute aux autres attributs celui de père. L'inscription ΜΝΗCΤΗΡΑ ΙΑΩ du N°. 520, constate le but des amulettes, de rappeler toujours le Créateur et la création du ciel et de la terre, à laquelle le Coran enjoint à tout priant de penser.

524. L'esprit de salut qui en porte le serpent en mains, surmonte le lion rugissant, ministre de la justice vengeresse. C'est le vœu pour être sauvé du lion, qu'exprime le Psalmiste.

532. Louez-le, soleil et lune; toutes les étoiles qui jetez de la lumière, louez-le. Ps. CXLVIII. 3 : ce qui est rendu par l'image du soleil et de l'armée céleste, le guerrier à tête rayonnante de lion portant, au-dessous du soleil et de la lune, les symboles de paix, de salut et de gloire, la branche d'olive et la couronne de laurier.

(1) Horap. I. 52. Plat. de Leg. l. X. Proclus, Theol. Plat. I. 21. IV. 5. in Alcibiad. I.

pervier, n'est qu'une expression variée du nom qui comprend le soleil et les dieux ; mais les bons seuls, le père de tous [1], avec les puissances *droites* et favorables, puisque le serpent figure le cours des astres. Comme le serpent est aussi le symbole du salut, de celui qui sauve [2], et le lion, l'emblème du gardien qui ne dort point, ce caractère renferme en même temps le nom de Dieu sauveur et gardien, et le vœu : Qu'il sauve et conserve : ce qui explique sa fréquente adoption dans les phylactères de plusieurs sectes, où cependant il jouit quelquefois de cet honneur dans sa qualité du troisième décan du cancer, ou comme remède contre les maux d'estomac, prescrit par l'homme divin et admirable, le très-juste roi Neschepso [3]. Ces explications sont constatées par les divinités protectrices du salut de l'âme et du corps, Esculape et Hygie, gravés sur le revers de la première pierre, ainsi que par les caractères qui, sur quelques autres, accompagnent celui que nous expliquons, en exprimant ce qu'on attendoit de ce nom, ou bien des noms nouveaux.

N°. 551 porte le caractère du Seigneur qui

(1) Χνοῦβις χολχνοῦβις πατὴρ πάντων.

(2) AEgyptii — per serpentem qui in circuli medio positus est, bonum dæmona, *conservatorem omnium*, cujus virtute mundus continuatur, ostendentes. Euseb. l. c. 1. 7.

(3) Galenus, l. IX. c. 2. § 19.

sauve, *Dominus salvans* : un aigle sur la tête du serpent qui, au N°. 553, s'élève sur une base, ou piédestal, de même valeur de seigneur, chargé du nom Jao. N°. 554 lui adjoint le caractère de saint et celeste, une sphère. Au N°. 560, il est environné de la croix grecque entre quatre cercles, et d'une ligne droite qui traverse trois courbes irrégulières : ce qui exprime les vœux pour la réception parmi les immortels, et pour la guérison de nos infirmités, le redressement de nos fautes. Le dernier caractère dont nous verrons la valeur constatée par un tableau de temple, accompagne le serpent sur un grand nombre de talismans de santé et de salut. La combinaison d'une ligne droite avec le triangle, et de trois ronds avec des équerres courbes et composées, qui lui est adjointe au N°. 561, exprime le nom du Seigneur fort des armées célestes, de Jao Sabaoth, si fréquent sur les petits monumens de même nature et du même siècle.

N°. 556 porte la tête humaine que couvre celle du serpent : l'âme qui prend son refuge à Dieu, dont le salut l'accueille, comme au Ps. LXIX. 34. ἡ σωτηρία σοῦ, ὁ θεὸς, ἀντιλάβοιτό μου.

Au N°. 567, la miséricorde et la justice divine atteignent l'âme sous le même emblême de la tête humaine saisie par le sphinx en course.

572. Le nom victorieux de Dieu qui dirige les astres à son gré, qui tient la vie et le salut dans

ses mains, figuré par un guerrier qui porte des serpens dans ses mains et la cuirasse sur la tête.

585—591 exposent la manière des Basilidiens de représenter, d'après l'idée de leur chef et de Simon le magicien, *le père de tous*, par une image à terme ayant les bras croisés sur la poitrine, et qui réunit les attributs de Dieu père et roi, le Seigneur adoré et exorable, *influant* sur les anges et les âmes dévotes qu'il protége du haut des sphères, où il est prié de les accueillir parmi les justes. C'est l'oraison qu'expriment les croix grecques, et autres caractères linéaires inscrits, à la manière égyptienne, sur le terme qui forme le corps du Seigneur qu'il désigne. Le revers du N°. 508 porte, au N°. 509, le pentagone symbole du salut, avec des étoiles et différens caractères géométriques de la terre du salut, et des cieux par où l'âme doit passer à son retour vers Dieu sur la carrière des astres : passage que l'amulette devoit favoriser. Nous n'entrerons point dans ce détail, ni dans celui des Abracadabra et quelques autres pièces pareilles, nous renfermant dans notre sujet qui exige une revue sommaire des symboles réduits à leur simple valeur originaire de noms divins, que la tradition des premiers âges a transmis aux siècles postérieurs, et que les gnostiques, nullement idolâtres, conservoient aux images. On n'a pas pu s'arrêter à leur application

au physique, à la médecine et à l'astrologie, ou à leur adoption dans des systèmes mal entendus souvent, dont l'ensemble ainsi que toutes les parties et les expressions étoient symboliques; ni encore moins aux abus prétendus magiques qu'on en a pu faire, fondé sur l'opinion si généralement répandue de l'efficacité et de l'origine antique ou divine des noms de Dieu, qui n'ont pas été moins respectés des Juifs et de tout l'Orient (1), de saint Denis l'Aréopagiste et des premiers chrétiens en général, que de Socrate et de Platon (2), de Cicéron, de Sénèque (3), et de Jamblique (4) qui en parle avec une réserve si mystérieuse, en insistant sur la nécessité de les vénérer et de les conserver dans leur ancienne langue *barbare*.

Dans la même vue de recueillir ces noms constitutifs, suivant des rabbins, de la langue sacrée patriarchale de la Bible, et qui forment en effet celle de hiéroglyphes; dans la persuasion que ces

(1) Origen. adv. Celsum.

(2) Phileb. de Leg. l. XI et Cratyl. On suppose que Platon, en parlant des mythes syriens et phéniciens, désigne ceux de la Judée aussi connue sous le nom de Syrie, de Palestine. Hérodot. II. 104. III. 5. Ammian Marcellin., XIV. Joseph. Antiq. X. 7. de Bello, V. 14.

(3) Quæcunque voces Dei nomina, propria optabis vim aliquam effectumque cœlestem continentia. Senec. de Benef. IV. 7.

(4) L. c. sect. VII. 4. 5. et les notes de Gale.

débris de l'enfance de notre espèce ont été répandus de l'Orient et de l'Égypte parmi les peuples héritiers de leurs pères communs, nous en examinerons des monumens décrits par Raspe, qui termine au N°. 633 la liste de ceux qu'il considère comme égyptiens et hiéroglyphiques. Il passe de là aux persépolitains et parthiens, renfermés entre les N°. 634, 685.

Les premiers sont souvent des cylindres-amulettes exposant, dans des symboles d'Égypte que Zoega [1] y a déjà reconnus, les mêmes sujets de monumens semblables de ce pays avec lesquels on les a confondus. Ce sont des noms divins, des versets d'hymnes, des invocations de l'auteur de l'univers adoré par ses œuvres qui l'annoncent, des vœux pour le triomphe du bien sur le mal. La première de ces pièces offre d'abord, sous les N°. 634—637, la terre et le ciel figurés par le cynocéphale et par un homme portant en main les serpens croisés du caducée qui représentent le ciel et le cours des astres. Ce dernier en marche élève la main pour célébrer, pendant que le cynocéphale devant lui se prosterne en sautant et en présentant une offrande au Seigneur désigné comme tel par le costume, la barbe et le trône sur lequel est assis le juge de justice [2]. Le soleil et la lune qui pa-

(1) L. c. p. 536.

(2) Sedisti super thronum qui judicas justitiam. Ps. IX. 5.

roissent au-dessus de lui, indiquent que c'est l'Eternel, le Seigneur, dont la première figure humaine n'est destinée qu'à exprimer l'action et les attributs. Entre le trône et une nouvelle image du Seigneur qui marche, qui *vient*, la mer, ou l'abîme et ce qui est au-dessous, sont figurés par un crocodile renversé et élevé sur les mains d'un homme agenouillé. A ce dernier se joignent l'épervier volant et un cèdre sur le dos d'un bouc sautant sous une oreille de quadrupède : les symboles de tout ce qui se meut et résonne, de tous les arbres des forêts sautant *devant* le Seigneur, qui, balançant le globe du monde sur ses mains, marche entre les caractères du jugement et de l'équité, le sphinx barbu et la ligne qui s'élève à angles droits sur une autre. On reconnoît sans peine qu'une variante de la dernière partie du psaume XCVI est exprimée par cette réunion des caractères si régulièrement placés du ciel, de la terre et de ses peuples qui célèbrent l'Eternel, qui rendent à l'Eternel la gloire due à son nom; qui apportent oblation et entrent dans le parvis, qui se prosternent en sa présence en annonçant qu'il règne. Le onzième verset étant un de ceux d'où les cabalistes tirent le nom de quatre lettres, et dont ils composent celui de douze, il a dû être consacré pour des phylactères. Aussi est-ce depuis ce verset surtout qu'on peut reciter, sur les caractères

du cylindre, la formule finale du psaume qui appelle les cieux et la terre à se réjouir, la mer et tout ce qui est dessous, tout ce qui se meut, à retentir de louange; tous les arbres des forêts à sauter devant l'Eternel, parce qu'il vient pour juger la terre, et qu'il jugera le monde en équité. Revenant sur les expressions précédentes par le parallélisme dérivé de la symétrie des tableaux symboliques, cette confession d'un Dieu créateur et rémunérateur, des vérités fondamentales de la religion que les phylactères mettoient toujours devant les yeux, se répète dans différens endroits de la Bible [1], mais avec des variantes qui correspondent à peu près à celles qui ont également été adoptées dans les deux cylindres suivans, N°. 638, 641 et 642, 645.

La Divinité encore assise dans le premier de ces exemples, y est désignée par le symbole indien de l'Eternel un, du grand Dieu qui n'a point d'image : le triangle inscrit dans le cercle rayonnant de lumière. Dans le second, elle est debout et désignée par le globe ailé comme l'esprit de l'univers. Le cynocéphale des deux premiers cylindres est remplacé, dans le troisième, par le bœuf, également symbole de la terre, dont les tribus, ainsi que celles du ciel, sont désignées par

(1) Paralip. LXVI. 23. Ps. LXIX. 35. XCVIII. 4 — 9. Isaïe, XLIV. 23. XLIX. 13.

les angles du peuple qui accompagnent les représentans de l'un et de l'autre. Celui du ciel est un homme restant debout devant la Divinité dans la seconde attitude du rik-ath de la prière journalière des Mahométans, les deux mains sur le nombril, et la main droite sur la main gauche. Le monstre des eaux est remplacé aux N°. 632—641 par un autre de terre. Dans la pièce suivante, on reconnoît le chien réfractaire, mais enchaîné, du troisième décan du cancer.

La bête des forêts, le monstre combattu, l'ennemi détruit, est souvent ce lion vengeur qui, dans les tableaux égyptiens, et nommément le papyrus, garde l'entrée des enfers : de même que le signe ardent du lion garde l'entrée des régions inférieures du ciel où le soleil descend, comme Orus dans l'enfer, pour combattre ceux qui dominent dans le bas. Cet Orus, c'est l'Ormuzd des Persans, qui, au N°. 680, est représenté comme Orus avec Isis, dans les bras de sa mère, avec une inscription qu'on a lue *Ormuzdi Apistan,* Ormuzd à la mamelle. Aux N°. 646—648, il combat le lion en sauvant les peuples réfugiés derrière lui qui se réjouissent, ou qui sautent sous la figure de bœufs à tête humaine adoptée avec la même valeur sur les médailles grecques [1] : tandis que le

[1] Isaïe, LVI. 9. Ps. VIII. 3. et les caractères chinois. Bayer, III. 30. 31.

lion et le gryphon déchirant le bœuf, au N°. 665, doivent également inspirer la crainte de l'Éternel descendant ainsi pour combattre en faveur des siens (1). Aux N°. 649—650, il combat le sphinx à la tête virile barbue qui représente le jugement, et qu'à cette cause nous avons vu sculpté aux portes du palais de Persépolis, parce qu'on jugeoit dans les portes. Sur l'amulette, le combat et le jugement ont une acception religieuse que ces termes ont dans la Bible; et le bouc dansant auprès de l'arbre de la siène paroît encore figurer tous les arbres des forêts qui sautent, parce que Dieu a délivré son peuple: comme dans Jérémie XLIV. 23. Dans le langage de la Bible, l'arbre représente l'homme; le palmier de cet endroit et le cédre des autres cylindres, les justes; se réjouir devant Dieu s'exprime par un terme qui désigne les sauts des animaux dans la joie (2). Le cylindre 15,103—15,105 porte une variante de ces représentations.

Des amulettes de pierre blanche, dont cette couleur désigne le céleste, suivant Porphyre dans Eusèbe, et dont la forme de colonne est symbolique de gloire, ont la valeur de gloire céleste assignée au nom hébreu de cailloux blancs, également

(1) Isaïe, XXXI. 4. Ps. XVIII.

(2) Ps. CXIV. 4—6. Sap. XIX. 9. etc. Ursinus, Analect. I. c. 38.

ment symboles de bonheur, chargés du nom nouveau de l'Apocalypse. Les bases de ces *bétyles* octogones, demeures de Dieu et de sa gloire, présentent tantôt, à l'imitation de shéles portatifs égyptiens, le nom de celui qui porte le lever et le coucher dans ses mains, qui dirige à son gré les astres figurés par les animaux célestes, qui fait triompher les bons des mauvais; tantôt le nom du Seigneur qui délivre du mal, du lion, de l'unicorne dont il brise la corne, ou la force : suivant les vœux du Psalmiste et des porteurs des amulettes, que ces noms expriment en même temps. Les N°. 659—660 présentent les principaux exemples de l'une et l'autre composition, dont les originaux égyptiens sont recueillis sous N°. 24—167.

Au N°. 666, le Seigneur garde victorieusement du sphinx unicorne et ailé, couché et surmonté du terme qui signifie chef, gardien, le Seigneur qui garde. Nous verrons plusieurs exemples de pareils symboles entièrement égyptiens. C'est ainsi qu'au N°. 654 le ciel et la terre sont figurés par la clef du Nil et par l'alpha phénicien, dont ce nom signifie bœuf [1], qui est un emblème de la terre. L'hommage qu'ils rendent au Seigneur est exprimé par l'homme debout, élevant le bras vers un autre qui *préside* en juge et maître aux planètes, aux cosmocrates : puisque les sept ronds

(1) Plutarc. Sympos. IX. 3.

qui les rappellent sont tracés *derrière* le trône de leur roi. Ce résumé de l'ancien culte de louange, cette formule mille fois répétée du ciel et de la terre qui célèbrent le Seigneur, et qui paroît exprimée au bas du tableau en lettres alphabétiques semblables aux runes, revient aussi sur le cylindre 15,099—15,102 avec des variantes qui rappellent l'image prophétique de Dieu promettant de faire rester devant lui le rejeton et le nom, comme il fait rester devant lui les nouveaux cieux et la nouvelle terre (1). Car la figure adorée, qui a pour marchepied un caractère de la terre, tient en main le couteau formateur, instrument et symbole de la création. Le premier de ses adorateurs, chargé du bouc qui figure le tout, a sur la tête un bonnet formé en hémisphère céleste supérieur, et sous le bras la sphère qui désigne le ciel, ou le siècle, conformément à l'image du Deutéronome, XXXIII. 27. dans Onkelos (2). Le second, accompagné de rejetons de plantes qui, en langues anciennes et modernes, figurent des descendans, des tribus, porte cet habillement de femme *multiplici contabulatione dependula*, que, suivant Apulée, on donnoit à Isis, reine de la terre, dans les mystères répandus en orient comme en occident, et où les initiés étoient

(1) Isaïe, LXVI. 22.

(2) Et sub brachio ejus sæculum.

revêtus de la divinité moyennant douze jupes [1]. Aux N°. 651, 652, une femme revient dans le même costume, élevant les deux mains en invoquant, et précédée, au lieu du rejeton, de deux enfans, ou petits hommes portant des symboles de prières et d'hommage devant le Seigneur qu'adore toute la terre avec ses tribus. Les esprits des quatre élémens, ou des côtés du monde, des quatre vents, sont probablement désignés par les quatre faces humaines au milieu de l'inscription en lettres cunéiformes, telles que des caractères mystiques hébreux composés de jods, principes des lettres, qui ont la forme de coins dans une écriture que Kirker appelle mosaïque. Leurs rapports avec celle du N°. 15,099 semblent offrir un secours aux recherches sur cette écriture inconnue, puisque ces lettres répètent vraisemblablement les deux formules exprimées en symboles qu'elles accompagnent.

Au N°. 656, l'homme élevant la main vers le symbole de l'esprit de l'univers, et la biche couchée sur un puits, rappellent la formule de l'âme altérée de Dieu comme la biche mugissante auprès des sources d'eaux, que nous avons déjà vue différemment exprimée sur des monumens égyptiens. L'homme qui, au N°. 657, élève la main vers des caractères linéaires, en exprimant l'ex-

(1) Ursinus, l. c. 1. p. 32.

hortation à adorer le nom de Dieu; celui qui, couronné de la fleur de lotus, et ayant le serpent sous ses pieds, élève le croissant sur le soleil et la lune, pour rendre au N°. 679 la prière pour le renouvellement éternel; l'homme barbu, un sage, un juste qui fleurit comme le palmier auprès duquel il est placé au N°. 668; le lion couchant ailé du N°. 681; les animaux égorgés, de plusieurs numéro, sont des emblèmes égyptiens comme ceux de la plupart des monumens grands et petits de l'ancienne Perse ou Chaldée, qui éclaircissent souvent les premiers. N°. 15,106—15,109, en présente un exemple dans les deux sphinx accompagnant le Seigneur qui bénit, et qui bénit son peuple, lesquels séparent les attributs prédominans de la sévérité et de la miséricorde, mais n'en ont pas moins l'un et l'autre une queue de scorpion qui constate la valeur effrayante de la queue de lion du sphinx égyptien.

Les hiéroglyphes ne sont altérés le plus souvent, dans ces monumens étrangers à l'Égypte, que par la différence du style, de l'art et du costume des figures humaines, emprunté du pays qui les a produits, et significatif d'après les valeurs qu'on y assignoit à ces pièces d'habillement et à leurs parties, ou aux symboles dont elles sont décorées. Ce fait ne peut être indifférent pour la vraie connoissance de l'antiquité, soit que les anciens habi-

tans de la Perse et de la Chaldée aient emprunté ces caractères de l'Égypte conquérante ou conquise; soit qu'ils aient conservé eux-mêmes cet héritage des ancêtres communs des nations. On voit aussi que si la Bible transcrite fut déposée dans leurs archives d'état, comme ce code sacré l'indique, et comme les Juifs l'affirment, ce ne fut point par une vaine curiosité, mais pour y puiser les notions de la doctrine antique; pour en emprunter des pièces liturgiques et ces passages des psaumes souvent attribués aux patriarches qu'on a reconnus dans Zoroastre; ou pour consulter, dans des cas importans, ces oracles prononcés par des hommes qui, écoutés des peuples auxquels ils s'adressoient de leur vivant, partagent encore, dans ces mêmes contrées, le respect conservé à leurs écrits, et toujours offert aux purifiés qui possèdent l'esprit de Dieu, qui sont dans sa voie (1), quelle que soit la différence des cultes. Car tout vient à l'appui de ce que nous avons observé sur les motifs de la traduction des septante, et sur le point de vue sous lequel il faut considérer les expressions et les fragmens de la Bible répandus sur les monumens d'Égypte, où l'aversion réciproque des Juifs et des Égyptiens n'en a pas dû empêcher l'usage commun, pas plus que la haine

(1) Sophi. Salich.

aussi sincère entre les juifs, les mahométans et les chrétiens de sectes diverses.

Nous étant écartés un peu de l'ordre du catalogue pour réunir le peu de monumens persépolitains qu'il offre, nous y revenons et aux mythriaques des N°. 682—712, qui ont été l'objet de recherches trop savantes pour que nous osions y ajouter d'autre remarque, que celle de la nécessité de lire les symboles égyptiens des quatre premiers numéro comme des textes suivis et religieux. N°. 682 porte, avec la tête du soleil, des caractères précieux des esprits des sept planètes. Une branche de palmier y remplace les deux autels qui, au N°. 685, figurent l'hommage rendu à l'Éternel, dont l'agent médiateur délivre l'âme d'Osiris et de l'homme, délivre la terre, etc. Car il coupe la gorge au bœuf leur symbole; et décapiter en hiéroglyphe, en langue mystique et dans les songes, veut dire délivrer, séparer l'esprit du corps, de la matière. Le reste entre trop dans le mystérieux. Les lions portant la foudre à la gueule, aux N°. 688, 689, et courant entre l'astre et le caducée au N°. 701, ne figurent que les noms du maître du tonnerre, du Dieu terrible du ciel, le soleil et les dieux.

Les pierres gravées indiennes et arabes, N°. 713-749, n'offrent aussi que des nouvelles preuves de l'adoption générale de certains symboles et de cer-

taines formules. Le roi et la reine du ciel assis sur un trône commun, et environnés des autres dieux assistans, de l'armée céleste qui les sert debout, et qui les célèbre au N°. 714; le caractère de tous les cieux, la croix de Tot montée sur deux globes, la sphère et les étoiles qui remplacent ces assistans au N°. 713; le lion et les taureaux, symboles du Dieu terrible et du fort, aux N°. 715, 3151, 3152, 13,048, sont des images aussi familières aux hiéroglyphes d'Égypte, aux chants orphiques et au code hébreu, qu'elles sont fréquentes dans les antiques temples souterrains des Indes.

Les monumens grecs et romains qui occupent la majeure partie du reste du catalogue, offrent de pareilles preuves négligées dans notre premier extrait, parce que nous devons les chercher dans ces monumens eux-mêmes souvent gravés en Égypte, ou relatifs à ses mystères. Ils ne sont que trop nombreux pour les relever tous. Nous choisirons des échantillons propres à en éclaircir la plupart, et à servir de pièces d'exercice pour la lecture de la langue symbolique, sous les clefs de laquelle ils se rangent facilement, par l'ordre assez conforme à la fable égyptienne où ils sont placés dans le catalogue.

N°. 756, 757. Le soleil, la lune, le phallus, deux étoiles et un serpent sur le revers d'une pierre qui porte la tête de Saturne, présentent

l'idée du toujours vivant père des dieux et de la vie.

763. Saturne qui tient en main le serpent formant cercle, veut dire, le maître du temps.

768. Tableau de sacrifice à Saturne. De même que tous ceux des actes religieux quelconques, figurés en bas-reliefs et en pierres gravées, il exprime ce que dans la vie réelle on a voulu dire par ces images de la langue de gestes et d'action. On les doit tous lire comme des textes suivis d'écriture alphabétique, et, avec Origènes, expliquer tout holocauste par le mystère d'oraisons et de supplications. Les épis de blé et le vase de vin représentant le pain et le vin que Melchisédech offrit en bénissant, l'homme agenouillé et l'image de Saturne sur une double colonne, peuvent être prononcés : Je t'invoque et te bénis, ô Seigneur, Seigneur, *le grand moissonneur*. Car c'est là le nom divin long-temps conservé (1) que présente la grande image d'un homme chargé d'une faux, qui, dans Hésiode, signifie moisson, de *l'homme de moisson* qui, dans les langues du Nord, veut dire, moissonneur, et que d'après nombre de monumens il faut prendre dans le même sens religieux que la Bible, où le royaume des cieux est comparé au ménage du laboureur donnant ordre aux moissonneurs de lier l'ivraie en bottes pour la

(1) Beausobre, Hist. du Manichéisme, t. II. p. 287.

brûler, et d'amasser le blé dans son grènier [1]. Il est fait allusion dans Macrobe [2] à cette acception du symbole de Saturne que les Juifs ont remplacé par l'ange Gabriel [3], et de sa fête qui, suivant Porphyre [4], figuroit le renouvellement de la vie.

Les Bacchantes qui, au N°. 804, dansent devant la chapelle d'un bois sacré, expriment, de la même manière, l'exhortation à tressaillir de joie, à rendre grace à Dieu dans son saint lieu.

777 suiv. Cybèle assise exprime, par cette attitude et par sa couronne murale, les noms de maîtresse du monde, reine du ciel. Elle est bénie ou bénissante, apportant victoire, bénédiction et le ciel, etc., suivant les vœux rendus par les épis qui l'accompagnent, ou par les cornes d'abondance, la palme, l'épi et le pavot qu'elle porte aux N°. 781, 786, 796, 797. L'attribut de reine du ciel est encore séparément rendu, lorsqu'elle

(1) Math. XIII. 24.—42. Isaïe, IX. 22. XVII. Ps. CXXIX. 7. Iliad. A, 67. AEneid. X. 513. Silius, XVIII. 149.

(2) Sat. I. 7. Saturnaliorum originem illam mihi in medium proferre fas est; non quæ ad arcanam divinitatis naturam refertur, sed quæ aut fabulis admixta disseritur, aut à physicis in vulgus opperitur. Nam occultas et manantes ex meri veri fonte rationes, ne in ipsis quidem sacris enarrare permittitur, etc. qui est la clef de toutes les explications physiques dans Macrobe, et autres écrivains de l'antiquité.

(3) Talmud. Cod. Sanhedrin. f. 95. 2.

(4) In Antr. Nymphar.

tient le sceptre et le globe, comme aux N°. 794, 795. Les mêmes enseignes annoncent également le roi du ciel dans les mains de Jupiter, plus fréquemment nommé maître du tonnerre, le roi fort, le seigneur, par le sceptre et la foudre qu'il tient dans ses deux mains, et par l'aigle assis à ses pieds; ce qui explique la suite des Jupiters, N°. 833 —983.

839. Jupiter assis entre le jour et la nuit; le manifeste et le caché; le clément et le juste.

843. Mercure qui lui présente sa bourse devant un autel allumé, est le ciel qui célèbre le Seigneur.

Au N°. 844, Jupiter avec son aigle, et Mercure avec son chien, rappellent *Jupiter et les autres dieux* d'Homère.

922. Jupiter assis, couronné du boisseau, et ayant en mains le sceptre et la patère, est le Seigneur béni et qui bénit.

935. Jupiter soutenant le sceptre et une victoire; le maître et dispensateur de la victoire, Nicéphore.

941 — 944. La foudre sur ses genoux exprime la prière qu'il la retire, qu'il la fasse reposer; mais, élevée dans sa main droite, aux N°. 945—949, le vœu pour qu'il dissipe ses ennemis, ou qu'il protége.

954. Figure qui lui rend soumission à genoux,

suivant la formule persane de prière et humble soumission au Seigneur.

956. Jupiter assis en casque avec la foudre, le sceptre et l'aigle, est le Seigneur sollicité de défendre et de protéger.

961. La figure barbue sur une balance qui tient par la main, comme pour les unir, Jupiter nu et Junon revêtue, est vraisemblablement Vulcain tâchant de réconcilier ses parens; en physique et en métaphysique, le feu artiste qui compose les choses les plus opposées; en morale religieuse d'amulette, le précepte de ramener la justice et la miséricorde à une juste égalité; le vœu pour que cela soit ainsi au ciel et sur la terre.

973. Tête barbue couronnée du boisseau devant Jupiter lançant sa foudre: Que le Seigneur bénisse et défende; ce qu'exprime également, au N°. 978, Jupiter vainqueur des géans, qui est chargé de la corne d'abondance.

979. Jupiter couvrant de son manteau une figure en toge romaine, rend le vœu que le Seigneur protége quelqu'un ainsi revêtu.

983. Aigle sur une haute montagne entre la lune et une étoile: le Seigneur élevé; l'Éternel.

984. Jupiter Dodonéen, ou vieillard à tête rayonnante entre deux oiseaux assis sur deux arbres; Seigneur soleil et les autres dieux.

985—990. L'Éternel, le Seigneur qui monte

son char, qui tire ses flèches et écarte ses ennemis : comme dans le monument égyptien de Denon, Pl. 98, N°. 16; et comme dans Habacuc, III, 8. 9. Ps. XVIII. 4. 15.

1003, 1005, 1006. La foudre seule peut désigner le fort, le défenseur, *propugnator;* ou littéralement, l'attribut divin indien, grande foudre. Au N°. 1004, elle est placée entre le lion, l'épervier, le chien et le bœuf, les caractères du roi élevé du ciel et de la terre, dont la défense est sollicitée pour le porteur.

1007. Caducée foudre SECUNDI : le ciel est la défense de Secundus.

1008. *Lacæa veratia*, fourmi, foudre: Lacæa — connoît son défenseur.

1009—1092. Des aigles, ou leurs têtes exprimant l'attribut de seigneur que figuroit l'aigle sur la main de Jupiter, suivant Porphyre.

1025—1027. Aigle à ailes déployées : Protége-moi, Seigneur, sous l'ombre de tes ailes, Ps. XVII. 2; ou bien XCI. 4; et le nom *Leturiel* de celui qui protége les hommes sous ses ailes, contre les anges de perdition.

1028. Aigle, hibou et paon; le puissant, le sage et le bon: tout comme l'épervier, l'ibis et le serpent du monument égyptien, N°. 181; et comme Jupiter, Minerve et Junon assis aux N°. 836—838.

1031 — 1033. Aigle volant avec la foudre et le

sceptre, ou assis sur la foudre, exprime le vœu de défense avec les noms de maître du tonnerre, le defenseur, le seigneur, le seigneur roi, le roi fort, le seigneur fort des armées.

1034, 1035. Aigle assis sur la foudre, et plus bas le lièvre courant, paroissent figurer le Seigneur qui défend ceux qui le craignent, avec l'avis de le craindre. Ce peut être aussi le nom du défenseur des manifestations, de tous les êtres; des animaux sacrés que représente le lièvre.

1036, 1037, 1044, 1046, 1047, 1068. Aigle avec une couronne au bec ou aux serres: Loué soit le Seigneur; le Seigneur louable; le possesseur de la gloire.

1039. Aigle assis sur deux épis, et en tenant un troisième au bec: Béni soit le Seigneur qui bénit.

1040. Palme, thyrse, épi, oiseau qui retire sa pate droite dans le sein, arc et flèches, soleil avec la lune et le dauphin réunis à l'aigle, et ses attributs précédens, constituent une formule d'action de graces: Louange, gloire et bénédiction au Seigneur qui retire sa main droite à l'adversaire, au Seigneur de tout temps qui fait des délivrances, etc.; éclairci par Ps. LXXIV. 10. 11. 12.

1041 est différemment exposé dans le catalogue et dans la gravure. En le rapprochant du N°. 7, on en reconnoît une variante dans le bâton et l'épée autour de l'aigle tournant la tête vers

l'ibis, symbole du cœur (1), qui, sous l'ombre d'un arbre, repose sur un cippe en face d'une colonne qui soutient un vase d'huile. On reconnoît les expressions du Psaume XXVIII. 6. 7. 8. dans ces symboles du Seigneur qui exauce, force et défenseur, protecteur et appui du cœur qui se répose sur lui, le Seigneur appui de son oint.

1042. Aigle, caducée, dauphin: Que le Seigneur du ciel, ou Jupiter et les autres dieux sauvent (le porteur de l'amulette). D'après le placement des symboles, ils peuvent aussi exprimer l'attribut du Seigneur sauveur du monde: comme on explique le titre Saphnath-Phénéah, de Joseph.

1043. Aigle, dauphin, enseigne militaire et deux mains jointes: Le Seigneur conservera son peuple dans la paix. Ps. XXIX. 1.

1045, 1048, 1049. Palme auprès de l'aigle: Gloire au Seigneur.

1051. Aigle qui, assis sur un autel orné de têtes de béliers et de guirlandes, tient la couronne dans son bec, et un signe légionnaire dans une de ses serres: Loué soit le Seigneur des armées; que toutes les puissances l'invoquent et l'honorent.

1052. Victoire au Seigneur, le Seigneur des armées; ce qui est rendu par la palme dans les serres de l'aigle assis sur un cippe entre deux enseignes militaires. Parmi les variantes qui suivent, N°. 1059 rend cette expression plus sensible par

deux soldats agenouillés autour de l'aigle, dont l'un lui présente l'enseigne militaire et l'autre une branche : le tout offrant en même temps le tableau de l'armée celeste, du ciel qui célèbre le Seigneur.

1061. Aigle sur une tête de bélier entre deux enseignes militaires : le Seigneur fort des armées. Car le bélier veut dire fort ; et dans la Bible les fils des puissans sont nommés fils de béliers.

1062, 1063, 1064. Aigle entre deux enseignes militaires : le Seigneur fort des armées : symbole mille fois répété, et qui, dans des médailles d'empereurs romains, frappées en Egypte et ailleurs, exprime le titre *imperator*, par un nom divin, suivant l'usage, qui d'ailleurs appliquoit à la société civile et à la terre tous les symboles du ciel empruntés d'elles. Parmi les expressions variées de ce grand nom de Jehovah-Sabaoth, nous rappellerons ici une pierre inédite qui le rend par le caractère linéaire du *Seigneur*, la ligne droite, et plus bas le symbole du *fort*, la massue entre deux flèches des *armées*. Un autre porte l'aigle sur une colonne auprès d'un sceptre : Le Seigneur, le Seigneur roi. (1).

1065. Corne d'abondance, aigle sur la foudre, caducée : Béni soit le Seigneur fort du ciel ; ou bien, Abondance et le ciel au Seigneur.

(1) Gorlée, P. 1. N°. 6.

1066. Aigle assis sur une tête de chien-loup, est encore une nouvelle expression de ce nom du Seigneur des armées, le tout-puissant, le dominateur du ciel, puisque ce chien désigne le ciel et son armée.

1067. Palmier entre deux aigles, ou éperviers : le juste fleurira comme le palmier, entre les dieux.

1068. Aigle à ailes étendues, le caducée au bec : Que le Seigneur du ciel protége.

1069 — 1073. Aigle déchirant un serpent : destructeur de ses ennemis.

1074 suiv. Aigle déchirant un lièvre, pigeon, antilope, etc., qui forment, comme les tableaux d'animaux égorgés en général, des enseignes de souveraineté rappelant, avec la puissance du Seigneur, l'avis de le craindre.

1101 suiv. Tête de Junon : la déesse, la maîtresse, la reine.

1037. Junon couronnée de sept étoiles et assise sur un trône orné de figures, représentant le soleil et le croissant, offre l'idée de la reine des puissances du monde, des Cosmocrates, assise sur le trône de l'Éternel, comme Isis sur le trône d'Osiris.

Nous ne nous arrêterons aux symboles suivans de la mythologie grecque, que pour observer le sphinx du N°. 1195, indiquant le sens grave et mystérieux du tableau qu'il accompagne du cygne

et de Léda, mère de l'œuf du monde et des représentans de ses deux hémisphères, laquelle, après sa mort, fut appelée Némésis (1). Les N°. 1147, 1148, semblent aussi représenter le Seigneur qui bénit et conserve, plutôt que les amours de Jupiter et de Sémélé.

1245 — 1249. Les têtes des Dioscures surmontées de deux étoiles, ou d'une seule : les dieux, le soleil et les dieux.

1250. Buste d'un des Dioscures couronné de laurier, l'épaule couverte d'un bouclier marqué d'une étoile, et portant une pique : vœu pour que les dieux propices, les puissances droites protégent.

1262. Hercule entre les Dioscures : le fort des armées; le soleil et les dieux : puisque Castor et Pollux représentent les dieux, les armées du ciel.

1263. Tête de Sérapis avec l'aigle entre les Dioscures : Que le Seigneur, le Seigneur des armées te bénisse. Car le boisseau a la même valeur de bénédiction que les épis, ou la corne d'abondance; et la tête barbue veut dire chef ancien, Seigneur.

1362 suiv. Têtes de Jupiter-Ammon : le Seigneur fort; et au N°. 1363, avec le boisseau et le croissant : Que le Seigneur fort te bénisse et te conserve; au N°. 1387, avec le croissant seul :

(1) Lactant. I. 21.

Que le Seigneur te conserve, ou te renouvelle.

1390. Jupiter-Ammon tenant le sceptre et la foudre; l'esprit de force, courage, roi défenseur.

1391 — 1422. Têtes de Sérapis, du Seigneur béni et qui bénit, souvent accompagnées d'une étoile, et du soleil avec la lune, ou des légendes : Διὸς, θεῷ αἰωνίου, qui expliquent ces symboles de Dieu, de l'Éternel, dont la bénédiction est sollicitée. Elles expliquent aussi la lettre de l'empereur Adrien sur le culte rendu à Sérapis d'Alexandrie, par les habitans chrétiens, juifs et de toute nation [1], qui ont pu convenir de l'expression des noms de Dieu en langue des symboles sculptés, comme en langue parlée.

1424, 1425. Têtes de Sérapis avec un aigle à ailes étendues : Que le Seigneur te bénisse et te conserve; qu'il étende ses ailes sur toi.

1426. Têtes de Sérapis et d'Isis : le même appel à Dieu, auteur et conservateur de tout bien, et qui est rendu plus sensible par l'aigle, qui, placé entre ces deux têtes, aux N°. 1447, 1448, exprime distinctement le vœu : Que le Seigneur bénisse et conserve. Le soleil et la lune, le caractère de l'Éternel qui accompagne si souvent les symboles de ses actes et attributs, fait le même effet au N°. 1449.

(1) Vopiscus in Saturnino, p. 285. Illic qui Serapin colunt christiani sunt. — Hunc christiani, hunc judæi, hunc omnes venerantur et gentes.

1427 — 1441. Sérapis-Ammon, ou la réunion des attributs du Seigneur fort et béni, quelquefois accompagnés du trident avec un serpent, pour exprimer le nom de celui qui sauve des grandes eaux, de l'enfer, et qui en est sollicité. Le nom grec de Sauveur, ΣΩΤΗΡ, et la demande de secours ΑΛΕΞΑ, ajoutés à ces emblèmes, aux N°. 1438, 1440, en sont des traductions qui constatent leur valeur : de même que la main tenant une fleur qui est ajoutée à la tête de Sérapis-Ammon, au N°. 1441, est traduite par le mot ΕΛΠΙΣ qui accompagne le Sérapis du N°. 1481, exprimant : Béni soit le Seigneur, mon espérance. Car Sérapis ressuscitoit les morts, et tenoit en ses mains la mesure entière de la vie (1). Nous ne discuterons point le sens mystique du nom de l'espoir, un des Aones des Valentiniens.

1483. Tête de Sérapis avec l'aigle et deux étoiles qui en appliquent le sens au maître des dieux.

1486. Même tête entre deux enseignes militaires surmontées de victoires qui la couronnent : Que les cieux célèbrent le Seigneur.

1488. La même tête, une étoile et un pied paroissent renfermer l'avis de penser au Seigneur Dieu, de s'en souvenir, comme l'ordonnent plusieurs légendes grecques : puisque le pied désigne les pensées, les mouvemens de l'âme.

(1) Aristid. Orat. in Serapid. p. 95. 99.

rentes représentations de l'âme captive dont nous avons déjà parlé.

1506. Sérapis donnant la bénédiction de la main, et confirmant nos observations sur ce symbole.

1525—1792. Pallas, Minerve et les attributs de ce symbole de la sagesse divine, dont les armes figurent ses noms de dominateur gardien et défenseur retrouvés sur un temple de la Minerve égyptienne, et dont les attitudes expriment, aux N°. 1720—1757, qu'elle exauce, qu'elle exauce d'en haut, d'après le vœu du porteur de son image. La louve et les souris assises sur son égide, aux N°. 1584, 1585, semblent indiquer que la sagesse défend de l'enfer et de la mort : comme un sphinx déjà expliqué, et comme l'équité dans les proverbes. La corne d'abondance et la bague qui en accompagnent la tête, au N°. 1613, désignent la bénédiction et le secours qu'on en attendoit, et qu'elle promet par son casque emblème de défense, orné, aux N°. 1554—1559, de la corne d'abondance et des pampres de la bénédiction, et aux N°. 1560—1570, du serpent du salut auquel se joint, dans un exemple, le triton qui explique qu'elle sauve des grandes eaux, de l'abîme.

1756. Des hiboux amènent la sagesse en triomphe, comme Minerve dans son char attelé de chouettes.

1762. Allant à cheval sur le bélier, maîtrisant la force, la sagesse exhorte à veiller par le hibou qu'elle porte sur le revers de sa main étendue. La chouette sur la tête de bélier, au N°. 1788—2469, est un même emblème de la sagesse qui maîtrise la force, ou qui en est le *principe* que la tête figure également.

1789. Caducée, casque, chouette : le ciel défend le sage.

1790. Chouette entre un casque, un bouclier, deux lances et un scorpion : la sagesse défend des armes de l'ennemi.

1791. Chouette assise sur un bouclier, et tenant le caducée avec un épi, les symboles de l'abondance et le ciel assurés à la sagesse qui se repose sur la protection divine.

1793—1975. Cérès et ses attributs de labour céleste et de l'abondance qu'elle apporte, laquelle, sur les pierres gravées, paroît aussi constamment dans une acception spirituelle.

N°. 1868 ajoute aux cornes d'abondance la victoire couronnant la déesse qui les porte, et le dauphin, symbole du salut qu'elle donne.

1869. La corne d'abondance et la patère qu'elle tient ici et ailleurs, ne constituent que la formule ordinaire de bénédiction par le pain et le vin.

1897. Épi, image sacrée du renouvellement de

ceux qui sont enterrés, de la résurrection qu'il semble représenter lorsqu'il est tracé seul sur des amulettes et des pierres gravées déposées dans les tombeaux, et où il exprime le vœu qu'il ressuscite : vœu dont on accompagnoit les morts.

1894 Aigle, épi, serpent, signifient, par conséquent : Seigneur, renouvelle sa vie.

1895. Épi, branche de palme et feuille de vigne : Béni soit le juste qui fleurira comme la palme.

1899. Épi dans une couronne de laurier : Qu'il ressuscite dans la gloire.

1900. Une main tenant un épi, une branche de palme et le pavot : Bénédiction et le ciel, abondance et *behescht* au juste.

1901. Palmier avec des dattes et deux épis : Bénédiction au juste.

1902. Grain d'orge et deux feuilles de vigne : Bénédiction : qu'il soit béni.

1903—1908. Des cigales dont les Athéniens portoient des images d'or dans leurs cheveux en signe d'initiation. Monté sur un épi, cet insecte désigne le vœu et l'espoir des initiés de ressusciter ; sur une feuille de vigne, le rafraîchissement signifié par cette feuille suivant Plutarque (1) : ce *refrigerium* qui, dans la Bible, figure la consolation des justes après cette vie.

(1) De Is. et Os.

1914. La sauterelle marchant sur des épis, et portant sur les épaules comme des moissonneurs, prouve l'acception religieuse de ce symbole, telle que nous la voyons dans la Bible.

1919—1932. Fourmis qui signifient, connoître. Elles recueillent pour l'hiver, et labourent de même sur la plupart de ces monumens : excepté les premiers, où ils expriment un des quatre-vingt dix-neuf noms divins des Arabes : *celui qui connoît*, et N°. 1929, où le char attelé de deux fourmis présente l'image du triomphe du savoir.

1933—1963. Cornes d'abondance ou de salut [1], qui figurent cette abondance salutaire, et qui avec l'épi, le pain, le caducée, le globe ou le pavot, symbole de la cité [2], de Dieu et de l'homme, expriment toujours la formule persane : bénédiction et le ciel, abondance et *behescht*, répétée sur une infinité de pierres gravées. Avec une branche de palme, c'est paix et bénédiction. Avec un papillon ou un timon surajoutés, aux N°. 1941—1937, le vœu est pour l'âme ou pour celui qui passe à l'autre vie dans la barque de Caron. Des dauphins, au N°. 1949, ajoutent le vœu de salut et conservation à celui de bénédiction. L'épée du défenseur a la même valeur au N°. 1948,

(1) Ps. XVIII. 3.

(2) Euséb. l. c. L. 3. c. 3.

où le vœu se fait au nom de L. Sep. Sever., probablement l'empereur de ce nom.

1942. Corne terminée en tête de bouc avec le dauphin, présente l'idée du Tout-Puissant qui sauve; et deux cornes pareilles avec un autel, au N°. 1946, celle de l'hommage offert à toutes les puissances.

1951. Aigle sur un vase entre deux autres assis sur des cornes d'abondance avec des branches de palme au bec, et au-dessous de deux mains jointes, forment une variante du vœu pour que le Seigneur bénisse son peuple dans la paix. Dans les numéro suivans, le boisseau et la corbeille de fruit ont la même valeur de la corne d'abondance qu'ils remplacent. La fourmi qui, au N°. 1956, accompagne la première l'épi et le pavot, réclame la bénédiction et le ciel pour celui qui connoît.

Dans le recueil de Gorlée, qui contient des symboles bien intéressans, P. 1, N°. 197, porte la gravure des images du Ps. CXXXI. 17. 19. *Germinare faciam cornu David — super ipsum efflorebit sanctificatio mea,* rendues par la tête d'un roi asiatique qui est accompagnée de l'étoile, symbole de Dieu, et environnée de deux cornes d'abondance, dont les fruits le couvrent comme d'une gloire : tableau ultérieurement éclairci par Ps. XXI. 5.

1964—1975. Moissonneurs et laboureurs dont

nous avons indiqué le sens spirituel, tel qu'il se trouve dans le code hébreu, et qu'il faut toujours chercher dans ce genre de monumens consacrés à la sagesse religieuse des mystères, ou aux superstitions de l'antiquité. Au N°. 1974, le laboureur conduisant sa charrue devant l'aigle, exprime le précepte de labourer devant le Seigneur, répété en grandes images sur les temples d'Égypte; ou bien le témoignage que le défunt, accompagné peut-être de cette pierre, a labouré ainsi. Ailleurs on voit exprimé l'adage: Dieu laboure avec les laboureurs (1). Quelques images de *laboureur* rendent ce nom divin adopté dans l'hymne qui fait partie des œuvres de Clément d'Alexandrie, et correspondent soit à ses attributs sur les images divines égyptiennes, soit à ceux de Jou-Aratrius, Dagon et Osiris, inventeurs de la charrue. La même observation embrasse les représentations de bergers, ou de chasseurs et de pêcheurs qui, dans Jérémie, captivent les hommes au salut (2).

1976—2007. Images dites du *bon succès*, exprimant des vœux de bénédiction, figurée par le pain et le vin, l'épi, la feuille et le cep de vigne, la patère, le vase de vin, etc.; la félicité qui en est synonyme dans la langue symbolique, et le bon succès des entreprises dans l'application des sym-

(1) AEschyl. Pers. 744. Stob. Serm. 29.

(2) Origen. in Cant. Cant.

boles aux affaires de la vie et à la société qu'on observe dans la monnoie antique, et que les porteurs des amulettes ont pu faire de même. N°. 1092, 1093, y joignent, par l'autel, la prière de l'obtenir.

2018—2156. Diane. Sa tête réunie, dans les premiers numéro, à celle d'Apollon, forme le caractère de l'Éternel, le créateur et le conservateur, à l'honneur de qui le revers du N°. 2023 porte l'hymne mystique des sept voyelles. Le croissant qui la distingue est remplacé, au N°. 2092, par la tête du cerf; parce que les cornes de cet animal symbolique d'une longue vie se renouvellent, comme celles de la lune rappellent le renouvellement pour la vie spirituelle. Le nom Jao et Jao Sabaoth l'accompagne quelquefois.

2047. Ce qu'on appelle le dieu Lunus ayant une patère en main, et à ses pieds un coq et un autel, n'est que l'exhortation que nous fait cet astre, de veiller et prier pour l'objet qu'il rappelle : comme nous le verrons mieux dans la suite.

2057—2097. Une suite de Dianes d'Éphèse, dont le corps de terme désigne la maîtresse, la dame; la couronne murale, le ciel dont elle est la reine; la multiplicité de mamelles, l'attribut pleine de grâce, aussi-bien que celui de mère universelle; et le cerf qui l'accompagne souvent, le vœu pour sa longue vie, la salutation adressée à la reine du ciel pleine de grâce.

Au N°. 2067, elle porte dans les mains le serpent et le crocodile, et sur les bras le bélier et le lion. La licorne et le cheval sortent de ses flancs; et plus bas, quatre têtes d'animaux de son corps de terme couvert d'une variété de figures. Tous ces symboles réunis aux précédens ne forment qu'une suite de noms de la reine de l'univers, pleine de grâce; maîtresse des élémens et de la variété des êtres célestes et terrestres; la modératrice de leur combat et réconciliation; le soutien des puissances bonnes et vengeresses; qui tient la vie et la mort dans ses mains. Le lion vengeur, le fort et terrible, le ténébreux crocodile, et le cheval de combat qui ne sert point au salut, et qu'il ne faut pas imiter (1), tous les représentans des puissances *sinistres* de la mort sont distribués sur le côté gauche de la déesse; tandis que le bélier, aussi doux qu'il est fort, le serpent de la vie et la paisible licorne en occupent le côté droit.

2077. La femme qui parle à Diane est la prière que lui adresse ce monument.

2127. HEIOΥ autour de Diane, n'est pas le nom d'un artiste grec d'une époque fort reculée, comme on l'a avancé, mais des voyelles grecques, caractères des planètes qui environnent celui de la lune, pour former l'attribut, *environnée d'étoi-*

(1) Ps. XXXIII. 17. XXXII. 9.

les, rendu par ces étoiles mêmes autour de la tête cornue du N°. 2027.

Dans une suite d'animaux et de tableaux de chasse, nous ne citerons que les chasseurs nus des N°. 2167 suiv. tenant des animaux par les pieds, et ayant bien l'air du nom de celui qui dirige le cours des astres à son gré, mais en faveur des porteurs du symbole; le chien avec un javelot du N°. 2188, qui pourroit être la défense sollicitée du ciel: le cavalier du N°. 2227, qui *sauve du lion* un homme abattu; l'ours et le sanglier combattus au N°. 2236, 2241, suiv., comme Typhon qu'ils représentent; le lièvre des N°. 2259, suiv., qui, poursuivi par des chiens, se sauve vers un aigle sur un rocher, comme celui qui craint Dieu a son refuge auprès du Seigneur, son rocher et sa défense contre ses ennemis, que David appelle chiens. On doit aussi rappeler que le cerf, par sa valeur de longue vie, en exprimoit le vœu, comme les légendes, *Fausta vives*, *Fabia vives*, *vivas in Deo*, de plusieurs pierres gravées et du cachet dont on scelloit les tombeaux des premiers chrétiens; qu'il a pu servir d'amulette physique et religieux dans ce sens qu'il consume les serpens avec leur venin, et, suivant l'expression de Grégoire de Nysse, les puissances adverses; que, suivant une autre observation d'Origènes, il figuroit les bonnes œuvres suffisantes pour vaincre le serpent des théologiens,

mais non pas pour atteindre l'autopsie de la foi, comparée à la chèvre : les deux animaux ayant désigné les différentes classes d'initiés que nous verrons distingués par les tableaux des momies.

2268 - 2506. Le Mercure des Grecs, leur *Hermes omnia solus*. Ses images imitent celles d'Anubis et ses attributs dans la même acception la plus générique du ciel qui annonce le Créateur. Aussi les N°. 2326, suiv. le représentent-ils dans l'acte d'enseigner et de démontrer auprès de la colonne décorée d'une branche, qui désigne le Seigneur qu'on honore, et que ses œuvres font connoître.

2342. Mercure, cancer sur un cippe; et 2350, Mercure embarqué dans le croissant avec une étoile, sont des attributs égyptiens du dieu *qui domine dans le cancer, qui a son siège dans la la lune et voyage avec elle* (1).

2358. Mercure s'appuyant sur un cippe, ayant le caducée et le bâton pastoral en mains, et à ses pieds la bourse : au roi clément du ciel supplication.

2361. Mercure appuyé de même, tenant le caducée et la bourse, est le ciel, le prophète de Dieu qui ordonne de prier. Le coq vigilant et le scorpion ennemi (2) à ses côtés achèvent l'exhor-

(1) Plutarc. de Is. et Os.

(2) Horap. II. 35.

tation : Veillez et priez, car l'ennemi est près. La première partie de la formule est rendue au N°. 2353, et par nombre d'images-préceptes de Mercure. Elle est comme renforcée dans une pierre de Gorlée, P. I. N°. 469, où le coq et le chien, le cochon et le scorpion représentent, des deux côtés de Mercure, la vigilance et l'ennemi pervers dont il faut se garder.

2362. Mercure avec le caducée et le pilier carré : l'attribut de l'esprit chef du ciel, ou peut-être qui conduit au ciel ; le nom hébreu du pilier signifiant également chef, conducteur.

2364, 2365. Mercure élevant le caducée avec un flacon d'huile sur un cippe, est le ciel qui protége l'oint du Seigneur : la traduction en symboles grecs des hiéroglyphes du N°. 7 : l'attribut divin, *uncti sui fundamentum* : Ps. XXVIII. 8.

2366. Mercure tenant son casque et le flacon d'huile n'est qu'une variante des symboles précédens, et l'attribut de défenseur de l'oint. Car de même que parmi les nègres, le casque signifie défenseur.

2367. Mercure tenant la corne d'abondance : Que le ciel te bénisse.

2368. Base de scarabée portant Mercure à pieds et mains très-longs, le pétase à la main et un agneau à ses pieds : ce qui paroît indiquer la puis-

sance très-étendue et très-active du divin protecteur de l'innocence.

2369. Mercure sur l'aigle : le maître du ciel, et qui le soutient.

2370, 2371, 2372, 2373. Mercure portant la main à la bouche, *ad ora*, comme Harpocrate ordonnant de prier, à l'entrée des mystères. C'est le précepte : priez, adorez, que nous venons de voir exprimé par Mercure avec sa bourse, dont ce geste n'est qu'une variante.

2374. Mercure ayant le caducée et la branche de palme en mains, et le chien à ses pieds, est tout le ciel qui célèbre le Seigneur.

2375—2379. Mercure avec la lyre : le ciel protecteur de la concorde. Le génie qu'au N°. 2380 il fait danser au son de sa lyre, doit être l'esprit qui rend des actions de graces à l'auteur de la concorde.

2382. Mercure en course, portant sur l'épaule cette corbeille qui, portée de même par nombre d'images égyptiennes, exprime l'attribut divin du pêcheur des hommes qui se sauvent, ou bien qui recueille les justes dans son grenier. Car la corbeille qui sert de grenier à des peuples africains, en a conservé la valeur en langue sacrée (1). C'est le Mercure conducteur des âmes ; le vœu de l'oraison funèbre égyptienne pour que les dieux

(1) Deut. XXVIII. 17.

célestes reçoivent le mort et le transportent aux dieux supérieurs.

2385. Mercure portant une corne et deux pavots : l'esprit puissant des deux mondes, des deux hémisphères. Le remplacement très-commun du caducée par les pavots, veut dire tout simplement que ce sont des symboles de même valeur.

2389. Mercure en marche, tenant un flambeau et mettant une main sur le croissant accompagné du soleil : sur le caractère de l'Eternel. C'est le ciel en marche qui *démontre l'Eternel* et nous éclaire sur sa nature : le prophète de Dieu qui annonce sa gloire ; le même sujet des N°. 2326 suiv.

2391. Mercure en course, portant la balance, exprime, Ps. L. 6 : Les cieux annoncent sa justice : justice définie au N°. 2408, où la même image est accompagnée du cancer, du scorpion et des poissons rappelant la descente des âmes et leurs souffrances dans le bas.

2393. Mercure porte-flambeau : Que le ciel t'éclaire.

2398—2407. Mercure conducteur des âmes représentées par des têtes, ou par des hommes, des femmes et des enfans *nus*, des esprits sans vêtement corporel. Ces expressions variées du même vœu funéraire que rend le N°. 2382, ont probablement été déposées dans des tombeaux, de même qu'en Égypte et pour la même fin.

2409. Mercure portant le thyrse devant l'esprit père, le Seigneur à qui le ciel rend des actions de grâces.

2418, 2427, suiv. Mercure assis sur un roc : Le ciel l'annonce d'en haut. Au N°. 2421, le soleil et la lune définissent l'Eternel qu'il annonce. La méthode de l'enseignement dans les colléges sacerdotaux d'Egypte et dans les mystères, ayant été, comme dans l'école pythagoricienne, de remonter par l'étude de la nature et de la science des astres à la connoissance du Créateur, on peut expliquer par-là la fréquence de cette maxime gravée partout, et avec des développemens conformes soit aux expressions d'Héraclite et d'autres philosophes grecs, à ce sujet, soit à celles des li-ki, quatrième king chinois : la beauté du ciel annonce la grandeur du suprême dominateur des mondes ; la fertilité inépuisable de la terre nous démontre ses soins bienfaisans : apprenez, ô peuples, à le louer, à le remercier de ses dons !

2420. Mercure et un génie qui cherche à lui enlever le caducée : l'esprit exhorté à conquérir le ciel.

2422. Mercure appuyé sur le sceptre, ayant à ses pieds la foudre dans une couronne de laurier : Force et gloire au roi du ciel. Le bélier à ses pieds, au N°. 2411 et ailleurs, ne paroît être que le même hommage de la force offert à Dieu.

2425, 2436. Le ciel prophète de Dieu qui, par des symboles déjà cités, ordonne d'en haut de veiller et prier.

2440, 2441. Mercure dans un char attelé de deux coqs, et plus bas deux petites figures avec Cupidon qui brûle un papillon : ce qui paroît figurer les veilles religieuses qui amènent le ciel, et l'âme qui se consume du désir qu'elle en a.

2449. suiv. Deux épis, caducée, bélier : abondance et le ciel au fort, dont le représentant possède la couronne de la victoire, au N°. 2453, et s'assure de son renouvellement au N°. 2454.

2457—2461. Deux boucs et un bélier : le Tout-Puissant.

2459. suiv. Tête de bélier : le fort.

2470. Coq et épi : peut-être l'avis de veiller pour le renouvellement, pour la résurrection.

2471. Le coq portant une palme au bec, corne d'abondance, pavot, épi : abondance et le ciel, et renouvellement à celui qui veille, qui porte la palme à la gloire de Dieu : ou en signe de sa propre victoire.

2473, 2474. L'image du coq seul portée en amulette, soit dans ce sens que les esprits des ténèbres disparoissent comme elles au chant du coq : ou peut-être encore l'avis de veiller réuni à celui de prier : puisque le coq fut considéré comme *appelant le soleil levant*, et l'applaudissant par son

chant (1), et que les pythagoriciens s'abstenoient de manger le coq blanc, comme étant consacré à Jupiter, et suppliant (2). Nous avons recueilli en Amérique la prière primitive qui sollicite la lumière.

2475, 2476. Coq assis sur une fiole de parfums, qui sont les prières des saints : Veillez et priez.

2477. Coq et corne d'abondance; 2478, coq sur un boisseau, entre deux cornes pareilles, représentent la bénédiction, l'abondance comme la compagne des veilles, soit spirituelles, soit sociales.

2479. Corne d'abondance, sceptre, sphère et coq : abondance et le royaume du ciel au veillant, au suppliant.

2481. Coq et feuille probablement de vigne, symbole de la consolation à venir des justes qui veillent.

2483. Coq, souris. *Memento mori;* veillez, car la mort est près. C'est comme symbole de la mort et du jugement, que la souris sur la main de la statue de Sethos étoit accompagnée de la légende ou traduction : Vous tous qui me voyez, soyez pieux. Aussi une souris, dans Horace, dit-elle à une autre : *Vive memor quàm sis ævi brevis.*

(1) Proclus, de Sacrif. et Magiâ.

(2) Ὅτι ἱερὸς τοῦ Διὸς καὶ ἱκέτης. et Job. XXXVIII. 36, mais où on traduit aussi son nom par âme.

2485, 2486. Coq déchirant un serpent, et 2489, 2492 suiv., souris dans un char attelé d'un ou de deux coqs, paroissent exprimer l'avis que les veilles détruisent la vie; qu'elles amènent la mort comme en triomphe; ce qui, pour les derniers exemples, et dans un sens spirituel, annonce une mort heureuse, triomphante. Ce sens est constaté par le N°. 2490, où le caducée, dans le char attelé du coq, présente l'image du ciel que les veilles pieuses amènent; et par le N°. 2491, où le mot Νίκη, gravé auprès du coq qui mène un char attelé de deux souris, atteste que le pieux qui veille a vaincu et triomphe par la mort (1). L'acception morale est indiquée par une autre pierre où des chenilles attelées au char de la souris, expriment l'avis du sage roi, que les soucis, qu'il compare à des vers rongeurs, amènent la mort.

2495. Caducée entre deux branches de palme : Le ciel le célèbre.

2496. Une main qui tient le caducée, un papillon et une massue, présente l'idée de l'âme forte qui possède le ciel.

2497. Caducée terminé en massue : l'attribut de la force qui soutient le ciel.

2502. Pied, CER... pense à Cer...

(1) Postquàm verò hujuscemodi anima per mortem à corporis carcere est exempta, cùm omne subierit virtutis pietatisque certamen, etc. Fragm. Hermet.

2549 — 2557. Le dauphin et le trident dans les mains de Neptune, forment le même nom de celui qui sauve des grandes eaux, de l'abîme, que le Psalmiste assigne à Dieu, et qui est exprimé par le dauphin et le trident seuls, aux N°. 2679, 2733, etc., ou ailleurs par le trident et le serpent du salut. Ceci n'empêche point que les marins de l'antiquité n'aient invoqué dans le danger un esprit dominateur des mers. Les nymphes naïades représentant les âmes qui descendent ici-bas, confirment le premier sens qui paroît également applicable au N°. 2662, portant un dauphin avec un cheval marin.

On voit ailleurs Neptune qui monte un bouc, ou une chèvre, ce qui forme l'attribut παιδαμάτωρ, et celui de dominateur des vagues auxquelles on donnoit le nom des chèvres.

2675 — 2678. Dauphin, sauve ou sauveur, Σωτήρ, qu'on trouve en lettres alphabétiques sur plusieurs pierres. 2685 — 2687, présentent le dauphin dans l'acte de sauver des hommes *nus*, des âmes ou des héros aussi spirituels, Arion, Taras, Polémon, etc. Le triton à queue de dauphin qui, au N°. 2633, enlève dans ses bras une femme nue, Psyché, l'âme, est dans la même acception que celui qui sauve l'âme de l'abîme, de l'enfer.

2680. Dauphin portant une amphore, ou *mo-*

dius, au muffle, doit figurer la modération salutaire, un *medium tenuere beati*, puisqu'on voit la sagesse qui garde la mesure, ou le précepte de garder une sage mesure, rendu par la chouette assise sur l'amphore.

2682. Aigle, dauphin, sceptre : *Domine, salvum fac regem.*

2689. — 2691. Grand poisson réuni au trident dans le premier numéro. C'est apparemment le poisson dont parle Horapollon, l. II, c. 104, qui, représentant celui qui sauve en mer, a par conséquent la même valeur que le dauphin. Les premiers chrétiens semblent avoir pris de ce symbole l'idée de représenter, par un poisson, Jésus-Christ fils de Dieu sauveur, Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ υἱὸς Σωτήρ : paroles dont les initiales forment le nom grec du poisson, ἰχθύς.

Au N°. 2751, une pareille idée a été appliquée au vaisseau sauveur de l'innocence qu'il conduit dans la gloire parmi les dieux. Ce sens est rendu par le vaisseau, le *labarum* du salut, la tête de pigeon à la proue, deux palmes et deux étoiles.

Une suite de vaisseaux se rapporte en partie au passage à la vie nouvelle, en exprimant le vœu d'une inscription sépulcrale phénicienne de Chypre : Naviguez heureusement. Une autre de pêcheurs a le même rapport au salut. Celui qui, au N°. 2749, tient une corbeille en pêchant à l'hame-

çon, pourra bien être dans l'acception du nom divin cité au N°. 2382. Du moins voit-on Clément d'Alexandrie [1], en recommandant, pour la gravure de cachets des chrétiens, le vaisseau, la colombe, le poisson, la lyre et l'ancre, et en défendant les images des dieux du paganisme, ajouter que la représentation d'une pêche doit rappeler l'apôtre et les enfans retirés de l'eau.

2762—3124. Apollon et Phébus figurant la divinité, qu'on adoroit sous le nom de soleil immortel invisible, ou bien le soleil qui, à la tête de la nature, célèbre son Créateur.

3066. La tête du soleil dans le croissant : l'Éternel.

3065, 3068. suiv. y ajoutent deux étoiles pour figurer Dieu au milieu des dieux.

3082. Tête du soleil, croissant, aigle entre deux enseignes militaires surmontées de victoires : l'Éternel, le Seigneur des armées.

3083. Trépied, aigle, tête rayonnante : invocation au Seigneur soleil.

3086. Tête du soleil, la lune, et plus bas le sphinx entre deux femmes tenant des boisseaux et des cornes d'abondance, et se donnant la main : variante du vœu fréquemment exprimé : Que l'Éternel, le clément et le juste bénisse son peuple dans la paix.

3091. Phébus, Mercure, et entre eux deux une

(1) Pædagog. L. 3. c. 11. ἢ ναῦς οὐρανοδρομοῦσα, etc.

couronne de laurier sur une haute montagne: l'exhortation de glorifier Dieu, le soleil et les dieux sur les hauts lieux.

3101. Phébus et la lune dans leurs chars, forment toujours le caractère de l'Éternel; de même que leurs bustes dans une médaille de Vespasien avec la légende *æternitas*.

3102. Coq et autel autour de Phébus assis sur un chameau, et ayant un fouet en main: Veillez et adorez le soleil de justice, lent dans sa colère. J'ignore si le bélier qui entre dans cette composition est celui de Thèbes, se rapportant dans un sens mystique à ce soleil; ou s'il désigne le fils du fort exhorté à veiller et à prier, ou à veiller et à craindre, comme le Chou-King exprime ce précepte. On voit que la statue du soleil à Babylone, que décrit Macrobe comme tenant en main le fouet, l'épi et la foudre, n'étoit que le nom du soleil de justice qui bénit et qui conserve, ou qui défend.

3127. Neptune, ou l'abîme baissant le trident de ses vagues aux pieds de Jupiter qui, assis au milieu d'un zodiaque, est environné de Mercure et de Mars, des puissances droites et gauches; qui règne revêtu de magnificence, environné de forces; qui est en haut plus puissant que le bruit des grosses eaux, et que les fortes vagues de la mer, les fleuves qui ont élevé leur voix. Sa maison est décorée de sainteté, etc., comme au Ps. XCIII.

Cette pierre est remarquable par des rapports avec des monumens égyptiens, qu'on reconnoît aussi dans la suivante, N°. 3128, qui répète en images grecques le sujet d'un cylindre persan de Caylus, t. v. pl. 13, fig. 34, et du Ps. xci. 11 : Il donnera à ses anges l'ordre de veiller sur toi, et de te garder dans toutes tes voies; verset d'où les juifs ont tiré le nom cabalistique d'un ange conducteur des voyageurs qui le portent en amulette. Les Égyptiens et leurs imitateurs orientaux et grecs semblent l'avoir porté, tant pour le pèlerinage de cette vie, que pour le voyage à l'autre monde. Dans le monument grec, c'est Vénus qui, auprès de Jupiter, sollicite cette protection pour son fils, lequel remplace le fils de Dieu et créateur, descendant ici-bas par le signe du lion; par où le conducteur des âmes le fait commencer son voyage, et par où les âmes descendent de même. On voit par-là que c'est un tableau de la doctrine mystique, appliqué à la vie de chacun, à l'âme humaine qui subit le sort de l'âme du monde.

3137, 3138. Faune qui joue de la double flûte au milieu d'un zodiaque. Étant par sa queue un symbole des œuvres de Dieu, il ramène ce sujet à l'idée partout répétée de l'univers qui célèbre son auteur.

3241. Bouc, et plus bas un thyrse : le tout qui saute de joie, qui est exhorté à rendre des actions

de grâces à Dieu, à peu près comme Pan avec sa flûte : ce qui indique le sens de la suite de pierres gravées portant, dans le bouc, le nom de Pan, Mendès, tout. Le thyrse, enseigne des fêtes religieuses, conserve sa valeur aux N°. 3622, 4437, 4438, etc., où il accompagne des vases, des masques, d'autres attributs du culte et des Bacchanales, et où il est porté par des danseurs dont il faut lire les représentations comme des paroles de la langue d'action et de gestes, ayant, dans la vie commune, un sens religieux que les premiers chrétiens ont aussi conservé à ces danses (1).

Le caractère de l'Éternel qui, au N°. 3626, accompagne le masque placé, au N°. 3506, sur un autel, et célébré, ce semble, au N°. 4038, par l'hymne des voyelles peu différentes de celles que M. Akerblad a tirées du monument de Rosette : plusieurs détails pareils démontrent qu'il n'y faut pas non plus attacher l'idée frivole de nos carnavals et de nos théâtres modernes.

Au N°. 3624, la lyre, la couronne, le vase, tous les symboles de louange, gloire et supplication offerts à la divinité, accompagnent, avec le masque, un papillon, emblème de l'âme qui est exhortée de la sorte à louer Dieu, etc.

3625. Bague avec un papillon au chaton, coq, chien et quatre masques semblent figurer la veille

(1) Clem. Alex. Strom. VII.

et la prière, comme le secours de l'âme au milieu de ce que représentent les masques, et qu'on reconnoît du moins au N°. 4018; car les masques de Pan et d'une Bacchante, accolés auprès d'un bâton pastoral, y présentent l'image de l'univers qui saute de joie devant son roi et conservateur, qui lui rend des actions de grâces. C'est là l'idée des sacrifices et des danses de Pan, des Bacchantes et des Faunes, qui, joignant des oreilles de bouc à une queue d'animal, figurent *toutes les œuvres* de Dieu, qui lui témoignent leur reconnoissance par leur joie. Le thyrse et le vase dans les mains du Faune, au N°. 4744 et ailleurs, conservent donc leur valeur d'action de grâces, supplication, louange et bénédiction, suivant la forme du vase qui est remplacé, au N°. 4759, par un bras élevé en acte de louer, de célébrer. On doit lire, en conséquence, les tableaux ordinaires de Bacchanales avec Pan, Bacchus, Silène ivre, des hommes, des femmes, des enfans et des Faunes triomphant, dansant, jouant des instrumens, et sacrifiant, etc.: Que l'univers entier, que le ciel et la terre, abreuvés des dons de l'Éternel; que les grands et les petits; que toutes les œuvres du Seigneur se réjouissent devant lui; qu'ils sautent de joie en lui offrant des actions de grâces; qu'ils le célèbrent; qu'ils chantent sa gloire; qu'ils lui adressent leurs prières et supplications, etç., etc., en suivant

tous les détails de ces tableaux. Ces observations, qui concernent également les tableaux des sacrifices de tous genres, des jeux, des triomphes, des temples, vases du culte, etc., qu'il faut toujours entendre dans le même sens que les auteurs de ce langage vivant, embrassent un grand nombre de monumens du catalogue de Raspe, sur lesquels nous ne reviendrons plus que par quelque observation particulière.

4062 — 4114. Esculape maître de la vie, du salut et de la santé; comme cela est exprimé par son sceptre, dont le serpent a ces dernières valeurs, tandis que le bâton lui-même désigne un maître et préposé (1). Le cippe, ou le pilier ayant ces mêmes valeurs du bâton, est en conséquence entortillé de même d'un serpent; aux N°. 4155, 4175. Les sacrifices qu'on y offre à ce reptile semblent concerner le salut éternel, auquel présidoit Esculape, aussi confondu avec Sérapis. Les serpens et autres symboles que les sacrificateurs élèvent auprès de l'autel dans les sacrifices figurés aux N°. 4143 suiv. 2365, 2374 suiv., 2438, 2486, etc., représentent, de même que chez les peuples d'Afrique

(1) AEsculapius vis salubris de substantiâ solis subveniens animis corporibusque mortalium. Macrob. sat. 1. 20. Cui bacillus traditur ægrotantium sustentaculum. Serpens involvitur animæ atque corporis signum salutare. Porphyr. dans Eusèb. l. c. l. III. c. 3.

et d'Amérique, l'objet de la demande faite à la Divinité, le salut, la santé, la paix, une vie longue, renouvelée et perpétuelle, etc. Le croissant ajouté au serpent élevé dans le sacrifice du N°. 4167, détermine cette demande pour le renouvellement de la vie. Le thyrse qui accompagne les sacrifices de bœuf et de cochon aux N°. 2492, 2499, 2514, indique un sacrifice d'action de grâces; le cochon et le bouc victimes aux N°. 2514, 2435, 2465, qu'on doit sacrifier à la divinité les plaisirs de la chair et toute chose, toutes les affections de l'âme que représente ce qui est offert dans les sacrifices (1).

4441. suiv. Centaure instituteur des héros (2) auxquels il impose la continence, ou la volupté retenue qu'il représente, suivant Maxime de Tyr(3), et dont sa figure exprime, par conséquent, le précepte. Dans cette image, la partie raisonnable de l'homme a, en effet, le dessus du cheval, symbole des sens. La femme nue qu'il enlève en triomphe, au N°. 4449, est donc l'âme sauvée qui, conduite par cette vertu (4), se réjouit et offre des actions de grâces et des louanges par le thyrse et la timbale. *Super excelsa mea deducit me victor in Psalmis canentem*. Habac. III. 19.

(1) Aristée et Eleazar. *Ibid*. VIII. 3.
(2) Greg. Nazianz. Op. p. 83.
(3) Cingulum voluptatis.
(4) Fragm. Hermet. IX.

5196. Priape dans une fleur de lotus d'où sortent deux pavots : le régénérateur des cieux.

5216. Le même, chargé d'épis et de pavots, des emblèmes de l'abondance et du ciel qu'il promet.

6282. Femme nue tenant des épis et une grappe de raisins : l'âme exhortée à bénir.

Parmi un grand nombre d'images de Génies, de Cupidons et d'Amours, symboles des idées, des esprits innocens, des désirs des hommes, de l'âme humaine que les Basilidiens appeloient l'homme, et souvent de l'amour divin, de l'amour fils de Dieu et créateur du monde, puisqu'il remplace Orus de la doctrine égyptienne, nous ne citerons que peu d'exemples applicables au sens religieux, l'application qui en a été faite à la vie ordinaire et à nos passions étant suffisamment connue. En s'attachant au premier, l'Amour qui brise la foudre de Jupiter, N°. 6636 ; qui s'en est emparé, N°. 6638 ; ou qui est monté sur un lion, N°. 6679 suiv., présente une idée qui approche de celle du sphinx, l'amour de Dieu qui dirige, qui l'emporte sur sa justice et sur sa terrible colère. La lyre et la double flûte dont joue l'Amour monté sur le lion des N°. 6679, 6691, deviennent alors le symbole de cette concorde et harmonie des contrastes qui constitue la nature, son secret et celui de Dieu. L'Amour *à genoux* qui, au N°. 6710 suiv., se saisit de la pate gauche du

lion par laquelle proprement il exécute la justice, pendant que le symbole de l'âme d'un décédé, la mouche à miel s'échappe de sa gueule, n'est donc plus une représentation puérile répétée sur plusieurs monumens. On comprend aussi facilement le sens du lion, qui, au N°. 6694, est monté et mené à la bride par l'Amour, quoique la tête de bouc qu'il tient entre ses pates en forme un caractère de la toute-puissance. On conçoit la surprise et l'horreur d'enfans innocens, propres au séjour du ciel, lorsqu'en ouvrant le panier mystique du N°. 6606, ils découvrent le serpent captif, et reconnoissent la nature de la vie rampante ici-bas dans la boue de la matière (1). La belle âme des enfans non souillés encore par les affections du corps, et tenant presque à l'âme du monde, comme s'expriment les Fragmens Hermétiquès (2), en recommandant de la contempler, a motivé la représentation des esprits purs et innocens par des enfans, dont les Arabes donnent la figure aux anges du ciel suprême.

6740, 6741. L'Amour monté sur un bouc, ou luttant avec Pan au N°. 6881 : son attribut, *πανδαμάτωρ*, *Amor omnia vincit.*

(1) *Voyez* Macrobe, sat. I. 20. où il explique les pieds de serpens des géans : Quod significat, *nihil eos rectum, nihil superum cogitasse*, totius *vitæ* eorum gressu atque processu *in inferna* mergente.

(2) x. 15.

6743. suiv., et 6758. Le même, monté sur un cheval et sur une souris, domine les sens, le combat et la mort.

6761. Un génie luttant avec un cochon abattu sous lui, peut figurer le combat de l'esprit contre la matière et le corps, de l'amour contre l'impureté.

6810. suiv. Une longue suite de génies et d'enfans nus, conduits par des dauphins, en est une de vœux déposés dans les tombeaux pour le salut des âmes des défunts déclarés innocens comme des enfans; pour le salut de ces enfans qui ayant été ingénus, comme dit la Sagesse[1], ont obtenu une âme bonne, et qui étant bons ont obtenu un corps sans tache, mais que ces esprits innocens ont quitté déjà pour retourner dans leur patrie céleste, conduits à travers les grandes eaux de l'abîme par celui qui en sauve.

6845—6847. L'enfant ailé naviguant à pleine voile sur un vase appelé mesure, et qui lui sert d'appui au N°. 6868 suiv., semble être une leçon de s'assurer du succès par la modération, ou en gardant règle et mesure : d'autant plus que l'équerre lui sert de mât, et que cette navigation se dirige, dans un autre exemple, vers la Divinité que figure l'étoile. On ne peut donc at-

(1) Ch. VIII. 19. 20. et les Fragm. Herm. X. 13. XII. 13. 14. Diog. Laert. Vit. Pythagor. p. 221. Εὐδαιμονεῖν δὲ ἀνθρώπους ὅταν ἀγαθὴ ψυχὴ προσγένηται.

tacher à ces images réunies de l'amour et du vin que l'idée mystique que les sophis de Perse y attachent encore de nos jours, et aux expressions de leur grand poëte Haphiz. On reconnoît du moins le sens du sphinx qui garde la mesure sur des poids et monnoies grecs.

L'Amour pêcheur aux N°. 6838, 6853 suiv., se rapporte peut-être au nom du pêcheur de ceux qui se sauvent, puisque cette pêche est accompagnée, au N°. 6856, du dauphin qui sauve des grandes eaux.

Des génies qui rendent des actions de grâces par le thyrse, 6874 suiv.; qui luttent et emportent la palme dans les jeux, 6939 suiv.; qui jouent les rôles de laboureurs, moissonneurs, vendangeurs, jardiniers, etc., 6895 suiv., n'offrent un sens conforme à l'esprit de l'antiquité qu'en prenant ces images dans l'acception qu'elles ont partout dans la Bible (1), et qu'elles avoient dans les mystères, dans les actes symboliques de la vie, dans les préceptes de Pythagore, et des

(1) Math. III. 12. XIII. 20. 24. 34. Luc. III. 17. VIII. 5. 22. 31. Joh. IV. 31. 37. 1. Cor. IX. 9. 11. XV. 35. — 2 Cor. IX. 6. 10. X. 4. Jac. 3. 18. Apocal. XIV. 15. 16. Job, IV. 8. Prov. XI. Ecles. VII. 3. XIII. 1. Jerem. IV. 3. VIII. 20. XV. 7. L. 16. L. 1. 33. Amos. IX. 9. 13. Joël. XII. 18. Osée. VIII. 7. Mich. IV. 13. Zachar. IX. 17. X. 11. Hab. VI. 7. 8. nombre d'autres passages pareils, et enfin Isaïe, V. XXI. 10. XXXII. 20. et XL. 24. suiv. où il reproche aux

mages ordonnant de gagner le salut par tous les travaux de l'agriculture. Car je ne parle point de l'explication des symboles par leur enveloppe mythologique elle-même, n'ayant pu comprendre la pensée des savans qui ont cru pouvoir l'employer, comme les artistes et les poëtes des siècles modernes composant dans une langue dont ils n'ont ignoré que les premiers élémens. Ce voile, d'autant mieux imaginé qu'il étoit plus impénétrable aux yeux du vulgaire, est rarement aussi facile à lever que dans la belle allégorie des liaisons de l'amour et de l'âme, que couvre la fable de Psyché. Elle a toutefois été mal entendue souvent, ou appliquée à l'amour seul du sexe, tandis que, dans les mystères d'où on l'a empruntée, il s'agissoit de l'amour père des êtres qui sont et qui seront; ou bien, dans le sens de la doctrine hermétique que nous venons de citer avec les passages de la Sagesse qui y font allusion, de l'esprit épousant, obtenant l'âme pour demeurer dans le corps du monde et de l'homme, moyennant le souffle

idolâtres leurs symboles empruntés de l'agriculture : *Et cui assimilastis me, et adæquastis, dixit Sanctus.* — *Equidem neque plantatus, neque satus, neque laborabit*, etc. images qu'il faut rapprocher des Fragmens de Sanchoniaton et des Hermétiques, XIV. 9. etc., à l'exemple des Pères de l'Église et d'Eusèbe, qui les rapproche de celle de Numénius, comparant le Créateur au laboureur. Pr. Ev. XI. 10. Cabala denudata. II. 237.

de vie qui enveloppe la seconde servant d'enveloppe au premier. Le catalogue que nous examinons lui assigne une suite de monumens rangés sous les N°. 7033 — 7217.

7055. Une personne barbue en longue robe qui, le boisseau sur la tête et la corne d'abondance dans une main, présente de l'autre une patère à un papillon, est le Seigneur qui bénit l'âme par le pain et le vin célestes : probablement l'âme d'un défunt, selon ce vœu qui l'auroit accompagné.

7087 suiv. où l'Amour brûle un papillon sur un autel, ou à son flambeau; et surtout 7132, où il brûle les liens qui attachent deux papillons à une charrue, décèlent le sens spirituel de ce symbole. Le dernier tableau propre à éclaircir l'oracle chaldaïque qui ordonne de tendre à l'âme des rênes de feu [1], expose l'amour divin dont l'ardeur détache les âmes de la création, en les délivrant de ce travail de la terre auquel fut condamné l'homme revêtu d'une tunique de peau et chassé du paradis, où jusque-là il avoit vécu innocent et *nu*. Car la charrue désigne, en même temps, ce travail, toute œuvre et les œuvres créées de Dieu.

Une pareille acception des caractères de l'âme et de l'esprit, qui est aussi l'amour, est constatée

(1) Πάντοθεν ἀπλάστῳ ψυχῇ πυρὸς ἡνία τεῖνον.

par plusieurs monumens : par l'esprit-amour renaissant dans la fleur de lotus qui lève les bras pour saisir le papillon, pour faire renaître l'âme avec lui, N°. 7061; par l'amour fixant à coups de marteau le papillon à un tronc d'arbre, symbole de l'homme à qui on voit enchaînés une suite d'enfans et de Psychés : comme au pilier, caractère de la matière et du corps, auquel Aristote disoit que l'âme est attachée de la manière que les pirates d'Étrurie attachoient leurs prisonniers vivans aux cadavres des morts. Aussi le cippe à sommet renversé porte-t-il la statue de Némésis, du gryphon de même valeur, ou du sphinx indiquant le mystérieux secret de la justice tempérée de miséricorde qui les enchaîne, et que l'esprit explique à l'âme, au N°. 7168. Dans d'autres monumens, il la délivre, étant délivré le premier : ou, du cep où elle est enchaînée sur des rochers stériles, il l'appelle à lui et sous l'ombre de l'arbre auquel est suspendu le papillon de l'âme humaine, N°. 7170. Le même papillon assis sur un boisseau et sur un flacon de parfum, aux N°. 7210—7215, est l'âme exhortée à bénir et à invoquer l'invisible Dieu.

Avant de quitter un emblème célèbre conservé jusqu'à nos jours, nous citerons le cachet d'Auguste, où son motto, *festina lente*, exprimé par cet insecte et une écrevisse, nous apprend que

le papillon partage avec l'épervier la représentation du mouvement rapide, aussi-bien que celle de l'esprit et de l'âme. Cet exemple mémorable, et plusieurs autres pareils, tels que le sphinx et la grenouille, caractères de souveraineté et de secret dans les sceaux du même prince et de son ministre, nous prouvent aussi l'emploi des symboles parmi les Romains, pour exprimer des idées et des sentences morales dans des monumens qu'ils nous autorisent à expliquer en conséquence.

7220. Une bague distinguée par la face barbue de seigneur au chaton, par deux épis, un lièvre ou lapin, et deux mains jointes, est encore une nouvelle expression du vœu : Que le Seigneur bénisse son peuple dans la paix. Car le quadrupède du genre des lapins et des lièvres, le *saphan* qui joue un si grand rôle dans l'inscription de Rosette, est la clef générale des caractères des animaux, le représentant des animaux sacrés, et par-là, des tribus, des peuples célestes et terrestres. L'anneau au milieu duquel le lapin est gravé, ajoute au vœu de bénédiction celui de secours et de conservation, que désigne l'anneau à talisman. Le lapin est répété de la même manière, et sous la même acception, dans les monumens des numéro suivans.

7644. Casque, emblème de défense qui, étant orné d'une tête de bélier et d'une corne d'Ammon, présente l'idée du chef, ou Seigneur fort

qui défend : vœu également rendu par le casque du numéro suivant, en forme de tête de bélier.

7656. Casque composé des têtes de bélier et de sanglier, et d'un loup dormant, paroît être un vœu pareil de défense contre l'enfer.

7662. Hibou de Minerve, casque, cuirasse, bouclier : La sagesse défend, conserve et protége.

7664. Tête barbue, cuirasse : Que le Seigneur conserve.

7669. Caducée, fourmi, enseigne militaire : Le Seigneur du ciel connoît les siens : sentence importante, que nous verrons exprimée avec plus de solennité dans un scarabée de Caylus.

7670—7802. Suite de victoires dont les images sur la main de Jupiter désignoient que tout lui est soumis [1], et qui, gravées sur des médailles, appartiennent indubitablement à l'état. Sur des monumens consacrés aux idées religieuses et morales, tels que la plupart des pierres gravées, elles pourront de droit être réclamées par l'Église, de tout temps considérée comme militante [2]. La couronne et la palme qu'elle y offre sont pour le combat de la vie, pour le vainqueur par sa propre mort, qui triomphe dans le tombeau honoré par ce trophée. Les victoires navales surtout ne semblent figurer que des vœux pour en remporter

(1) Porphyr. dans Eusèb. l. c. III. 3.

(2) Frag. Hermet. x. 19.

sur *les grandes eaux* du Psalmiste. Celles qui, aux N°. 7773—7789, sont conduites en triomphe par des serpens et par des pégases, sont prises dans une acception pareille. La Victoire qui, au N°. 7712, est montée sur une sphère, et accompagnée de deux mains jointes, rend le vœu de paix et de victoire céleste, éternelle.

Au N°. 7720, elle apporte le ciel à l'âme réunie au peuple des vivans : ce qui est exprimé par la sphère qu'elle porte, par un papillon et une enseigne militaire à tête de dragon.

7751. La Victoire qui couronne Minerve, ou le succès qui couronne la sagesse et la prudence, est une idée morale.

8117. Deux mains jointes en signe de paix et de concorde, de la joie dont le nom grec les accompagne dans un exemple, et de la bonne foi promise et rappelée par les légendes grecques et latines des N°. 8119—8121.

8122. Main tenant deux épis et le caducée : Il possédera l'abondance et le ciel : à quoi est ajoutée la possession en paix par les deux mains jointes qui, aux numéro suivans, tiennent deux épis et un pavot. 8123 ne met que le symbole du ciel, le caducée dans ces mains. Ces vœux de félicité sont accompagnés souvent des noms de ceux qui en étoient l'objet, et au N°. 8125, de la légende PAVLINVS FELIX.

8129. L'enseigne militaire et deux épis dans les deux mains figurent, comme on voit, le peuple béni dans la paix.

8136. Une main ouverte : le nom divin arabe et persan du bienfaisant, le libéral, qui fournit à la subsistance [1], qui *nourrit.*

8137—8187. Suite d'images de la Fortune exprimant, par la corne d'abondance et le gouvernail, un vœu pour l'heureux passage à l'autre vie, y compris le pèlerinage, ici-bas considéré comme partie du voyage, ou comme point de départ. On n'a pas eu tort de confondre ce symbole d'un acte de la divinité et d'un sentiment de l'homme, ou d'un rapport entre eux, avec la Victoire et avec l'Espérance, désignée comme la Fortune par une sphère [2]. La tradition du genre humain lui avoit maintenu en Grèce le nom de Némésis.

Au N°. 8158, elle est couronnée de la fleur de lotus qui se relève avec le soleil nouveau. Portant la corne d'abondance, des épis, le casque d'un défenseur et le caducée, elle est environnée du sceptre, de l'arc, de la couronne et de la palme, et aussi du serpent, du soleil et de la lune, ou des symboles de la vie éternelle, pour le renouvellement de laquelle, et au ciel, un Dieu puissant, juste et rémunérateur, est sollicité de bénir et

(1) Diod. Sic.

(2) Eusèb. l. c. III. 3.

conserver le porteur mort, ou vivant, de cette pierre. Le capricorne sur lequel elle est assise, aux N°. 8166—8187, et qui est la porte de sortie de cette vie, fixe plus particulièrement l'objet du vœu. Au N°. 8160, 8161, elle bénit et conserve par le boisseau sur sa tête et le casque dans sa main. Le même vœu est renforcé par le bouclier à ses pieds, au N°. 8162, auquel le numéro suivant ajoute la lance et le cippe, symbole du Seigneur, sur lequel elle s'appuie. Le casque sur lequel elle est assise sans la corne d'abondance, ou avec elle, aux N°. 8164, 8165, sollicite de même la divinité de bénir et de conserver. Le panier du N°. 8169 a la valeur du boisseau et de la corne d'abondance.

8178. suiv. Des génies rendant le même vœu des compositions précédentes, et dont un *barbu*, portant la corne d'abondance, au N°. 8182, exprime plus distinctement : Que le Seigneur bénisse. Répétons que les figures d'hommes, de femmes et d'enfans ne servent, dans ces tableaux, que comme des caractères du verbe, comme des signes de l'être spirituel qui agit.

8211—8217. Ce qu'on appelle *la mort* sous l'image d'un enfant nu ou de l'Amour qui repose, les jambes croisées, et s'appuyant sur un flambeau éteint. Avec l'autel allumé et le papillon, ce

symbole exprime : Priez pour le repos de l'âme pure et innocente du défunt.

8219. Génie ailé, portant un flambeau et un globe devant un vieillard agenouillé, les mains liées derrière le dos : La lumière du ciel éclaire le sage qui l'adore dans sa captivité ici-bas.

8220. suiv. Tête de mort : *memento mori*, dans ce sens, que la philosophie est la contemplation de la mort.

8225, 8226. Squelette qui, chez les anciens, et comme de raison, représentoit les morts plutôt que la mort. Elle est environnée d'une plante qui germe et d'un caducée, pour exprimer l'épitaphe : Que le mort se renouvellera au ciel; que ses os germeront comme l'herbe (1).

8227. Squelette, plat de fruit, amphore : béni, ou bienheureux le mort. Un caractère chinois de bienheureux dérive plus directement de celui de la mort (2).

8228. Squelette, γνῶθι σεαυτὸν : n'a pas besoin de commentaire, comme simple avis de notre état ici-bas, renforcé dans la 49e. clef chinoise, de soi-même, autrefois la mort : on en exige un trop vaste, si sous ce mot descendu du ciel et objet d'un ouvrage de Porphyre, on embrasse, comme Apollon de Delphes, comme Hermès et les Orien-

(1) Osée, XIV. 6.

(2) Bayer, IV. 85. 86.

taux, la connoissance du Créateur, toute l'étendue des connoissances humaines, et le bien suprême atteint par celui qui s'est reconnu soi-même (1).

N°. 8231, où Némésis fait du bras le coude, ou mesure à laquelle elle soumet la vie des hommes, et prescrit une règle à leurs actions que désigne le bras, constate que ce genre de représentation égyptienne, par des formes géométriques données au corps humain, à ses parties et attitudes, a aussi été adopté des Grecs. Au N°. 8248, cette déesse y joint la bride qu'elle ordonnoit de mettre au discours partant de la bouche : suivant l'épigramme déjà citée de l'Anthologie grecque qui parle de ces deux emblèmes.

Au N°. 8261, Némésis élevant des deux mains la roue, caractère indien de la justice divine, est aussi accompagnée d'une légende en lettres orientales.

N°. 8262, constate la valeur du gryphon tenant la même roue, puisqu'il y accompagne Némésis levant le poignard de la justice.

Au N°. 8277, le Seigneur qui bénit dans la paix est figuré par un pilier servant d'appui à une femme qui porte la corne d'abondance et une branche

(1) Macrob. Somn. Scip. I. 9. Julian. Orat. 7. p. 417. Fragm. Herm. L. 19. XI. 20. Hieroclès ad Carm.-Aur. Extrait de la vie de Pythagore dans Photius, Cod. 249. Stob. Serm. XXI. Jamblic. l. c. X. I.

d'olivier. La même figure porte, aux N°. 8278, 8279, des symboles déjà connus de la conservation dans la paix; de l'abondance et du ciel.

8329. suiv. Une main qui touche le bout d'une oreille, expliquée par la légende, MNEMONEYE, qui fixe la valeur connue de ce geste.

8338. OYHPOΣ dans une couronne de laurier : que Vérus soit dans la gloire : ou bien que la gloire environne son nom.

8344. suiv. Des vieillards faisant des offrandes sur un autel, ou portant une patère; des jeunes gens, hommes et femmes, qui sacrifient de même et offrent de l'encens, expriment l'appel aux sages, à l'âme, aux jeunes et aux vieux, à tous, d'adorer, de bénir et de louer le Seigneur.

8538. Un trône, symbole de règne et de puissance, ayant sur le siége une couronne, et sur le dossier IXYΘ les initiales du nom grec de Jésus-Christ, fils de Dieu, à qui est le règne, la puissance et la gloire. Les lettres YΠA placées au-dessous, sont peut-être pour ὕπατος. Ce monument élégant fait supposer que beaucoup d'autres appartiennent également à des chrétiens du premier siècle, et de la classe aisée de la société.

8542. Autel orné d'un coq : Veillez et priez.

8545. Autel marqué d'une étoile, au champ, un croissant : Invoquez Dieu pour le renouvellement; comme le porte une formule chinoise.

8543. Autel, souris : Priez, ou soyez pieux, car la mort est près.

8549. suiv. Les attributs pontificaux, la mitre, le bandeau, le goupillon, la patère, etc., réunis, comme dans des textes d'hiéroglyphes, en forment un à lire, une énumération des honneurs qu'en témoignage de sa piété on a voulu offrir à la divinité par les cérémonies et les instrumens du culte. Aussi sont-ils accompagnés, au N°. 8553, de la légende, PIETAS AUG.

8671. Le minotaure marchant sur un thyrse avec des bandelettes, est le peuple qui saute de joie et rend des actions de grâces : ce qui est mis hors de doute par des monumens égyptiens et persans déjà expliqués, et par le N°. 13,082, où le taureau, sautant sur le thyrse, élève de sa tête les trois *grâces*, vers les sept étoiles des dieux dont il est surmonté.

9055. Chimère à corps de lion, sur le dos duquel s'élève une tête de bouc, présente l'idée du Tout-Puissant, du Seigneur terrible et juste dans ses œuvres. Tous ces caractères descendant de Dieu à toute chose, suivant Proclus, un Père de l'Église applique la chimère à la rhétorique ; et à sa partie judiciaire la queue de lion qui châtie, et qui, transformée en serpent, figure le châtiment éternel.

Le lion et le sanglier (1), réunis ailleurs sous

(1) Gorlée, p. II. p. 194.

un même joug, offrent, avec l'exemple d'un trait gravé de la fable, celui d'une explication ancienne de ses détails. Car Fulgence entend, par cette réunion dans la fable d'Admète, Hygin. fab. 50, celles des vertus de l'esprit et du corps, pour se rendre propices la prudence et la force; le courage de l'âme à la mort, et l'effort vertueux qui la ramène des enfers, ainsi qu'Hercule ramena Alceste. Nous ne releverons toutefois, par d'autres traits pareils, ni la longue liste de héros fabuleux et historiques grecs et romains, rois, philosophes et autres hommes célèbres, comprise en partie dans les observations déjà faites, ou qui ne concerne nos recherches que pour la remarque que ces images étoient gravées de la sorte, en imitation des honneurs rendus à la divinité, dont les images figuroient les noms vénérés, efficaces et salutaires à porter. Aussi a-t-on, de tout temps, porté les médailles d'Alexandre comme amulettes, même parmi les chrétiens, malgré les réprimandes des Pères de l'Église; et les tyrans de Rome punissoient, comme des sacriléges, ceux qui témoignoient à leurs images, portées en bagues, moins de respect qu'à celles de Dieu (1).

Parmi les sujets considérés comme inconnus, nous citerons, N°. 12,620, vieillard assis sur une

(1) Seneca, de Benef. l. 3. c. 26. Sueton. in Tiber. c. 58. Ursinus, Analect. 1. p. 84. — 88. 101.

charrue, tenant sur les mains l'épervier et un chien, les symboles du soleil et des dieux : Le sage se repose en Dieu de ses peines et de son labour dans la matière qu'il maîtrise.

12,626. Un homme agenouillé, tenant des deux mains un globe : Celui qui craint Dieu possédera le ciel.

12,657. Vieillard monté sur un cygne, est peut-être le sage qui chante et se réjouit à la mort : si l'on n'aime mieux l'expliquer par les termes de la fable de l'âme d'Orphée occupant un cygne en haine des femmes. Dans tous les cas, on ne peut que conserver à la figure d'un vieillard la valeur de sage qu'il avoit parmi les lettres sacrées d'Égypte, suivant Synèse (1).

12,672. Vœu pour la vie bienheureuse de Sévère, exprimé par une déesse qui présente la corne d'abondance à un serpent. CELIC. SEVERI. La première lettre est probablement un F.

12,726. Deux guerriers et un homme à genoux qui adore en eux les armées célestes, en y exhortant par son exemple.

12,739. Une main tenant par la queue une souris : le maître de la mort.

12,776. suiv. Tête de lion : notre gardien ne dort point. Un savant juif, qui la portait en phy-

(1) De Regno, p. 7. De Providentiâ, p. 101.

lactère, y avoit ajouté le nom répété de Dieu [1].

12,800—12,878. Lion brisant un javelot : Le Seigneur brisera les dents des méchans, comme au Ps. III. 7. LVIII. 7. Car Ps. LVII. 5. nous apprend que leurs dents sont des javelots et des flèches.

12,801. suiv. Lion qui se lève : Que le Seigneur se lève! vœu qui embrasse la dispersion de ses ennemis pour la sûreté de ses serviteurs, et plusieurs autres conséquences que le Psalmiste exprime dans les occasions fréquentes où il le répète.

12,851. Lion retournant à sa caverne, est une image sacrée aussi connue.

12,852, 12,853. Le lion tenant une tête de taureau sous sa pate : le maître du monde, etc.

12,947. Tête d'éléphant avec sa traduction, ἀγαθοποιὸς, qui fait le bien : et au N°. 12,948, avec la palme, le prix de la vertu et le témoignage qu'elle a vaincu.

13,011. suiv. Cochon que les juifs appellent l'*autre*, du nom que Pythagore et Platon ont donné à la matière, au second principe relativement mauvais qu'il représente, de la même manière que le terme Ετέρυ, que porte une autre pierre gravée, et qui est employé par Pindare pour désigner le mauvais démon, l'adversaire [2]. La forme ovale de la pierre elle-même figurant le mot

(1) Basnage, Hist. des Juifs, t. II. p. 1035.

(2) Olymp. 13. Nem. 5. Pyth. 3.

nom, celui qu'elle porte est au génitif, suivant l'usage.

13,019. Un aigle enlevant une truie paroît être le triomphe du bien sur le mal : vœu aussi exprimé peut-être par deux bœufs, dont l'un, figurant les puissances gauches, est couché, N°. 13,166. suiv.

13,210, 13,211. Coursier buvant dans un réservoir auprès d'un terme : vœu pour le *refrigerium* auprès du Seigneur, après avoir fourni sa carrière, et qui est constaté par le papillon qui accompagne le cheval, au N°. 13,217, par la palme de victoire qu'il porte, au N°. 13,210, et dans nombre de pierres.

13,308. Caille : abondance, salut !

13,338. Papillon assis sur une fleur de lotus : Son âme se relevera : *germinabit quasi lilium*. Osée, XIV. 6.

13,341. etc. Cigales, symboles des pieux initiés. Horap. II. 55. Occupés à jouer de la lyre, dansant, bêchant, armés en guerre ou combattant, ils ne peuvent figurer, comme nous l'avons déjà observé, que ces pieux initiés exhortés, par de tels tableaux-préceptes, à louer Dieu, et à lui rendre des actions de grâces, à labourer devant lui, et à militer à son service : ce qui, en hébreu, est dans l'acception de prier et d'exercer le sacerdoce.

13,364. suiv. Truie ailée, probablement ὑλικὸς νοῦς.

13,371. Lion à col de chameau et à tête d'homme barbu : le puissant, le patient et le sage.

13,372. Bouc à tête d'homme barbu : le tout-sage.

13,377. Serpent à tête de chameau : esprit de patience : à moins que ce ne soit le chameau-dragon des Chinois, qui est le crocodile [1], le méchant, ce serpent ayant la figure d'un chameau que monta le séducteur du paradis.

13,380. suiv. Chimère de quatorze faces qui rappellent la division d'Osiris par quatorze.

Une suite considérable de composés de symboles nommés symplegmes et chimères, que Platon propose comme images des qualités de l'esprit [2], présente ordinairement des tableaux-préceptes dans des réunions de celles du sage vertueux qui, triomphant des vices, remportera la palme ; ou le ciel figuré par le caducée, qui est posé sur la trompe de l'éléphant, symbole indien de la sagesse. Le genre de sa sagesse est souvent défini par la tête du philosophe, seul riche et beau roi, et bon cordonnier [3], dont les disciples portoient ces pierres. C'est quelquefois celle de Socrate, accompagnée de ces emblèmes de la force, de la majesté et de la beauté de son génie ; de ces images belles

(1) Bayer, XVIII. 4.
(2) Euséb. l. c. XII. 25.
(3) Horat. Sat. 1. 3. v. 124. 132.

et divines de son intérieur, dont parloit Alcibiade [1]. On y ajoute aussi celle du chef d'une école opposée que le vrai sage abhorre, de même que l'éléphant fuit le cochon et le bélier [2], et qui *a le dessous*, ou qui est tourné en ridicule par différens emblèmes des vices et des fausses opinions qu'on lui reprochoit. La tête d'Épicure que ses propres sectateurs portoient avec affectation, est surtout très-maltraitée; et les premiers chrétiens représentés, comme les juifs avant eux, en ὀνόσκελοι, n'ont pas eu un meilleur sort [3]. Plusieurs de ces compositions rendent au reste, et par des symboles déjà suffisamment éclaircis, des versets d'hymnes et des vœux: comme N°. 13,555: Que le Seigneur conserve son oint dans la paix; 13,560: Que l'univers célèbre le Seigneur et lui rende des actions de grâces; 13,612: Veillez, car la mort est près.

13,622. suiv. Le potier à qui le Créateur est comparé dans l'Évangile, comme dans la doctrine indienne, et dont l'ouvrage primitif représente, en langue éthiopienne, toute œuvre de main d'homme ou de dieux. Il paroît, en effet, qu'il exprime, dans ces monumens, le nom du premier artisan, le faiseur, le formateur, le créateur.

(1) Dans le Symposion de Platon.

(2) Horap. II. 85. 86. 88.

(3) Tertulian. Apol.

13,645—13,744. Vase de parfum, ou flacon d'huile de senteur avec un thyrse : supplication, ou louange et actions de grâces à l'ineffable.

13,688. Vase, mouche à miel : Priez pour l'âme du défunt.

13,708. Flacon orné d'un silène, exprime, de même que des petits vases égyptiens en forme de silène, l'hommage de toute la terre.

13,797. Coq, vase sacré et souris : Veillez et priez, car la mort ou le jugement est près; la souris désignant la destruction et le jugement, suivant Horapollon.

13,799. Corne d'abondance et dauphin autour d'un vase : Que celui qu'on ne nomme point bénisse et conserve le suppliant.

13,810. Aigle, fourmi, deux flacons et un autel : Le Seigneur connoît ceux qui l'adorent, qui le servent. 2. Reg. VII. 20.

13,823, 13,824. Chapiteau de colonne d'ordre corinthien consacré à Vesta, qui, gravé de la sorte, indique déjà la valeur symbolique de cet ornement des temples, dont le sens générique, constaté par l'inscription de Rosette, est gloire et honneur.

15,073—15,091. Des scarabées égyptiens du supplément, portant le nom de Dieu qui demeure au milieu des dieux, varié de quelques exemples précédens.

15,074. Le Seigneur assis sur son trône de sainteté, que distingue la croix grecque. Autour de lui, la note de l'*unité* et le serpent, dont le nom est, bon, expriment ce principe fondamental des Fragmens Hermétiques, que Dieu seul est bon, conforme à Luc, XVIII. 19, ainsi qu'aux expressions de Platon et de Numénius qu'on en a rapprochées (1).

15,075. Le papyrus et l'abeille sur un trône, entre la clef du Nil et une fiole de parfum : Que toute la terre encense le nom glorieux du *père et roi :* ce nom que toute la terre donnoit à Dieu, suivant les philosophes grecs.

15,083. L'oiseau secrétaire et messager, à qui Buffon donne ces noms qu'il exprime en hiéroglyphe, en représentant Hermès secrétaire et messager d'Osiris.

15,092. Le soleil et le croissant au haut et au bas d'une colonne qui a, des deux côtés, deux poignards en sens opposés, et la légende ΜΙΣ ΡΑΣ : l'Éternel seigneur des armées, Mithras. Car les lettres alphabétiques expriment ce nom, dans lequel Σ remplace Θ à cause d'une prononciation semblable. Le poignard à droite, qui représente

(1) Euséb. Pr. Ev. XI. 11. où est le passage de Numénius : *Sequitur ut intellectus iste solus sit ipsum bonum.* Fragm. Herm. II. 8. VI. Plato. Tim. Rep. II. Alcinoüs, Isagog. 10. Simplicius in Epictet. Proclus, Elem. Theolog. 129. 133. Jamblic. de Myster. I. 8.



les anges défenseurs, a la pointe en haut, tandis que le glaive *sinistre* de la mort est renversé.

15,096. Horus à tête rayonnante avec son fouet, assis entre deux épis : Béni soit le soleil de justice.

Le supplément nous a ramenés aux monumens d'Égypte, dans lesquels, ainsi que dans leurs imitations, ou traductions en symboles grecs et romains déjà plus ou moins connus, nous avons assez recueilli de caractères isolés, ou peu composés, pour en tenter la lecture dans des compositions plus étendues, où ils sont rangés en lignes à la manière des lettres alphabétiques. Nous reviendrons donc aux monumens de cette nature, que nous avons laissés au commencement du catalogue, sous les N°. 17. suiv., et qui sont toujours au nombre de ces phylactères réceptacles des premiers essais de l'écriture, dont le nom est resté aux inscriptions encadrées. Leur sujet commun est de même un hymne à la louange de Dieu, qui conserve le porteur de l'amulette, et qui est sollicité de lui conserver sa protection : le tout exprimé principalement par des symboles de Dieu et de sa protection, et par les figures des adorateurs en diverses attitudes qui la demandent, entremêlés de quelques caractères linéaires, tels qu'on les retrouve dans l'ancienne écriture chinoise. En fixant d'abord notre attention sur les exemples où ces derniers sont le plus nettement exprimés, nous

voyons l'inscription N°. 24 commencer par le caractère commun de l'ablatif et du datif, connu par le monument de Rosette. Placé sous la 27e. clef chinoise des rochers et lieux escarpés, il est suivi d'un homme en marche, le bâton à la main, qui, venant vers le lecteur, signifie partout, venir; de la ligne courbe *sous* un point qui, parmi les anciens caractères chinois, signifie, dessous; de la tige nue de lotus, symbole de l'élévation (1), mais qui est renversé et accompagné d'un petit trait, comme la 10e. clef chinoise de même valeur. Ces caractères qui remplissent la première ligne de l'inscription, présentent, dans une construction aussi chinoise que ces caractères linéaires eux-mêmes, le sens de ce qui *des montagnes vient en dessous l'élévation en bas* (2) : ou de ce qui vient du haut des montagnes.

La seconde ligne porte l'emblème des dieux, le

(1) Comme sa fleur, elle signifie aussi, l'orient, le levant, suivant Abenephi dans Kirker, Obelisc. Pamphil. p. 415. Correspondant au nom grec de l'homme qui lève sa face, ἄνθρωπος, et à l'égyptien, *piroumi*, dérivé de roum, elle désigne l'homme que Platon appelle plante céleste, qui refleurira, qui se relevera après être tombé, conformément au sens qu'on tire du nom hébraïque, *ioch*, et à l'observation de Macrobe sur les corps humains : Quia et sola videntur erecta, tanquam ad supera ab imis *recedunt*. Somn. Scip. 1. 14.

(2) Fourmont, Gram. p. 225. 255.

serpent formant l'angle du carré; et plus bas, un caractère linéaire présentant l'image de la voie du Seigneur. — Viennent ensuite l'anneau promettant secours par la pierre talismanique qui y est enchâssée; le serpent toujours vivant; les lignes droites qui signifient Dieu et Seigneur, autour de l'épervier; une figure de gardien à la tête du lion gardien qui ne dort point; et enfin l'adorateur qui élève la main vers ces images ou noms de Dieu, de qui le secours lui vient du haut des montagnes.

La troisième ligne répète les mêmes caractères du secours et de l'adorateur, avec ceux du Seigneur, créateur du ciel et de la terre, la ligne droite et le scarabée; une petite ligne droite, ou base sous la plante d'un pied; la tête du lion gardien, l'adorateur, l'oiseau fétiche; et, dans la quatrième ligne, encore un adorant. On voit qu'à l'exception d'une variante légère, d'un développement des noms divins, utile pour fixer le sens de leurs symboles, et du remplacement aussi nécessaire des termes abstraits, moi et vous, par la figure d'un ou de plusieurs adorateurs, dont le culte de louange est défini par la lyre, c'est le commencement du 121e. psaume de David, cantique des degrés : « J'élève mes yeux vers les montagnes d'où me vient le secours. Mon secours vient du Seigneur qui a fait le ciel et la terre. Il ne permettra

point que ton pied soit ébranlé [car il est une base sous la plante des pieds de ses adorateurs]; celui qui me garde ne sommeillera point, et ne s'endormira point. » La répétition des symboles est la même, et dans le même ordre que les paroles du texte.

Les yeux qui se lèvent vers les montagnes sont même figurés dans les variantes de ce texte, que portent les scarabées N°. 22, 23. Car leurs inscriptions commencent par l'œil placé sous la 17°. clef chinoise de l'abîme, d'un enfoncement et des branches élevées que dessinent l'intérieur et les côtés de ce caractère de la profondeur en haut et en bas, dont le nom est commun dans les langues anciennes. Dans la seconde ligne du N°. 22, le caractère chinois des rochers est suivi, au lieu de l'homme en marche, de l'autruche qui court la carrière spirituelle à l'aide de ses ailes étendues de justice. L'ancien caractère chinois de *dessous*, qui lui succède, est varié de celui du N°. 24, étant formé de deux lignes droites au lieu d'une courbe, et qui sont placées au-*dessous* de deux cercles au lieu d'un point. On voit que c'est le même caractère qui est doublé comme pour le pluriel. L'anneau de secours, la tête du lion qui couche en garde, ayant sa pate de devant étendue, le scarabée, le serpent et les adorans, occupent leurs places dans ces deux exemples, ainsi que dans les N°. 17, 18, 20, 21,

qui ne sont aussi que des variantes du même texte, exprimé et développé par des caractères divers.

En revenant au N°. 24 et à sa quatrième ligne, on y voit rendus les versets suivans du Psaume : Le Seigneur est celui qui te garde; le Seigneur est ton ombre à ta main droite; le soleil ne te brûlera point pendant le jour, ni la lune pendant la nuit. Cela est figuré par l'aigle posé auprès de l'adorateur, et par un autre oiseau, symbole de Dieu, entre l'ancien caractère chinois de la main accompagné de celui du génitif, une petite ligne et encore un adorant auprès de deux obélisques : ces colonnes de feu et de nuée qui protégeoient de jour et de nuit l'armée d'Israël, et auxquelles Isaïe [1] fait allusion, en répétant à peu près les paroles du Psalmiste, avec application à tout lieu où le Seigneur est adoré, et où ces colonnes annoncent sa gloire. Le mot ombre, de l'original hébraïque, désigne également le gnomon qui fait ombre comme les obélisques, qu'on croit avoir servi de gnomons en Égypte de même qu'au Pérou. La dernière partie de cette ligne porte l'aigle, le caractère de l'élévation, celui du datif et de l'accusatif sur le-

[1] Ch. IV. 5. 6. qu'il faut rapprocher du ch. XLIX. 10. et XVIII. 1. qu'on a traduit, *væ terræ umbræ alarum*, et qui est peut-être une allusion aux obélisques des frontières, dont le même prophète nous apprend l'importance dans le chapitre suivant, XIX. 19. 20. 21.

quel est montée une plume, et l'adorateur : ou, le Seigneur élève ses ailes sur son adorateur.

La cinquième ligne commence par les caractères de la mort, du mal et du péché, formés d'angles aigus *inclinés*, et d'une ligne *tortueuse* aussi inclinée, connus l'un et l'autre par l'inscription de Rosette, et dont le premier dressé debout est devenu le K de l'alphabet grec, caractère du mal. La bague qui en défend, le signe du génitif et deux bases sous deux plantes de pieds, achèvent, avec ce que nous venons de citer de la ligne précédente, la première partie du sixième verset du Psaume : Le Seigneur te gardera de tout mal. Il gardera ton âme, est ensuite exprimé par la note de l'unité et de Dieu un, et par l'épervier particulier *baïeth*, qui signifie âme, entre l'œil gardien et deux ailes protectrices. La figure de l'adorateur termine ce tableau de Dieu qui garde son âme, A la fin de la ligne, est la première partie du huitième verset : L'Éternel gardera ton entrée et ta sortie. Elle est rendue par le scarabée, en même temps caractère du Créateur et d'un phylactère à quoi servoit cette image du nom gardien du Créateur ; par le beth samaritain qui, dans la cabale, désigne une voie et la vie, qu'il représente avec l'entrée et la sortie, et par le serpent formant angle, et figurant Dieu, lequel est tracé sur la voie qu'il garde, La fin du Psaume ; Dès

maintenant et pour tous les temps, est exprimée, au commencement de la ligne suivante, par un caractère angulaire en manière de fourche; et par le *tau* T, caractère du ciel et de tout, auquel sont suspendues deux pyramides de ces lumières qui, *suspendues au ciel*, forment les jours et les années, tous les temps. Suivant un ancien, le nom grec des années et des saisons, ὡραι, dérive du nom égyptien de la lumière, *or*, qui signifie temps et année dans les langues anciennes et modernes du Nord.

Ici se terminent avec le Psaume les inscriptions des scarabées 22, 23 du catalogue de Raspe, et celle d'un autre copié p. 112 du Cœlum orientis de Bange. Cette dernière et N°. 19 de Raspe, sont des abrégés assez variés du même texte, si propre aux phylactères, et qu'imitent des talismans arabes de la même forme ovale, portant de même, entre des traits horizontaux, le 256e. verset du second chapitre du Coran, le plus considérable de tous, qui attire le plus de bénédictions, et qui répète deux fois, tout comme le Psaume, que le Dieu du ciel et de la terre ne sommeille point, en ajoutant qu'il *conserve* tout sans peine (1). Les

(1) Reland, Diss. XIII. de Gemmis Arab. Herbelot, art. Corsi, et Zend-Avesta adressant à Mithra les mêmes attributs de vigilant, qui ne dort point, toujours attentif, éveillé.

autres numéro déjà cités, et un exemple copié dans la préface de l'ouvrage de Zoega sur les Obélisques, p. VII, ajoutent au premier texte un autre de même étendue. Il est aussi le même dans ces monumens divers, mais rendu par des caractères variés qui ne peuvent qu'ajouter à l'intérêt de ces pièces, que nous recommandons à l'étude du lecteur. Elles lui faciliteront le déchiffrement de plusieurs variantes dans Caylus, et de l'hymne du N°. 25, dont la partie du milieu est même distinguée par ce titre d'hymne. Il est rendu ici, comme ailleurs, par deux fioles de parfum élevées sous les deux yeux des dieux gardiens qu'on honore. Dans une inscription de statue, le vase de baume remplace les fioles, pour exprimer le même titre, qu'on peut aussi lire : Louange à Dieu.

FIN DU SECOND FRAGMENT.



